

LA
VIE EN ROSE

PIÈCE

EN CINQ ACTES, MÊLÉE DE CHANT

PAR

MM. THÉODORE BARRIÈRE ET HENRY DE KOCK

Vu les traités internationaux, toute réimpression et traduction
de cette pièce sont interdites, sans l'autorisation
par écrit de l'Éditeur.

PARIS

A LA LIBRAIRIE THÉÂTRALE

BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12.

—
1854

LA
VIE EN ROSE

PIÈCE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 1^{er} avril 1854.

PERSONNAGES.



M. LE COMTE MAURICE DE PRESLES . . .	MM. FICHTER.
RICHARD LIEBERT, peintre	FÉLIX.
DE BERNY, capitaine de chasseurs d'Afrique.	AUBRÉE.
DE MAREUILLE, 50 ans.	CHAUMONT.
DE SAINT-ANGE	SPECK.
DE LUCENAY	DÉSORMES.
PREMIER DOMESTIQUE	BACHELET.
DEUXIÈME DOMESTIQUE	LANGÉ.
UN CHASSEUR	ZELGER.
VALENTINE D'AULNAY	M ^{me} DOCHÉ.
REGINE D'ERNESTAT, jeune veuve	FARGUEIL.
M ^{me} D'AULNAY	CHAMBÉRY.
HENRIETTE DE PRESLES	ISABELLE CONSTANT.
DENISE, femme de chambre	LORENTINE LÉON.

Ouvrières, Chasseurs, Domestiques.



LA VIE EN ROSE

ACTE PREMIER.

Un boudoir chez M^{me} d'Aulnay. — A gauche une cheminée avec du feu. — A droite, un canapé; derrière le canapé une table à jouer. — Au milieu de la chambre une table avec une lampe allumée dessus. — Porte au fond. — A droite et à gauche fenêtre dans les pans coupés. — A droite, devant la fenêtre, une petite table à ouvrage supportant un candélabre allumé. Fauteuils, pendule sur la cheminée.

SCENE PREMIERE.

M^{me} D'AULNAY, VALENTINE, DENISE, DEUX OUVRIÈRES.*

(Au lever du rideau, madame d'Aulnay est assise dans le fauteuil à gauche, au coin de la cheminée. Valentine et Denise sont assises devant le guéridon. Les deux ouvrières travaillent au fond, à droite, une robe de nocce sur leurs genoux. — Valentine tient un ouvrage de broderie. — Denise lit dans un grand livre. — On en entend sonner une demi-heure. Tout ce commencement de scène est joué à voix basse.)

VALENTINE.

Denise!

DENISE, lisant toujours.

Mam'zelle?

VALENTINE.

C'est demain!

DENISE.

Oui, mam'zelle...

VALENTINE, sautant de joie.

Oh! que je suis heureuse!

* Denise, Valentine, M^{me} d'Aulnay.

DENISE, *tranquillement.*

Mam'zelle, vous allez faire tomber la lampe... (*Elle recule un peu la table et reprend sa lecture.*)

VALENTINE, *regardant madame d'Aulnay.*

Tiens, ma mère s'est endormie !

DENISE, *tranquillement.*

C'est le journal du soir !...

VALENTINE.

Qu'il est beau mon Maurice, que son regard est tendre ! (*Sautant de nouveau.*) Oh ! que je l'aime ! (*Denise recule encore la table et continue sa lecture.*)

VALENTINE.*

La trouves-tu belle, ma robe de nocce ?

DENISE, *sans lever les yeux.*

Magnifique, mam'zelle.

VALENTINE, *rêveuse.*

Madame de Presles !... c'est un joli nom !... Dis donc, il m'a envoyé son portrait... (*Elle le lui montre.*) Tiens, vois comme il est ressemblant ! ..

DENISE.

Oui... l'air froid... railleur ! c'est bien ça... (*Elle va reprendre son livre, Valentine le lui arrache.*)

VALENTINE, *avec une gaieté folle.*

C'est ici qu'on signera le contrat ; monsieur Marchant, le notaire de notre famille, viendra demain avec son habit noir et sa cravate blanche !... ce bon notaire !... (*riant*) qu'il est vilain !... (*Reprenant son sérieux.*) Maurice veut que j'aie ma loge aux Italiens... (*Elle rapproche sa chaise de celle de Denise.**) Tu ne sais pas, j'emporte tout de chez moi, mes fleurs, mes oiseaux... quoique mariée, j'aurai ma chambre de jeune fille... je m'y enfermerai quelquefois toute seule... je redeviendrai demoiselle... de temps en temps... (*Vivement.*) Pas souvent !... Nous passerons la belle saison à Sainte Brice !... à notre château... tu viendras avec nous !... je veux faire beaucoup de bien dans le pays... nous porterons toutes les deux nos offrandes... (*riant*) avec de grands chapeaux de paille et des sabots. (*Battant des mains.*) Oh ! que ce sera gentil !... nous cueil-

* Denise, Valentine, M^{me} d'Aulnay.

** Denise, Valentine, M^{me} d'Aulnay.

lerons des fleurs tout le long du chemin... le dimanche, nous aurons notre place au chœur... Maurice est musicien, il fera des messes pour la vieille église du village... je donnerai des tableaux de ma composition ; je ne suis pas très-forte, mais le bon Dieu est si indulgent ! Et puis, dis donc, chaque soir, en nous promenant dans le parc, au clair de la lune, sous les acacias en fleurs, tu me raconteras une de tes belles chroniques bretonnes, qui me font si bien frissonner, et, quand j'aurai trop peur, je me réfugierai auprès de Maurice... il est si brave, lui !

DENISE, qui, tout le temps, a hoché la tête.

Brave ! pardine !... il ne croit ni à Dieu ni au diable !

VALENTINE, dont la gaieté tombe tout d'un coup.

Denise ! tu m'avais pourtant promis de ne plus parler ainsi de monsieur de Presles.

DENISE.

Pardou, mam'zelle, mais... (On entend sonner huit heures. Les deux ouvrières placent la robe sur le canapé, saluent Valentine qui ne les voit pas et sortent reconduites par Denise.)

DENISE, redescendant.

Mam'zelle ?...

VALENTINE*.

Laisse-moi, je vais être triste maintenant, et c'est ta faute... tu es bien méchante avec moi !...

DENISE.

Je vous aime tant, mam'zelle...

VALENTINE.

Oh bien ! alors, je t'en prie, aime-moi un peu moins...

DENISE,

Oh ! il me serait aussi difficile de vous aimer moins que de l'aimer davantage, lui...

VALENTINE, avec reproche.

Encore ?... (En ce moment, madame d'Aulnay toujours endormie pousse un long soupir, les deux jeunes filles se retournent.)

DENISE.

Tenez, mam'zelle Valentine, madame d'Aulnay est comme moi, et ce soupir... oh ! j'en suis bien sûre, elle rêve de votre mariage avec monsieur Maurice de Presles.

* Valentine, Denise, Mme d'Aulnay.

VALENTINE.

Oui... je sais que ma mère partage tes préventions à l'égard de Maurice.

DENISE.

Écoutez, mam'zelle, je ne suis qu'une paysanne, une sotte, une ignorante, mais, enfin, je suis une femme, je puis donc me connaître en hommes tout comme une autre... c'est dans le sang, ça... Eh bien ! là, foi de Denise, monsieur de Presles ne me revient pas...

VALENTINE.

Qu'est-ce que cela me fait ? (*En ce moment madame d'Aulnay se réveille et écoute la conversation des deux jeunes filles.*)

DENISE.

Oh ! ça vous fait bien quéqu'chose, mam'zelle, attendu que je ne suis pas tout à fait une femme de chambre pour vous.

VALENTINE.

Enfin, pourquoi détestes-tu monsieur de Presles, voyons ? (*Madame d'Aulnay se lève et s'approche tout doucement de Valentine et de Denise.*)

DENISE.

Pourquoi?... Eh ben ! d'abord, il est trop pâle!... ça n'est pas naturel d'être pâle comme ça?... (*Valentine hausse les épaules. — Continuant.*) Et puis... son regard a quelque chose de fatal... Sa voix... oh ! sa voix, elle me fait froid dans le cœur... C'est comme son sourire, ce sourire éternel qui semble toujours vous dire... vous allez mentir ou vous mentez...

VALENTINE.

Denise !...

DENISE, s'animant.

Non, voyez-vous, mam'zelle, monsieur Maurice... il y a quelque chose en lui de diabolique...

VALENTINE, avec une sorte de frayeur.

Oh !...

DENISE.

Et la preuve, c'est que je ne l'ai jamais vu s'incliner à l'église, ni mouiller ses doigts dans l'eau bénite, ni soulever son chapeau en passant devant le cimetière du village.

M^{me} D'AULNAY, qui est descendue vers elles.*

Tout cela est vrai, Valentine...

* Denise, Valentine, M^{me} d'Aulnay.

VALENTINE *et* DENISE, *avec un cri.*

Ah!

M^{me} D'AULNAY.

Denise vient de te parler plus franchement encore que je n'avais osé le faire jusqu'ici, et elle n'a pas tout dit; vois-tu, mon enfant, ce qui est plus mal encore que de ne croire à rien, c'est de se moquer de ceux qui croient à quelque chose...

VALENTINE.

Eh bien? ..

M^{me} D'AULNAY.

Eh bien! j'ai étudié monsieur Maurice, ma Valentine, quand il était là, entre nous deux... et, lorsque tu étais dans mes bras et que je te prodiguais ces doux noms qui viennent tout seuls aux lèvres des mères, je l'ai vu sourire et sourire de pitié.... et quand son ami, monsieur Richard Liébert, cédant à sa bonne nature, sentait une larme monter à ses yeux en nous regardant, monsieur Maurice la lui renfonçait bien vite par quelque parole railleuse, de sorte que monsieur Richard n'osait plus être bon devant lui.... Eh bien!... j'ai peur pour toi, ma Valentine, ma fille bien-aimée; j'ai peur qu'à ton tour, tu n'oses bientôt plus être comme autrefois, bonne, douce et croyante.

VALENTINE.

Non, ma mère!... Oh! jamais!... jamais je ne changerai!... c'est lui qui, au contraire... Oui, ma mère, va, sois tranquille... quand il sera mon mari...

DENISE.*

Quand il sera votre mari, mam'zelle, vous serez sa femme aussi, et il fera de vous tout ce qu'il voudra, car vous êtes douce et faible....

M^{me} D'AULNAY.

Oui... et si monsieur de Prestes, si ton mari te défend d'aimer le bon Dieu et ta mère, tu finiras, peu à peu, par oublier ta mère et le bon Dieu.

VALENTINE, *avec un cri.*

Ah! ma mère, ma mère!... tu ne penses pas ce que tu dis là!... (Pleurant.) Mon Dieu!... mon Dieu!... que tu me fais de mal!...

M^{me} D'AULNAY.

Pardonne-moi, mon bon ange!... Mais j'ai si peur que tu ne sois malheureuse!

* Denise, Valentine, M^{me} d'Aulnay.

VALENTINE.

Malheureuse?... mais, ma mère, je le serais bien plus encore, s'il me fallait oublier Maurice!... Tout ce que tu pourrais me dire, je me le suis dit à moi-même... oui, moi aussi, j'ai trouvé parfois sa conduite étrange, bizarre... oui, c'est vrai, bien souvent, j'ai tressailli sous son regard, tremblé devant son sourire, et pourtant... oh! pourtant, je sens que je lui appartiens; je ne peux pas te dire ce que je ressens quand il est là près de moi!... quand il a ses yeux dans les miens, sa main dans la mienne.. (*Avec une sorte de fièvre.*) C'est quelque chose comme du bonheur... et de la souffrance... je ne sais pas, moi... mais ce que je sais bien, ma mère... c'est que je l'aime!...

M^{ME} D'AULNAY.

Mon enfant!

VALENTINE, *avec passion.*

Oh! oui... oui, je l'aime!...

DENISE, *effrayée.*

Cet empire-là, ça n'est pas naturel! Cet homme! oh! bien sûr! il faut que ce soit le diable! (*La porte s'ouvre. — Avec un cri.*) Ah!... j'ai cru que c'était lui!... (*Un Domestique paraît portant une corbeille de mariage.*)

LE DOMESTIQUE.

Voilà ce qu'on vient d'apporter pour mademoiselle. (*Il dépose la corbeille sur le guéridon et sort.*)

VALENTINE, *s'oubliant.*

Oh! la jolie corbeille!... (*Elle va s'éloigner, puis, sur un regard de sa mère, elle s'arrête.*) Est-ce que je ne peux pas regarder?...

M^{ME} D'AULNAY.

Fais ce que tu voudras, mon enfant!

VALENTINE.

Voyons, Denise?... Est-ce que tu crois que cela vient de l'enfer?

DENISE, *d'un ton de reproche.*

Ah! mam'zelle, il y a trois mois, quand vous ne connaissiez pas encore monsieur Maurice, vous n'auriez certainement pas plaisanté avec ça!

M^{ME} D'AULNAY.

C'est vrai, Valentine.

* M^{ME} d'Aulnay, Valentine, Denise.** Valentine, Denise, M^{ME} d'Aulnay.

VALENTINE, *d'un ton boudeur.*

Ah!... c'est ennuyeux aussi!... tout le monde est contre moi ce soir.

DENISE.

Pardou, mam'zelle.

VALENTINE, *la repoussant.*

Laisse-moi tranquille.

M^{ME} D'AULNAY, *à Valentine*'.

Valentine, une dernière fois... réfléchis; il en est temps encore... monsieur Maurice viendra ce soir... et si tu voulais...

VALENTINE, *suppliante.*

Ma mère!

M^{ME} D'AULNAY.

L'puvre enfant!... tu n'aurais donc pas la force de l'oublier?...

VALENTINE.

Si j'y étais condamnée, ma mère, j'en mourrais!

M^{ME} D'AULNAY, *la pressant dans ses bras.*

Ah! tais-toi! tais-toi! (*Elle essuie ses larmes, puis changeant de ton tout à coup.*) Je dirai ce soir à monsieur de Presles que mademoiselle Valentine consent à devenir sa femme.

VALENTINE *embrasse sa mère. Madame d'Aulnay se dirige vers le guéridon, soulève le couvercle de la corbeille et regagne lentement sa place auprès de la cheminée. A part.*

Pauvre Maurice!... il n'y a que moi qui t'aime!... (*On voit que Valentine n'ose pas approcher trop vite de la corbeille. Elle commence par regarder sa robe, puis ramasse sa broderie, puis regarde sa mère, et enfin jette un coup d'œil sur les présents de Maurice.*)

DENISE, *à demi-voix.*

Oh! allez! allez, mam'zelle, il n'en coûte pas plus maintenant...

VALENTINE, *bas à Denise.*

Vois donc, les jolies dentelles!... les riches étoffes!...

DENISE, *tristement.*

Oui.

VALENTINE, *avec un cri de joie.*

Un écrin!... (*Elle l'ouvre.*) Oh! les magnifiques diamants! Maurice n'a rien oublié.

DENISE, *qui fouillait aussi dans la corbeille.*

Pardou, mam'zelle, il a oublié...

* Denise, Valentine, M^{ME} d'Aulnay.

VALENTINE.

Quoi donc ?

DENISE.

Le livre d'Heures !

M^{me} D'AULNAY, avec un mouvement.

Ah ! (Valentine pousse Denise.)

DENISE, se reprenant.

Ah ! non, non, il ne l'a pas oublié. (A part.) Il n'en a pas mis exprès.

VALENTINE, un peu rêveuse, replace tous les objets dans la corbeille ;
à part.

Oh ! je lui apprendrai à croire !... je lui apprendrai à prier !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, RICHARD.

RICHARD, passant, à demi, la tête pour s'annoncer lui-même.
Monsieur Richard Liébert !M^{me} D'AULNAY.

Entrez !...

RICHARD.

Je vous remercie.

VALENTINE, à part.

Quel bonheur ! c'est un ami de Maurice ! Nous serons en force, maintenant.

RICHARD, fredonnant.

Brr... brr... Mesdames, je vous salue ! (A madame d'Aulnay.)
Chère maman, voulez-vous me permettre?... (Il lui baise la main.)
Mademoiselle Valentine... (Il en fait autant.) Ah ! mesdames, si
vous saviez le froid qu'il fait... Du Carrousel ici, c'est le passage de
la Bérésina.

VALENTINE.

Ce pauvre monsieur Richard !... (Denise lui avance un fauteuil.)**

RICHARD, la remerciant du geste.

Oh ! je ne me plains pas !... je ne me plains jamais !... (Il dépose
son sac dans un coin de la cheminée.)* Denise, Valentine, Richard, M^{me} d'Aulnay.** Valentine, Richard, M^{me} d'Aulnay, Denise.

DENISE.

Qu'est-ce que c'est donc que ça, monsieur Richard?...

RICHARD.

Ce sont des marrons de Lyon.

VALENTINE, *riant.*

Des marrons?...

RICHARD.

Oh! je vais vous dire : c'est que j'ai dîné chez mon oncle; (*riant*) on dîne très-mal, chez mon oncle!... Il paraît qu'il ne veut pas que je mange mon futur héritage; ce-i (*montrant le sac*) c'est une vengeance... et comme ici je suis un peu l'enfant de la maison, je me suis permis... (*A Valentine.*) Voulez-vous partager ma vengeance?

VALENTINE, *riant.*

Mais on va vous servir à souper.

RICHARD.

Non pas... mon oncle ne serait pas assez puni. (*Il mange un marron. Valentine et Denise éclatent de rire. Denise sort en emportant la robe. Madame d'Aulnay a pris un ouvrage de broderie.*) Ah çà! mon ami Maurice n'est donc pas encore arrivé?

VALENTINE.*

Non, non; il ne doit venir qu'à dix heures.

RICHARD.

Ah! c'est juste... c'est aujourd'hui mercredi, il dîne rue Saint-Florentin, chez madame de Marville, une princesse! il dînera mieux que moi.

VALENTINE.

Cette madame de Marville, comment est-elle?

RICHARD.

Rassurez-vous; elle n'est pas jolie, et elle a quarante-deux ans, mais elle peut être utile à notre ami Maurice, puisqu'il veut se lancer dans la diplomatie.

VALENTINE.

Ah! monsieur de Presles...

RICHARD.

Monsieur de Presles rêve une ambassade pour quelque part... « La diplomatie, me disait-il un jour, c'est ce qu'il y a de plus amusant au monde, parce que c'est la carrière où l'on a le plus souvent

* Richard, Valentine, M^{me} d'Aulnay.

l'occasion de se moquer de l'humanité.» C'est très-drôle.. Ah! il y a du Talleyrand chez ce garçon-là!

VALENTINE.

Mais je croyais qu'il y avait aussi de l'artiste...

RICHARD.

Oui, autrefois; mais un beau jour, il y a trois ans de cela, il est rentré chez lui comme un furieux, et il a brisé sa lyre, ou, si vous aimez mieux, son piano, et il a brûlé toutes ses partitions... Je n'ai jamais su pourquoi, nous en avons beaucoup ri. Du reste, il est artiste tout de même; au fond, c'est encore de la diplomatie; il sait que c'est une excellente recommandation auprès de madame de Marville, qui, en sa qualité de princesse, montre le plus grand empressement aux artistes et aux littérateurs... Il vous présentera à la princesse... elle reçoit une société charmante, tous les partis à la fois; on s'y dispute beaucoup, c'est très-gai! à ce qu'il paraît, car moi, je n'ai jamais mis le pied dans les salons de cette grande dame.

M^{me} D'AULNAY.

Vous n'êtes pas ambitieux, vous, monsieur Richard?...

RICHARD.

Ma foi non... c'est-à-dire si, j'ai une ambition, celle de posséder un jour une petite femme, bonne, douce, et jolie comme votre Valentine, ma chère madame d'Aulnay.

VALENTINE.

Mais vous vous marierez un jour, monsieur Richard...

RICHARD.

Sapristi! je l'espère bien.

VALENTINE.

Vous avez peut-être déjà des idées sur... quelqu'un?

RICHARD, *soupirant.*

Oh! oui... malheureusement, ce n'est pas fait encore... et, qui sait... mais bah, ce qui est écrit est écrit... (*Gaiement.*) Dieu est grand! voilà mon opinion!...

M^{me} D'AULNAY, *lui donnant la main.*

Vous êtes bon...

RICHARD.

Mais, je ne suis pas trop méchant, je vous remercie; c'est un

métier de dupe, d'être méchant, personne ne vous en sait gré... ça a l'air bête, ce que je vous dis là, mais c'est très-vrai.

VALENTINE.

Monsieur Richard, est-ce qu'on ne peut pas savoir le nom de celle que vous aimez...

RICHARD.

Oh! si, bien certainement. . mais je vais vous dire, j'ai des superstitions, et il me semble que ça porte malheur de parler des choses avant de .. mais au fait, avec vous, c'est comme si... celle que j'aime, se nomme mademoiselle Henriette de Presles.

VALENTINE.

La sœur de Maurice?...

RICHARD.

Elle-même

VALENTINE.

Elle vous aime, vraiment?

RICHARD.

Elle m'aime vraiment? Ah!... pardon!... diable de langue française!... je voulais dire seulement... Ah! après ça, elle m'aime peut-être un peu... et elle nie devrait bien ça, franchement... car je l'aime comme je n'ai jamais aimé.

VALENTINE.

Bon monsieur Richard...

M^{me} D'AULNAY, se levant.

Elle sera heureuse avec vous, j'en suis sûre.

RICHARD.

Sapristi! et moi donc!

M^{me} D'AULNAY, à elle-même.

Fasse le ciel que monsieur de Presles...

VALENTINE.

Ma mère...

RICHARD.

Platt-il?...

M^{me} D'AULNAY.

Rien...

RICHARD.

Ah! pardon, j'avais cru... (*Bas à Valentine en voyant que madame d'Aulnay est devenue rêveuse.*) Qu'a donc notre belle-maman?... Elle semble triste, inquiète.

VALENTINE.

Eh bien, oui, c'est vrai... et tenez, monsieur Richard, je veux que vous m'aidiez à la gronder, cette méchante mère qui doute de Maurice, qui tremble, en un mot, de voir monsieur de Presles devenir mon mari... (*Mouvement de madame d'Aulnay.*) Ça l'apprendra.

RICHARD.*

Comment!... ma chère madame d'Aulnay, il serait vrai?...

M^{me} D'AULNAY.

Monsieur Richard...

VALENTINE.

Voyons, monsieur Richard, vous êtes l'ami de monsieur de Presles... vous le connaissez bien?...

RICHARD.

• Si je le connais!...

VALENTINE.

Dites donc à ma mère tout ce que vous pensez de lui, ça la rassurera...

RICHARD.

Je ne demande pas mieux moi... ce bon Maurice... d'abord... je... c'est assez difficile, du reste... je n'étais pas prévenu.

VALENTINE.

Mais enfin, qu'avez-vous remarqué en lui?...

RICHARD.

Mais j'ai remarqué qu'il était beau, le coquin, élégant!... qu'il faisait des armes comme Saint-Georges, qu'il montait à cheval comme Franconi...

M^{me} D'AULNAY.

Je sais tout cela, monsieur Richard.

VALENTINE, *bas.*

Allez donc! allez donc!

RICHARD, *embarrassé.*

Mais... j'ai remarqué aussi qu'il a une cave... excellente, et des cigares délicieux... et puis, il est immensément riche!... il a un hôtel adorable, entre cour et jardin, rue... n°... (*Valentine lui tourne le dos avec impatience. A part.*) Il paraît que ce n'est pas ça qu'elle veut...

M^{me} D'AULNAY, *souriant.*

C'est tout ce que vous savez de votre ami, monsieur Richard?...

* Valen ine, Richard, M^{me} d'Aulnay.

RICHARD.

Ah ! pardon !... je sais aussi qu'il a beaucoup d'esprit, une conversation charmante, des reparties incroyables... Tenez, il y a quelques jours, par exemple... nous étions ensemble sur le boulevard... un convoi passait, naturellement j'ôte mon chapeau... alors se tournant vers moi... « Vous connaissez, me dit-il ?... » (*Riant.*) Vous connaissez?... Il n'y a quel ui pour trouver de ces... (*Voyant les deux femmes qui sont devenues plus sérieuses.*) Vous ne riez pas?..

VALENTINE, *bas.*

Que vous êtes maladroit !

RICHARD.

Pardon, mais... (*A part.*) Sapristi !... je crois que j'ai encore fait fausse route... (*A madame d'Aulnay.*) Écoutez, madame d'Aulnay, depuis un instant, je ne débite que des sottises.

VALENTINE, *à demi-voix.*

C'est bien vrai.

RICHARD, *après avoir salué.*

Je ne vous dirai donc plus qu'une chose, je crois Maurice bon... je l'ai vu obliger beaucoup de gens, et il n'a jamais, que je sache, fait de mal à personne... voilà !

VALENTINE, *joyeuse et bas.*

A la bonne heure !

RICHARD, *à demi-voix.*

C'est mieux, n'est-ce pas?... (*Haut.*) Quant au reste, dame, je dois l'avouer, je n'ai pas approfondi, je n'ai approfondis jamais rien ; je n'ai pas beaucoup étudié les philosophes, je ne fouille pas le sol pour connaître la quantité de terre végétale qui le recouvre, je cueille les fleurs qui sont à sa surface et je dis : Cela sent bon... Quand je vois le raisin qui se dore, je dis : Voilà de belles vignes ; je bénis Dieu et Noé, et c'est tout... quand le soleil brille, je le salue sans remercier l'almanach... quand la pluie tombe, je me laisse mouiller sans en vouloir aux astronomes... quand une femme me sourit, je ne me préoccupe pas du sort d'Holopherne... quand un ami me presse dans ses bras, je ne pense pas le moins du monde aux conjurés, qui, dit-on, embrassèrent César avant de lui faire un si mauvais parti... Il y a du vide dans la nature, a dit Newton ; moi, je ne trouve pas, elle me semble bien remplie de belles et bonnes choses. Je vois tout en rose ! Je crois que dans la vie il y

a toujours un bon côté, et je le cherche sans me lasser ; j'ai toujours une consolation toute prête : quand je ne peux pas vendre mes tableaux, je les donne ; quand la Providence se fait trop longtemps attendre, je me dis qu'un plus nécessaire l'a peut-être arrêtée en route. Toute ma science consiste à jouir du bonheur qui est venu, sans me préoccuper des chagrins qui peuvent venir... J'aime mieux lire dans la nature que dans les livres ; lorsque les blés sont mûrs, et que le ciel est bleu, il m'importe peu de savoir au juste le chiffre de l'héritage que David laissa à Salomon... J'aime mieux causer une heure avec un ami que de me creuser la tête pour savoir si Enoch fut réellement le septième homme après Adam... et enfin, j'aime mieux parler d'amour à une femme aimée que de m'assurer si les Perses avaient trente et un anges, comme l'ont prétendu des savants... qui n'en savaient rien. *(On sonne au dehors. S'interrompant.)* Quelqu'un)... ma foi!... c'est bien heureux ! car j'en avais comme ça trois volumes. *(On s'est levé. Valentine va au fond.)*

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame d'Ernestat !

VALENTINE.

Ah ! c'est ma bonne amie Régine.

RICHARD, à part.

Notre jeune veuve?... ah ! bien, ça va être un autre genre de divagations !

SCÈNE III.

LES MÊMES, RÉGINE D'ERNESTAT.

RÉGINE, au Domestique qui la débarrasse de sa pelisse.

Mais dépêchez-vous donc... Diru ! mon cher, que vous êtes maladroit ! *(Elle est en grande toilette. — En entrant.)* Ah !

VALENTINE.*

Bonjour, mon amie !

RÉGINE.

Bonjour, ma bonne petite Valentine. *(Saluant M^{me} d'Aulnay.)* Madame!... *(A Richard.**)* Bonjour, monsieur Liébert!... *(Regardant autour d'elle avec étonnement.)* Eh bien?...

* Richard, Valentine, Régine d'Ernestat, M^{me} d'Aulnay.

** Richard, Régine d'Ernestat, Valentine, M^{me} d'Aulnay.

VALENTINE.

Quoi donc ? . .

RÉGINE.

Votre soirée n'a donc pas lieu ?...

VALENTINE.

Une soirée ?...

RÉGINE.

Oui... votre concert... votre raout... je ne sais quoi... quelque chose où l'on devait danser.

RICHARD, à part; riant.

Ah! ah! ah! voilà que ça commence!

RÉGINE.

Qu'est-ce que vous avez à rire, monsieur Liébert?... D'abord ce que vous faites là est fort inconvenant, et ensuite vous riez d'une façon déplorable.

RICHARD.

Pardon, belle dame !...

RÉGINE, lui donnant la main.

C'est pour rire, allez... (Riant.) Je ne me fâche jamais. (Gaie-ment.) Non, voyons, là, plaisanterie à part, est-ce que vous ne m'avez pas envoyé une invitation pour ce soir, ma bonne madame d'Aulnay ?...

M^{me} D'AULNAY, souriant.

Mais non, je vous jure.

RÉGINE.

* J'aurai fait confusion... Je reçois tant d'invitations que je m'y perds... avec cela .. j'ai une mémoire bizarre... Attendez donc!... oui!... je crois m'en souvenir maintenant... j'étais invitée rue Taranne, non, c'était rue de Tournon, ou rue Saint-Dominique... Ah! ma foi!... je ne sais plus du tout! mais tant pis, je suis ici, j'y reste .. Le faubourg Saint-Germain s'arrangera comme il pourra... (Elles s'assoyent au milieu. — A Valentine.) Qu'est-ce que vous faisiez?... de la broderie?... je vais en faire aussi, en grande toilette... Monsieur Liébert parlera tout seul et nous causerons entre nous. (Elle s'assoit.)

RICHARD.

Mais je vous écouterai avec le plus grand plaisir, belle dame.

* Richard, Régine d'Ernestat, Valentine, M^{me} d'Aulnay.

RÉGINE.

Vous n'êtes pas dégoûté... Mais savez-vous écouter comme il faut, au moins?...

RICHARD.

Comment?...

RÉGINE.

Ah! c'est un mot ravissant de Sa Majesté, je le lui ai entendu dire... (*Regardant l'ouvrage de Valentine.*) Oh! que c'est joli, cette petite chose!

RICHARD.

Et ce mot?...

RÉGINE.

Quel mot?...

RICHARD.

Le mot du roi...

RÉGINE.

Ah! oui... c'était au sujet du baron de Walter, le roi disait : que le baron était l'homme du monde qui écoutait le plus spirituellement... (*Elle rit à moitié et s'arrête.*) Tiens, cela m'avait paru plus drôle la première fois... on se blase sur tout. Du reste, j'ai bien tort d'être aussi gaie que ça... je ferais bien mieux d'être triste.

VALENTINE.

Pourquoi donc?...

RÉGINE, *riant.*

Parce que c'est mon jour... Non, au fait, c'était hier... (*Soupirant.*) Ah! c'est égal, allez, ma chère Valentine, c'est bien désolant d'être veuve.

RICHARD.

Il faut vous remarier.

RÉGINE.

Laissez donc, le remède serait pire que le mal... (*Se reprenant.*) Ah! tiens, qu'est-ce que je dis donc, moi!... (*A Valentine.*) Si monsieur de Presles m'entendait... Mais, du reste, cela ne vous concerne pas... la première fois, c'est très-gentil... et à ce propos, je vous fais mon compliment, ma chère petite... j'ai revu votre futur il y a une huitaine de jours... au bal. Monsieur de Presles est charmant... il ne danse pas, mais il cause d'une façon ravissante et terrible!... Oh! il a des théories renversantes...

RICHARD, à part.

Allons!... bon!... à son tour maintenant!... (Il fait à Régine des signes qu'elle ne voit pas.)

RÉGINE, continuant.

Il vous tue une réputation d'un scurire... il vous démolit toute une société en un tour de main... Je sais bien que je ne voudrais pas le rencontrer le soir au coin d'une cheminée... (Apercevant les signaux de Richard.) Hein?... platt-il?... Eh bien! quoi?... Monsieur de Presles est un homme du monde... je crois faire son éloge.. c'est un homme supérieur, voilà tout... et pourvu qu'il aime sa femme, il peut bien détester la société... c'est même une garantie... Monsieur d'Ernestat n'était pas un homme supérieur, lui, il adorait le genre humain, une moitié surtout!...

RICHARD.

Il fallait vous venger en aimant l'autre.

RÉGINE.

Dites donc, monsieur qui me faisiez taire... il me semble que...

RICHARD.

C'est juste... j'ai eu tort...

RÉGINE, se levant.

Allons, c'est bien. Donnez un gage et n'en parlons plus. (Bas à M^{me} d'Aulnay.) Chère maman, qu'avez-vous donc? Vous êtes toute triste...

M^{me} D'AULNAY, sortant de sa rêverie.

Pardon!... platt-il?...

RÉGINE, reprenant sa broderie.

Rien... rien... restez chez vous... (Bas à Valentine de l'autre côté.) Cette pauvre mère, elle souffre, n'est-ce pas?... à la pensée de se séparer de... (Valentine met le doigt sur sa bouche. — Étonnée.) Ah! il ne faut pas!... (Même jeu de Richard vers qui elle s'est retournée. A part.) Ah ça, mais on se croirait chez la somnambule de la Croix-Rouge... (Valentine s'est levée, elle va à sa mère et l'embrasse, puis s'assoit à ses pieds et lui parle bas. — Régine, bas à Richard qui dessine sur un album.) Monsieur Liébert... pourquoi donc faisiez-vous jouer tout à l'heure le télégraphe?

* Richard, Valentine, Régine d'Ernestat, M^{me} d'Aulnay.

** Richard, Régine d'Ernestat, Valentine, M^{me} d'Aulnay.

RICHARD.

Plus bas !

RÉGINE.

Plus bas ?... vous ne voulez donc pas m'entendre du tout ?...

RICHARD, à demi-voix tout en continuant de dessiner.

Madame d'Aulnay est comme vous, elle a peur de Maurice...

RÉGINE, brochant tout debout derrière Richard.

Entre nous, elle n'a pas tout à fait tort...

RICHARD.

Quoi ?... vraiment ?... vous croyez... cependant je n'ai pas remarqué, moi !...

RÉGINE.*

Est-ce que vous remarquez quelque chose ?...

RICHARD.

Mais enfin !... que voulez-vous dire ?...

RÉGINE.

Je veux dire qu'il n'est pas naturel qu'un homme de l'âge de monsieur de Presles soit aussi misanthrope... aussi sceptique... Il ne croit à rien, ce diable d'homme. Quand je suis devenue veuve, il n'a pas cru à ma douleur... il m'a dit un mot atroce... j'en ai rêvé pendant quinze jours, et je n'ai plus osé pleurer devant personne; c'est même cause que j'en ai perdu l'habitude; je le trouve funèbre, ce monsieur !...

RICHARD.

Ah ! Maurice fait de l'esprit... voilà tout.

RÉGINE.

Oui, de l'esprit de troisième classe; au reste, si ce n'était que cela, mais on m'a parlé vaguement d'une histoire sentimentale, d'une grande passion trahie qui aurait déteint sur notre ami... et, dame, ces souvenirs-là, c'est dangereux...

RICHARD.

Mais... cette histoire... à qui se rattache-t-elle ?...

RÉGINE.

Ah ! ma foi, je ne sais pas le nom de l'héroïne... C'était une grisette, je crois, qui a glissé sur sa fenêtre, un jour de prin-

* Régine d'Ernestat, Richard, Valentine, M^{me} d'Aulnay.

temps, le long d'un rayon de soleil... Mais, je vous le répète... dans ma mémoire, c'est vague, très-vague...

RICHARD.

Mais, êtes-vous bien sûre, au moins, que tout ceci concerne Maurice et non un autre?... (*Riant.*) Cela s'est-il passé rue Tarranne, rue de Tournon, ou rue Saint-Dominique?...

RÉGINE.

Je sais parfaitement où cela s'est passé, monsieur. (*A elle-même.*) Je me souviens même maintenant qu'il était question là dedans de Niedermayer et de Lamarine.

VALENTINE, à sa mère en l'embrassant encore.

Oui, oui, ma bonne mère, je serai heureuse, bien heureuse!

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Mademoiselle Henriette de Presles!

VALENTINE.

Ah! la sœur de Maurice!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HENRIETTE.

VALENTINE.

Ma chère Henriette!... (*Elle la conduit auprès de M^{me} d'Aulnay.*
— Henriette salue Régine en passant et donne la main à Richard.)

RICHARD, avec joie.

Mademoiselle!... (*Bas à Régine.*) Hein! qu'elle est jolie!

RÉGINE, bas.

Charmante. Vous l'aimez? hein?

RICHARD.

Est-ce que ça se voit?

RÉGINE, riant.

Parfaitement...

RICHARD, lui recommandant la discrétion par un geste.
Mais...

* Régine d'Ernestat, Richard, Henriette, Valentine, M^{me} d'Aulnay.

RÉGINE, *riant.*

C'est bon, je ne m'en souviens déjà plus.

HENRIETTE, *entre M^{me} d'Aulnay et Valentine.**

Je n'ai pas eu la patience d'attendre que mon frère vint me chercher, et je me suis fait conduire ici tout de suite... Vous ne m'en voulez pas?...

M^{me} D'AULNAY.

Vous êtes charmante!

DENISE, *qui est entrée, bas à M^{me} d'Aulnay.*

Madame, servira-t-on le thé ici?...

M^{me} D'AULNAY.

Oui, dès que monsieur de Presles sera arrivé... (*Régine s'est placée au piano et fait quelques accords.*)

RÉGINE.

Vous ne dessinez plus, monsieur Liébert?

RICHARD, *qui contemplait Henriette.*

Non!...

RÉGINE, *faisant une gamme.*

Eh bien, faites des vers....

RICHARD.

Pourquoi?..

RÉGINE.

Mais pour faire quelque chose, comme moi! et ne gêner personne. (*Henriette regarde des fleurs qui sont dans un carton tout ouvert.*)

VALENTINE, *à sa mère.*

Chère mère, termine tes lettres d'invitation à nos amis... Je vais faire causer Henriette, et si j'apprends quelque chose de mauvais sur Maurice, eh bien!... tu ne les enverras pas... (*Elle a fait un signe à Denise qui a entendu. — Celle-ci met une paterie devant M^{me} d'Aulnay et sort. — Valentine fait asseoir Henriette sur le canapé qui est à droite, de façon que Régine qui est au piano se trouve un peu derrière elles. — Richard est debout au guéridon.*) — M^{me} d'Aulnay est auprès de la cheminée.)

VALENTINE, *assise avec Henriette, à gauche.*

Causons, chère petite sœur... Vous me permettez de vous donner déjà ce titre, n'est-ce pas?

* Régine d'Ernestat, Richard, Henriette, Valentine, M^{me} d'Aulnay.

** Régine d'Ernestat, Henriette, Valentine, Richard, M^{me} d'Aulnay.

Je crois bien.

HENRIETTE.

RÉGINE, qui a cessé de jouer et qui feuillette les partitions.
Eh bien ! monsieur Liébert, et l'inspiration?...

RICHARD, riant.

Je l'attends tranquillement... je sais qu'elle ne viendra pas.

HENRIETTE.

Oui, Maurice est un peu moqueur, un peu sauvage, mais il ne faut pas y faire attention.

VALENTINE.

Il vous aime beaucoup, n'est-ce pas?...

HENRIETTE.

Oh! oui... sans doute... mais je l'ai vu si peu, depuis la mort de notre pauvre mère, et surtout depuis deux ans.

VALENTINE.

Où était-il donc?...

HENRIETTE.

Dans les quatre parties du monde.

VALENTINE.

Ah!

HENRIETTE.

Il a visité l'Italie, l'Espagne, tout l'ouest des États-Unis... il a vu danser mademoiselle Taglioni à Saint-Pétersbourg... Il a été aussi en Grèce... il a vu le Parthénon.

VALENTINE.

Vraiment? mais...

HENRIETTE.

Il a même été en Chine... Il a logé à Pékin; il m'a rapporté un éventail, je vous le donnerai. Vous ne savez pas? il a dîné avec un mandarin qui faisait des tragédies... comme un homme...

VALENTINE, voulant toujours l'interroger.

Et monsieur Maurice?...

HENRIETTE.

Il a mangé de la soupe aux nids d'hirondelles et du riz avec des bâtons.

RÉGINE, à part.

Si, après cela, il ne rend pas une femme heureuse...

VALENTINE.

Mais, dites-moi, petite sœur, croyez-vous qu'il m'aimera?...

HENRIETTE.

Maurice! vous... mais bien sûr...

VALENTINE.

Alors vous me conseillez de l'épouser?...

HENRIETTE.

Je crois bien! mais s'il en était autrement, il en mourrait...
(Elles se lèvent.)

VALENTINE.

Bien vrai!

HENRIETTE, *bas*.

Car, entre nous... tous ces voyages, ces courses à travers le monde...

VALENTINE.

Eh bien!

HENRIETTE.

C'était pour s'étourdir, se consoler...

VALENTINE.

Se consoler!...

RÉGINE, *à part*.

Ah! bah!...

HENRIETTE.

Je crois que Maurice a eu un grand chagrin dans sa vie.

VALENTINE, *vivement*.

Et lequel?

HENRIETTE.

Je ne sais pas, mais un jour, je l'ai surpris qui pleurait...

VALENTINE.

Il fallait lui demander la cause de ses larmes!...

HENRIETTE.

C'est bien ce que j'ai fait.

VALENTINE.

Et qu'a-t-il répondu?

HENRIETTE.

Il m'a répondu qu'il plaignait le sort des compagnons d'Ulysse... (Vivement.) Et je suis bien sûre que ce n'était pas ça du tout.

VALENTINE.

Moi aussi!

RÉGINE.

Ces voyages... ces larmes... serait-ce donc?...

RICHARD, posant la plume.

Là!...

RÉGINE.

Eh bien!...

RICHARD, avec satisfaction.

Ça n'est pas venu.

VALENTINE, à part.

Maurice a eu dans sa vie une grande douleur!... oh! je la lui ferai oublier.

M^{me} D'AULNAY, bas à Valentine.

Eh bien! mon enfant?...

VALENTINE.

Tu peux envoyer tes lettres, bonne mère, car je l'aime plus que jamais! (M^{me} d'Aulnay souss. — Un domestique paraît. — Elle lui remet les lettres. — Bruit de voiture.)

DENISE, accourant.*

Madame, la voiture de monsieur de Presles entre dans la cour.

VALENTINE, à Henriette, avec joie.

Le voilà!...

RÉGINE, à part.

Oh! je saurai bien découvrir...

UN DOMESTIQUE.

Monsieur Maurice de Presles. (Régine pose la musique sur le pupitre du piano.— Denise sort et rentre un instant après avec le thé.)

SCENE V.

LES MÈRES, MAURICE DE PRESLES.

(Maurice entre et salue Régine, puis il donne une poignée de main à Richard, baise sa sœur au front, s'incline devant M^{me} d'Aulnay et présente un bouquet à Valentine.)

VALENTINE**

Oh! les jolies fleurs!... elles vous feront pardonner, monsieur Maurice... car vous méritiez d'être grondé; vous êtes en retard.

* Régine d'Ernestat, Henriette, Richard, Denise, Valentine, madame d'Aulnay.

** Régine d'Ernestat, Henriette, Richard, Maurice, Valentine, madame d'Aulnay.

MAURICE.

Je ne suis pas coupable, je vous jure... j'ai été arrêté par un accident... prévu...

M^{me} D'AULNAY.

Prévu?... comment?...

MAURICE.

Ma voiture a renversé un homme au coin du boulevard.

VALENTINE.

Oh ! mon Dieu ! est-il blessé?...

MAURICE.

Non... non... il en a l'habitude... (*Mouvement des femmes.*)

RICHARD, *riant.*

L'habitude... est joli.

MAURICE.*

Je ne plaisante pas... ce personnage s'est jeté quatre fois déjà sous les pieds de mes chevaux... Kettly et Soliman le connaissent, et ils le ménagent... (*Riant.*) Je crois même qu'ils s'entendent avec lui.

RICHARD.

Ah çà, tu crois donc sérieusement que cet homme le fait exprès?... mais dans quel but?...

MAURICE.

Dame, cela lui rapporte chaque fois quatre ou cinq louis... c'est plus lucratif qu'une place de sous-chef dans un ministère.

RICHARD, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ce diable de Maurice, il vous a des raisonnements!...

RÉGINE, *pour changer la conversation.*

Mais, monsieur Maurice, vous ne nous parlez pas de votre grand diner... il y avait beaucoup de monde sans doute chez madame de Marville...

MAURICE.

Oh ! énormément, madame...

RÉGINE.

Les grands noms d'aujourd'hui.

MAURICE, *riant.*

Oui, tous grands noms d'hier... à Paris, maintenant, on place une particule devant son nom, comme on met un laquais derrière son carrosse...

* Régine d'Ernestat, Henriette, Richard, Maurice, Valentine, madame d'Aulnay.

RÉGINE.*

Je devine qu'il a dû se débiter beaucoup de méchancetés...

MAURICE.

Mais la conversation n'a pas languï; du reste, la bienveillance a eu son tour.

RICHARD.

En vérité?...

MAURICE.

Oui, c'est tout naturel, dans une réunion, on commence, bien entendu, par dire de son prochain tout le mal que l'on en pense, puis, pour avoir occasion de parler encore, on dit souvent tout le bien qu'on n'en pense pas. Comme dit Perrin Dandin en parlant de la question, cela fait toujours passer une heure ou deux...

VALENTINE.**

Mais c'est très-mal, monsieur!

MAURICE.

Que voulez-vous?... on se doit au monde.

VALENTINE.

Mais pourquoi dire du mal de ses amis?...

MAURICE.

Pour ne pas être en reste avec eux...

M^{me} D'AULNAY.

Monsieur de Presles, n'avez-vous donc jamais rencontré une amitié dévouée?

MAURICE.

Pardon! dans les contes arabes... (M^{me} d'Aulnay fait un mouvement, Régine, qui l'a remarqué, veut encore changer la conversation.)

RÉGINE.

Eh bien! monsieur de Presles, et votre mission diplomatique?

MAURICE.

J'ai des chances, madame, je n'ai que deux concurrents, et la princesse se trouve leur avoir des obligations.

VALENTINE.

Alors elle les protégera...

* Régine d'Ernestat, Henriette, Maurice, Richard, Valentine, madame d'Aulnay.

** Régine d'Ernestat, Henriette, Richard, Maurice, Valentine, madame d'Aulnay.

MAURICE.

C'est douteux, on n'aime pas les gens qui vous ont obligé : ainsi, tous ceux à qui j'ai rendu quelques bons offices, ont toujours cessé de me voir à partir de ce jour-là... C'est un excellent moyen pour se débarrasser des fâcheux... aussi, j'ai toujours un billet de mille francs au service des gens que je n'aime pas.

RÉGINE.

Mais, monsieur... est-ce que cela ne vous fera rien de vous exiler dans une cour étrangère pendant deux ou trois ans peut être... ne regretterez-vous pas votre patrie ?...

RICHARD.

Oh ! quant à cela, la patrie est où l'on se trouve bien.

MAURICE, *riant*.

Oui, de sorte que l'homme se trouvant mal partout, la patrie n'est nulle part.

RICHARD.

Oh ! ma foi ! je ne pense pas ainsi !

M^{ME} D'AULNAY.

Et vous avez raison, monsieur Richard...

RICHARD.

Eh ! mon Dieu !... Maurice parle comme cela, et, au fond, c'est le meilleur garçon... il vit fort bien avec tout le monde.

MAURICE.

Parbleu ! dans notre société on appelle bien vivre avec quelqu'un, ne pas le battre et ne pas en être battu...

VALENTINE.

C'est très-mal, monsieur, d'être sceptique comme cela !...

MAURICE.

Chère Valentine, c'est uniquement pour faire enrager monsieur Richard.

HENRIETTE.

Je le parierais ! Maurice est si taquin ! Voyez-vous, petite sœur, Maurice fait comme cela l'esprit fort, mais au fond... tenez, il ne peut pas voir pleurer un enfant.

VALENTINE.

Oh ! je le crois bien, par exemple...

RÉGINE.

C'est si touchant, les larmes des enfants.

MAURICE, riant.

Laissez donc, c'est déjà de la perversité.

TOUS.

Oh ! oh !

RICHARD.

C'est trop fort !

MAURICE, riant.

Voulez-vous que je vous dise pourquoi ils pleurent tant ?...

RÉGINE.

Voyons !...

MAURICE.

C'est pour se débarrasser bien vite de leur sensibilité, quand ils sont petits, afin de pouvoir être égoïstes tout à leur aise quand ils seront grands. *(Tout le monde éclate de rire, excepté M^{me} d'Aulnay. Ils se lèvent.)*

HENRIETTE, à Valentine.

Vous voyez que c'est un parti pris de taquiner...

VALENTINE.

Je l'espère bien.

MAURICE.

Ce n'est pas autre chose, croyez-le bien, cela me rendra service.

VALENTINE.

Allons, voilà que vous souriez encore, on ne peut jamais savoir ce que vous pensez !

MAURICE.*

Je me destine à la diplomatie... et il faut bien... *(A Régine.)*
N'est-il pas vrai, madame ?...

RÉGINE.

Ah ! ma foi, monsieur, je vous demande pardon, mais j'avoue que je ne peux pas vous suivre... et que je voudrais entendre quelque peu causer des personnes naturelles... *(Maurice éclate de rire.)* Et sur ce, monsieur, je vous tourne le dos, car je suis tout étourdie ; j'en ai assez pour l'instant de vos paradoxes à grand orchestre, et j'ai besoin d'une musique moins savante... je vais causer avec monsieur Richard. *(Denise apporte le thé. Autour du thé se groupent Valentine, Henriette, Richard, Régine.)*

* Richard, Henriette, Régine d'Ernestat, Maurice, Valentine, madame d'Aulnay.

M^{me} D'AULNAY, *lui faisant signe de venir près d'elle.*

Monsieur de Presles, je désirerais vous parler!...

MAURICE.

A vos ordres, madame.

M^{me} D'AULNAY.*

J'ai bien des choses à réclamer de vous, monsieur!... (*Maurice s'incline.*) Mais avant, promettez-moi, monsieur, de ne pas rire à tout ce que je vous dirai... Je suis mère, il faut me pardonner. . (*Après un temps et avec émotion.*) Monsieur Maurice, vous l'aimez bien, n'est-ce pas?...

MAURICE.

Autant que je puis aimer, madame! (*Regardant Valentine.*) Elle est si belle et si bonne.

VALENTINE, *s'avançant.*

Plait-il?...

M^{me} D'AULNAY.

Cela ne te regarde pas. (*Maurice lui prend les mains.*)

VALENTINE.

Ah! pardon!...

RÉGINE, *riant, à part.*

C'est égal, elle a toujours attrapé quelque chose.

M^{me} D'AULNAY.

J'ai un aveu à vous faire, monsieur. J'ai combattu longtemps l'affection de mon enfant pour vous...

MAURICE.

Jalouse mère...

M^{me} D'AULNAY.

Dites, peureuse mère!... Oui, j'avais peur pour ma Valentine.

MAURICE.

Et maintenant?...

M^{me} D'AULNAY.

Maintenant, je ne suis pas encore tout à fait rassurée...

MAURICE.

Mais, pourquoi?...

M^{me} D'AULNAY.

Écoutez, monsieur de Presles... madame d'Ernestat a raison,

* Richard, Henriette, sur le canapé, au fond Régine, Denise, Valentine, Maurice madame d'Aulnay à droite.

vous n'êtes pas un homme comme les autres!... Oh! vous leur êtes supérieur, je le crois! mais c'est justement cette supériorité qui m'effraie, car ma Valentine est bien simple, bien naïve! Elle voit tout à travers le prisme de ses dix-huit ans; elle est heureuse de ses illusions, et elle souffrirait, voyez-vous, du jour où elle les aurait perdues. Vous êtes réellement un peu sceptique... Eh bien! si parfois vous souriez à quelqu'une de ses naïves croyances, je vous en prie, cachez-lui vos sourires... Que votre cœur impose parfois silence à votre esprit... Vous le savez, mon enfant, toutes vérités ne sont pas bonnes à dire... le choix est difficile.

MAURICE, *riant*.

Aussi, pour sortir d'embarras, ne dit-on presque toujours que des mensonges.

M^{me} D'AULNAY.

Encore?... Vous voyez!...

MAURICE.

C'est entre nous, belle-maman, je fais mes adieux à la vie de garçon!...

M^{me} D'AULNAY, *souriant*.

A la bonne heure.

DENISE, *à Régine*.

Oui, madame, j'entre au service de monsieur de Presles.

RICHARD, *à Henriette*.

Oh! mais ce que j'aime plus que tout au monde...

HENRIETTE.

C'est...

M^{me} D'AULNAY.

A présent, monsieur, j'en arrive au chapitre de mes exigences...

MAURICE.

Je vous écoute, madame...

M^{me} D'AULNAY.

D'abord, monsieur, je vous demanderai de permettre à madame de Presles, de venir, chaque été, passer un mois à la maison de campagne de sa mère. (*Maurice s'incline.*) Merci... Ensuite, je dois vous dire que ma fille a ses mendiants qui, chaque semaine...

MAURICE.

Accordé, chère mère; il y a dans l'hôtel une cour qui ne sert qu'à cela... c'est ma cour des Miracles.

M^{me} D'AULNAY.

Ne riez pas, il y a tant d'honnêtes gens qui sont morts pauvres...

MAURICE, riant.

Aristide d'abord...

M^{me} D'AULNAY. (*Mouvement.*)Incorrigible !... (*Maurice lui baise la main.*)

MAURICE, riant.

Article 3.

M^{me} D'AULNAY.

Je serais bien heureuse si vous me promettiez de ne vendre jamais la terre de Saint-Brice... car... au milieu du parc... se trouve le tombeau de ma mère !...

MAURICE, ému.

Madame !... (*Il lui prend la main.*)M^{me} D'AULNAY.

Merci !

MAURICE.

Mais j'y songe, madame, le chemin de fer doit couper, dit-on, quelque jour, votre propriété de Saint-Brice, et si un malheureux hasard faisait que justement...

M^{me} D'AULNAY.

Oh ! non, non !... ce serait un hasard trop malheureux en effet... Dieu ne le voudra pas, je le prierai tant !...

MAURICE.

Pardon, madame, mais cela regarde la ville.

M^{me} D'AULNAY. (*Mouvement.*)

Ah ! monsieur, vous avez un esprit infernal !

MAURICE, souriant.

Ma foi ! je ne l'ai pas fait exprès.

M^{me} D'AULNAY, avec un peu d'amertume.

C'est par habitude.

VALENTINE, lui apportant une tasse de thé.

Voulez-vous du thé, monsieur Maurice ? —

MAURICE.

Merci, ma belle fiancée.

HENRIETTE, à Richard.

Cela dépend aussi de mon frère, monsieur.

RICHARD.

Oh ! je suis le plus heureux des hommes... (*Henriette s'éloigne en voyant venir son frère. — Richard se trouve en face de Maurice qui tient sa tasse à la main.*)

RICHARD, troublé.*

Merci... j'en ai pris... ah ! pardon !... (*Maurice lui rit au nez et passe.*) Sapristi ! je n'ai pas perdu ma soirée !...

VALENTINE, qui a été à M^{me} d'Aulnay.

Eh bien, bonne mère ?...

M^{me} D'AULNAY, bas.

Valentine, cet homme n'a pas de cœur.

VALENTINE, avec un cri.

Oh ! ma mère ! que dis-tu ?...

M^{me} D'AULNAY.

Je dis, je dis, mon enfant bien-aimée... qu'encore une fois, je sens là quelque chose qui m'assure que cet homme... sera le malheur de ta vie !...

VALENTINE.

Ma mère !

M^{me} D'AULNAY.

C'est un pressentiment, et, vois-tu, Valentine... les mères ne se trompent jamais...

VALENTINE, pleurant.

Mon Dieu ! mon Dieu !

MAURICE, à Richard qui lui présente un album.

Allons donc !

RICHARD.

C'est pour un charmant garçon qui fait une collection d'autographes... (*Il lui présente l'album.*) Un mot seulement ?...

MAURICE.

Non, merci, sans façon, j'ai cela en horreur... un album, c'est presque toujours une souscription faite par des gens d'esprit au profit d'un imbécile.

RICHARD, à part.

Sapristi, il ne croit pas même aux albums !

M^{me} D'AULNAY, à Maurice qui est revenu près d'elle.

Monsieur, un dernier mot, une dernière question ?

* Régine, au piano, Denise, Henriette, au fond ; Richard, Maurice, Valentine, madame d'Aulnay.

MAURICE, *s'inclinant.*

Madame!...

M^{me} D'AULNAY.

Je ne vous comprends pas, monsieur...

MAURICE.

Comment?...

M^{me} D'AULNAY.

Sans doute; car enfin, puisque vous ne croyez à rien en ce monde.... pourquoi vous mariez-vous donc ?

MAURICE.

Madame, quand Dieu a chassé l'homme du paradis, il lui a laissé du moins l'espoir d'y rentrer.

M^{me} D'AULNAY.

Eh bien ?

MAURICE.

Eh bien, madame, Valentine est mon espérance; oui.... je le sens, c'est le bon ange qui me rendra le paradis.

M^{me} D'AULNAY, *avec un mouvement de joie.*

Ah!... (*A part.*) Il ne raille plus. (*Elle observe Maurice.*)

RÉGINE, *qui feuilletait des partitions.*

Ah! le voilà, ce fameux lac... qui embrouille toujours mes idées sur ce monsieur... (*Elle fredonne l'air.*) Eh! mais, il me semble!... Oui, ça se débrouille... je me souviens!... cette mélodie, c'est celle que chantait l'ingrate... qui s'est envolée... Oui, je crois bien... Oh! il faut que je m'assure!...

HENRIETTE, *à Valentine.*

Oh! vous pleurez!... Moi qui étais si contente...

VALENTINE, *s'essuyant les yeux.*

Ah!... (*Voyant Régine s'approcher.*) Silence!...

RÉGINE, *bas.*

Ma chère, accompagnez-moi donc cela! j'en raffole.

VALENTINE.

Pardon... mais... je ne suis pas en train de jouer du piano.

RÉGINE.

Oh!... je vous en prie... (*Valentine se met au piano. — A part.*) Oh! je saurai si c'est lui!

HENRIETTE, *à part.**

Qu'a donc Valentine? et madame d'Aulnay?... je suis sûre que Maurice aura encore dit quelque sottise...

RÉGINE, *chantant.*

Ainsi toujours poussé vers l'océan des âges,
Vers la nuit éternelle....

MAURICE, *à part.*

Cet air...

RÉGINE, *qui l'examine.*

Il a tressailli !...

VALENTINE.

Quoi donc?

RÉGINE.

Rien !... rien !... Continuez, là, là.

(Chantant.)

Un jour, t'en souvient-il ? nous voguions en silence,
On n'entendait au loin sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs....

MAURICE, *n'y tenant plus.*

Assez, madame, assez, je vous en conjure!...

VALENTINE, *se levant.*

Qu'avez-vous?

RÉGINE, *à part.*

Comme il l'aimait !... Oh ! il n'y a plus à hésiter, je dois prévenir...

VALENTINE.

Ces larmes !... *(Regardant Henriette qui pleure comme son frère.)*
Mais vous-même... *(M^{me} d'Aulnay a suivi attentivement cette scène des yeux et regarde Maurice avec curiosité.)*

HENRIETTE.

Ah !... c'est que cette romance... notre mère la chantait souvent...

M^{me} D'AULNAY, *avec joie.*

Ah !...

MAURICE.

Oui... notre mère... *(A part.)* Et elle, aussi!

* Valentine, Régine, Henriette, Richard, madame d'Aulnay, Maurice.

M^{me} D'AULNAY, à Maurice.

C'est bien... pardon!...

MAURICE.

Comment?...

M^{me} D'AULNAY.

Rien...

VALENTINE, bas à M^{me} d'Aulnay.

Tu vois bien qu'il a un cœur...

M^{me} D'AULNAY.

Oui, et je l'aime.

RÉGINE.

Elle aussi!... Alors il est trop tard!...

VALENTINE, à demi-voix.

Oh! j'ai bien souffert tout à l'heure, ma mère, car monsieur Maurice avec toi, c'est ma vie... (Donnant la main à Maurice. — Régine qui allait parler s'arrête. — On entend sonner minuit.)

RICHARD.

Minuit!... comme le temps passe ici, mesdames! (Il prend son chapeau. — Henriette et Régine se disposent au départ aidées par Denise.)

VALENTINE, bas à sa mère.

Tu es tranquille, maintenant?...

M^{me} D'AULNAY, heureuse.

Ouf... ouf!...

MAURICE, qui salue M^{me} d'Aulnay.

Bonsoir, ma mère.

M^{me} D'AULNAY.

Adieu, monsieur.

VALENTINE,

Oh! monsieur...

M^{me} D'AULNAY.

Mon fils... à demain... (Maurice baise la main de M^{me} d'Aulnay. — Tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Chez Maurice de Presles, dans le faubourg Saint-Germain, un souper sous les arbres, la nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAURICE DE PRESLES, RICHARD, DE MAREUILLE, DE LUCENAY, SAINT-ANGE.

(On finit de souper. Tous ces messieurs sont un peu animés.)

RICHARD, *débout, un verre à la main et déclamant.*
Seul, tu fais les beaux jours, que les jours soient sans fin;
C'est ce que nous disons en revoyant l'aurore...

DE LUCENAY, *continuant.*

Ce qu'en nos douces nuits, nous redisons encore
Entre les bras du dieu du vin.

RICHARD.

C'est bien ça... Il sait aussi son Horace... *(S'asseyant.)* Nous savons tous notre Horace.

DE MAREUILLE.*

Vous êtes tous gris...

DE LUCENAY.

Gris?... moi?... et comment?... Vous ne m'avez pas laissé boire?...

DE MAREUILLE.

A quoi ça vous aurait-il servi?...

DE LUCENAY.

Dieu! que ce de Mareuille est impatientant!... Sous prétexte qu'il est blasé sur tout, il ne veut permettre à personne de jouir de rien.

Richard, de Mareuille, Maurice, Lucenay, de Berny, Saint-ANGE,

DE MAREUILLE.

Mais ce n'est pas cela du tout.

SAINT-ANGE.

Oh! allez vous quereller là-bas.

RICHARD.

Oui... et ne troublez pas nos libations.

SAINT-ANGE.

Approuvé... Moi d'abord, je bois à madame de Presles.

TOUS.

A madame de Presles!

RICHARD.

A propos... Maurice?... quand revient ta femme?

MAURICE.

Demain, après-demain, un de ces jours...

RICHARD.

Ramènera-t-elle madame d'Aulnay?

MAURICE.

Oh! inévitablement... c'est dans le contrat...

DE LUCENAY, *qui causait avec les autres.*Oui, vous avez raison, messieurs... (*Élevant son verre.*) Je bois à monsieur de Berny, je bois à l'armée!...

TOUS.

A l'armée!

MAURICE, *riant.*

Oh! messieurs, plus bas, de grâce! l'enthousiasme est couché...

SAINT-ANGE.

Qu'importe?... messieurs, en France, l'enthousiasme ne s'endort jamais.

DE LUCENAY, *fredonnant.*Non, jamais, jamais, jamais... (*Quelques-uns rient.*)RICHARD, *à de Berny.*

Et vous ne reprendrez pas de service?...

DE BERNY.

Mais je ne le pense pas du moins, monsieur...

RICHARD.

Ah!... vous quittez la carrière des armes au moment le plus

beau pour vous... à vingt-quatre ans, capitaine et décoré, c'était joli pourtant...

DE BERNY.

J'ai dû obéir aux circonstances, monsieur. Mon père étant mort, j'avais des devoirs à remplir au foyer paternel...

DE MAREUILLE.

Mon Dieu, monsieur de Berny, vous allez me trouver peut-être indiscret, mais il me semble que la vie des camps vous a laissé une teinte bien prononcée de mélancolie ?

DE BERNY.

La vie des camps ?... Oh! non, ce n'est pas cela, et, bien avant le coup qui vient de me frapper, j'étais déjà, je dois l'avouer, le soldat le moins joyeux de tout le régiment...

RICHARD.

Il doit y avoir une histoire d'amour sous jeu.

DE LUCENAY.

Ah! monsieur de Berny, contez-nous cela.

TOUS.

Où!... où!...

DE BERNY, *s'excusant*.

Messieurs...

DE MAREUILLE.

On ne compte pas avec ses amis, n'est-ce pas ? (*Quelques-uns rient.*)

SAINT-ANGE.

Mauvais... mets tes calembours dans ton verre.

RICHARD.

Avec une pierre au cou.

MAURICE.

De Mareuille avait raison... vous avez trop bu...

RICHARD.

Le vin rend les hommes meilleurs... Maurice, tu n'as pas bu assez.

TOUS, *riant*.

Bravo!...

SAINT-ANGE.

C'est bien fait...

RICHARD.

C'est vrai, cela... Depuis deux heures nous souffrons que tu dé-

veloppes tes désolantes théories sur les hommes, et tu ne veux pas nous accorder vingt minutes de répit pour croire à l'humanité... Allons, sacrebleu!... monsieur le cynique, rentrez dans votre tonneau!... vous ne faites plus partie de notre cercle.

SAINT-ANGE, *riant*.

Décidément, c'est une maladie, voilà le calembour qui se gagne.

MAURICE, *qui rit dans son verre*.

Quel bon vin!... il a rendu ces gens-là vertueux.

RICHARD.

C'est bon! c'est bon!... Tu auras beau faire, Maurice! ces illusions qui te faisaient tant rire tout à l'heure, nous les garderons.

MAURICE.

Par entêtement.

RICHARD.

Du tout... Oh! les hommes ne sont pas si méchants que tu le dis... ils ont encore la conscience de ce qui est mauvais.

MAURICE.

Au fait... c'est possible, puisqu'ils se détestent tous les uns les autres. (*On rit.*)

DE MAREUILLE, *riant aussi*.

Allons, voyons, cuve ta philosophie et laisse-nous.

SAINT-ANGE.

Je demande que l'on condamne Maurice à se taire... Qui est-ce qui vote dans ce sens-là?

MAURICE.

Voilà monsieur Saint-Ange qui quête des voix... il singe le ministère.

RICHARD.

Cet homme-là n'a rien de sacré.

DE MAREUILLE, *à de Berny*.

Ecoutez, monsieur de Berny?... je vais, si vous le permettez, me faire l'organe de tous nos amis. Vous êtes arrivé d'hier à Paris, vous vous rendez dans votre famille quand notre ami de Lucenay vous a rencontré. — Vous avez daigné partager avec nous le souper de Maurice, qui est encore garçon pour quelques jours, et nous vous en remercions...

RICHARD.

Attends, je vais continuer. (*A de Berny.*) — Vous vous êtes montré un charmant convive ; il n'y a que cinq heures que vous êtes au milieu de nous, et nous vous aimons tous comme si nous vous connaissions...

MAURICE, *riant.*

Depuis cinq minutes...

RICHARD.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

DE MAREUILLE.

Ne fais pas attention... ça doit être méchant.

RICHARD, *continuant.*

Prouvez-nous donc, monsieur, que vous acceptez notre amitié, en nous confiant une partie de vos chagrins...

DE BERNY.

Excusez-moi, messieurs, mais ce que vous me demandez, c'est toute une histoire, et ce n'est, je crois, ni le temps ni le lieu... d'ailleurs, il est de certaines douleurs que l'on ranime en les racontant.

DE LUCENAY.

Au contraire, nous vous consolerons.

DE BERNY, *souriant.*

Je ne crois pas, messieurs... la consolation... c'est la fable éternelle de la sauvette du Calvaire.

DE LUCENAY.

La sauvette du Calvaire ?

MAURICE.

Oui, mon cher, une parabole admirable d'un grand poète... qui est mort de faim.

DE BERNY.

D'ailleurs, messieurs, je dois vous dire que cette histoire est déjà loin de moi, que les fatigues et les dangers ont cicatrisé mes blessures, ainsi... et enfin, messieurs, je n'ai point coutume de jeter un nom de femme au milieu du choc des verres.

RICHARD.

Au fait, vous avez raison.

DE MAREUILLE.

Oui, monsieur de Berny, je vous approuve !

DE LUCENAY.

Voilà bien notre purtain de de Mareuille.

DE MAREUILLE.

Puritain ? non... mais j'en conviens, même devant Maurice, j'ai encore quelque respect pour les choses du cœur... c'est même tout ce qui me reste, ou à peu près. Ainsi, j'ai une gastrite qui m'empêche de manger, une goutte qui me défend de boire, et cætera, et cætera... mais le cœur est bon encore, et si je ne puis plus m'amuser, je m'en console en regardant s'amuser les autres... (*Voyant de Lucenay qui va allumer un cigare.*) Oh ! vous allez fumer ?...

DE LUCENAY.

Eh bien ! oui.

DE MAREUILLE.

A quoi diable ça vous servira-t-il ?

DE LUCENAY.

Mais sacrebleu ! votre discours de tout à l'heure n'était donc qu'une gasconnade, puisque voilà que, comme toujours, vous voulez me priver d'un plaisir qui vous est défendu ?

DE MAREUILLE.

Il vous est défendu également par moi, votre docteur ; et puis d'ailleurs, mon cher, vous êtes en dehors de la question : vous ne savez jouir de rien... vous mangez votre argent avec des femmes laides, vous tombez de dessus vos chevaux, et vous vous rendez malade avec vos cigares...

DE LUCENAY.

Qu'est-ce que cela vous fait ?

DE MAREUILLE.

Comment ?... mais c'est humiliant pour vos cigares, vos chevaux et votre argent.

DE LUCENAY, *furieux.*

Mais, encore une fois, ça ne vous regarde pas.

SAINT-ANGE.

Voyons, vous n'avez pas fini, vous ?...

DE LUCENAY.

Dis donc... est-ce que nous sommes chez toi ?...

SAINT-ANGE.

Non. D'abord, je ne t'aurais pas invité...

MAURICE, *qui causait avec Richard, de Berny et deux ou trois autres.*

Ah çà ! quelle rage avez-vous de vouloir me convertir ?... c'est

incroyable, cela... j'ai prêché pendant deux heures, et vous n'avez pas voulu douter; vous ne parlez que depuis deux secondes, et vous voulez que je croie.

RICHARD.

Mais c'est qu'aussi c'est révoltant d'avoir affaire à des gens qui mettent tout en question.

MAURICE, *riant*.

L'incrédulité est la source de la sagesse... ceci n'est pas de moi, c'est d'Aristote...

RICHARD.

Aristote était un vieux fou!...

MAURICE, *riant*.

Ah! alors c'est différent!...

RICHARD.

Tu veux nous prouver que la vertu n'existe pas, c'est de l'impieété cela.

MAURICE.

Mon cher... Galilée a été condamné comme impie pour avoir prouvé que la terre tournait autour du soleil...

RICHARD.

Eh bien ?

MAURICE, *riant*.

Eh bien, c'est en réponse à ce que nous disions; ça veut dire que l'hymen ne paie jamais les dettes de l'amour, et qu'il donne cinq pour cent quand il ne fait pas banqueroute.

RICHARD.

Je soutiens que non... Ainsi, moi, j'aime une femme à l'heure qu'il est...

DE MAREUILLE.

Ah! au fait, quelle heure est-il? (*Il tire sa montre.*)

SAINT-ANGE.

Ah! Mareuille regarde l'heure, cela ne se fait pas...

DE MAREUILLE.

Alors, pourquoi a-t-on une montre?... .

RICHARD.

Oui, j'aime une femme, et quand elle portera mon nom, je l'aimerai encore...

MAURICE, *riant.*

Je veux bien, moi...

RICHARD.

Tu veux bien... c'est-à-dire que tu ne crois pas à ce que je dis ?

MAURICE.

Eh ! si... si... je croirai à tout ce que tu voudras... je croirai, si cela peut t'obliger, que les murs de Jéricho sont tombés au son des trompettes.

DE BERNY.

Ma foi, à ce son-là, j'ai vu, moi, tomber les murs de Constan-tine...

MAURICE.

Il y avait bien aussi un peu de canon... d'ailleurs, vous y étiez... je n'ai rien à dire... mais comme, moi, je n'étais pas sous les murs de Jéricho... (*On rit.*)

RICHARD.

C'est ça, allez, riez, encouragez-le...

DE LUCENAY.

Ce qu'il y a de terrible chez les gens qui doutent, c'est qu'ils ne veulent pas permettre qu'on leur donne la foi...

MAURICE.

Il en est d'eux comme des sots, qui tiennent tant à leur sottise que si on leur offrait de l'esprit en échange, ils seraient capables de vous demander du retour.

DE LUCENAY, *se levant.*

Est-ce que c'est pour moi que vous dites cela ?...

MAURICE, *riant.*

Mais non... mais non... (*Tout le monde rit.*)

DE LUCENAY.

Monsieur, de l'esprit à la sottise il n'y a qu'un pas, et on le fait presque toujours... prenez garde !

MAURICE.

Monsieur, de la sottise à l'esprit il y a cent lieues, et on ne les fait jamais... soyez tranquille ! (*On rit.*)

DE LUCENAY, *furieux.*

Cela ne se passera pas ainsi.

MAURICE, *riant.*

C'est ça... égorgeons-nous, mais comme au Japon.

RICHARD.

Comment s'égorge-t-on par là-bas ?

MAURICE.

Au Japon, l'homme outragé s'ouvre le ventre, et son adversaire doit en faire autant, sous peine d'être déshonoré... (*A de Lucenay.*) Commencez donc, je vous prie, et je verrai après ce que j'aurai à faire.

TOUS, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! bravo !...

RICHARD.

Il faut que Lucenay commence.

DE LUCENAY.

Je passe la main... (*On rit.*)

SAINT-ANGE.

Et dire que, tout cela, c'est la faute de monsieur de Berny, qui n'a pas voulu raconter l'histoire de ses amours...

DE MAREUILLE.

Mais encore une fois, monsieur de Berny, c'est un homme sérieux.

SAINT-ANGE.

Un philosophe...

DE LUCENAY.

On demande ce que c'est qu'un philosophe...

MAURICE.

C'est un mathématicien qui sait que deux bonheurs multipliés par quatre jouissances donnent huit regrets. (*On rit.*)

RICHARD.

Du tout... un philosophe c'est un bon vivant qui boit et qui chante toujours.

DE MAREUILLE.

A la bonne heure ; eh bien, montrez-nous un peu cette espèce de philosophie-là, monsieur Richard. Vous avez bu... chantez maintenant.

TOUS.

Oui... oui... une chanson ! une chanson !...

RICHARD.

Très-volontiers.

AIR : de M. Montaubry.

Des rayons du matin
 Déjà le ciel se dore,
 Nous reste-t-il du vin ?
 Il nous faut boire encore,
 Qu'il soit vert, qu'il soit vieux,
 Il ne m'importe guère.
 Sous mon regard joyeux,
 Il brille dans mon verre.

Entendez-vous dans les bois
 La douce et charmante voix
 Du rossignol, qui compose
 Sa romance en tapinois ?
 Qu'à trinquer on se dispose !
 Amis, au bonheur je bois.
 Mon verre est plein, et je vois
 La vie en rose.

L'ennui n'est qu'un vain mot
 Tout rempli de tristesse
 Qu'inventa quelque sot
 Trahi par sa maîtresse.
 Moi, qui sais que l'amour
 Me réserve un sourire,
 Je veux rire le jour,
 Et la nuit je veux rire.

Entendez-vous, etc.

Rions donc ! la gaité
 C'est le soleil de l'âme.
 Buons à la beauté
 Dont l'œil bleu nous enflamme,
 Puis, chantons des chansons
 Comme autrefois nos pères
 Au dessert, sans façon,
 En chantaient à nos mères.

Entendez-vous, etc.

DE BERNY, *se levant.*

Messieurs, voici bientôt le jour; je vous demanderai la permission de vous quitter...

DE LUCENAY.

Sans nous avoir dit le nom de votre héroïne?...

DE MAREUILLE.

Ah! encore?...

RICHARD.

Ne dites rien, monsieur de Berdy.

SAINT-ANGE.

Nous crois-tu incapables de garder un secret?

RICHARD.

Et toi, crois-tu donc monsieur de Berny incapable de le garder lui-même, que tu veux qu'il te le confie?

MAURICE, *raillant.*

C'est juste... et, d'ailleurs, c'est toujours imprudent de parler de la femme dont on a fait sa divinité, car on risque de rencontrer quelque butor capable de prouver qu'il a bu l'Hippocrène avec elle.

DE BERNY, *sérieusement.*

Ce n'est pas ce qui me retient, monsieur, il n'y a rien à dire sur la femme que j'ai aimée...

MAURICE.

On a donc tout dit?... *(On rit.)*

DE BERNY, *se contenant.*

Monsieur, il s'agit d'une femme mariée.

MAURICE, *riant.*

Oh! bien, ça nous met tout à fait à notre aise...

DE BERNY.

Vous devriez pourtant les respecter, monsieur!...

MAURICE.

Par état?... aussi je fais des exceptions... mais je sais qu'en général une femme prend un mari comme on prend un passe-port, pour voyager plus librement dans le pays de la fantaisie, et alors...

DE BERNY.

Pardon, monsieur, vous voulez parler des femmes perdues?...

MAURICE, *riant.*

Ah! ah! ah! vous autres, vous ne considérez pas une femme comme perdue lorsque vous l'avez trouvée?...

DE BERNY.

Je vous le répète, monsieur, la femme que j'ai aimée ne m'a jamais donné le droit de douter de sa vertu... et vous y croiriez comme moi, si vous saviez de qui il est question...

MAURICE.

Eh bien, parbleu ! voyons ?...

DE BERNY.

Restons-en là, monsieur, je vous en prie...

MAURICE, *riant*.

Ah ! ah ! ah ! vous n'osez pas...

TOUS, *gaiement, excepté Richard et de Marcuille*.

Il n'ose pas !...

DE BERNY, *se montant*.

Vous vous trompez, monsieur, et encore une fois, cette femme a droit à tous les respects, et je la défendrais contre tous et contre vous-même...

MAURICE.

Ah çà ! décidément... quelle est donc cette femme ?...

DE BERNY, *s'oubliant*.

C'est la vôtre, monsieur...

MAURICE.

La mienne ?...

TOUS, *riant*.

Ah ! ah ! ah ! bravo !

SAINT-ANGE.

Joli ! (*Tumulte, rires.*)

MAURICE, *froidement*.

Décidément, messieurs, nous sommes ivres. (*A de Berny.*) C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?

DE BERNY.

Pardonnez-moi, monsieur, mais c'est la vérité... J'ai aimé mademoiselle Valentine d'Aulnay... (*Aux autres.*) Messieurs, je vous prie de constater que monsieur de Presles est la cause de tout ce qui s'est passé...

TOUS, *riant*.

Oui, oui...

RICHARD, *à part*.

Décidément il n'y a pas moyen de s'amuser avec lui ! (*Il va s'as-*

soir sous les arbres avec une bouteille de champagne et une boîte de cigares.)

DE BERNY.

Maintenant, messieurs, je me dois à moi-même de tout vous dire... je le dois surtout à madame de Presles.

MAURICE.

Vous pouvez me mettre de la partie si vous voulez, je vous écoute, monsieur. (*S'asseyant.*) Lucenay, passe-moi des cigares...

DE BERNY.

Il y a dix-huit mois, j'étais un simple lieutenant. La révolution de 1830 avait ruiné ma famille, et je n'avais pour tout bien que mon épée. Un soir... (Je profitais alors d'un dernier jour de congé, car je devais partir le lendemain pour l'Afrique), un soir donc, je me trouvais à un bal chez le prince de Ligne... au milieu de toutes ces belles fleurs de l'aristocratie qui ornaient les salons du prince, je remarquai une femme plus noble et plus belle que toutes les autres... c'était mademoiselle Valentine d'Aulnay, et je l'avoue, je me mis à l'aimer, mais sans un désir, sans un espoir... Je vous l'ai dit, messieurs, je n'avais que mon épée, et mademoiselle d'Aulnay était riche. Vers trois heures du matin un brillant équipage emportait mon beau rêve d'une nuit. A la place qu'occupait, une seconde avant, la voiture, je reconnus la rose blanche que mademoiselle d'Aulnay avait portée toute la nuit dans ses cheveux. Je la ramassai, je la cachai dans mon sein et me sauvai comme un voleur.

MAURICE.

Ah !

DE BERNY.

Un mois après, j'étais sur la terre d'Afrique, la veille du siège dont je vous ai parlé. Je venais justement d'apprendre que la mort d'un de mes parents me faisait trois fois millionnaire, et mes espérances étaient plus grandes que jamais. Une colonne d'attaque venait de se joindre à la nôtre pour le lendemain, un de mes amis, monsieur le marquis de Simané, en faisait partie... Vers minuit, il vint me trouver. Il m'apportait des nouvelles de France... entre autres nouvelles, il y en eut une qui me fit bien du mal... le marquis de Simané m'avait appris que mademoiselle Valentine d'Aulnay était la femme de monsieur Maurice de Presles... (*Après un mouvement.*) Le lendemain, messieurs, c'était l'assaut, et je voulais mourir; mais la mort ne voulut pas de moi, elle qui avait pris

tant de vaillants hommes dont la France avait besoin... (*Remarquant un nouveau mouvement de Maurice et éclatant.*) Monsieur de Presles!... Ce n'est pas ici le moment de sourire...

MAURICE, *se levant.*

Monsieur!

TOUS*.

Allons!... allons!... messieurs...

SAINT-ANGE.

Monsieur de Berny!...

MAURICE.

Laissez!... laissez!

DE LUCENAY.

Voyons, sacrebleu!... vous avez tort l'un et l'autre!

MAURICE.

Platt-il?...

DE LUCENAY.

C'est-à-dire, non... vous avez raison tous les deux, là...

RICHARD.

Messieurs... un verre de punch?

TOUS.

Oui!... oui!... (*On remplit les verres.*)

RICHARD.

Voyons, Maurice, ton verre pour trinquer avec monsieur de Berny.

MAURICE.

Mon verre?... (*le brisant*) je n'en ai pas...

TOUS.

Oh! ah! Maurice!

DE BERNY, *élevant son verre, qu'on a rempli, et souriant.*

Je bois aux croyances de monsieur Maurice de Presles.

DE LUCENAY, *à demi-voix.*

Vous ne vous griserez pas...

DE MAREUILLE, *bas à Richard.*

De ce moment, il y a pour la vie une haine entre ces deux hommes.

DE LUCENAY, *riant, aux autres.*

C'est positif ce que je vous dis là.. Depuis minuit, Maurice nous a donné un échantillon de ses théories. Eh bien! figurez-vous que ces mêmes théories, il les développe aujourd'hui devant sa

* Richard, Saint-Ange, Maurice, Lucenay, de Berny, de Mareuille.

femme ; elle l'a rendu bon pendant six mois, et lui, depuis un an, il la rend méchante.

DE MAREUILLE.

Mais, messieurs, cette rechute a dû être causée par quelque chose...

DE LUCENAY.

Oui, oui, oui, il y a une cause.

SAINT-ANGE.

Et cette cause ?...

DE LUCENAY.

Je ne la connais pas.

SAINT-ANGE.

Je la connais peut-être, moi...

DE LUCENAY.

Bah ...

SAINT-ANGE.

C'est une histoire que l'on m'a racontée à propos de madame d'Aulnay. Et dame, si Maurice l'a apprise comme moi... pour un sceptique si nouvellement retiré...

DE LUCENAY.

Et cette histoire ?...

SAINT-ANGE, *riant*.

Eh ! eh !... il paraît que la belle-maman...

DE LUCENAY.

Bah !...

SAINT-ANGE.

Selon la chronique, il y aurait eu mort d'homme... (*Maurice s'est approché et écoute.*)

DE MAREUILLE.

Allons donc, ce sont des propos de laquais...

SAINT-ANGE.

De laquais ?... Vous êtes charmant, vous... Cela m'a été raconté par monsieur de Brionne qui était très-lié avec la victime...

DE LUCENAY, *riant*.

La victime ! Qu'il est hôte, ce Saint-Ange...

DE MAREUILLE, *à Saint-Ange*.

Mais enfin !... qu'est-ce qu'il y a eu ?...

SAINT-ANGE.*

Je ne sais pas au juste ; mais ce qui est certain, c'est qu'un mon-

* Maurice, de Berny, Richard, Saint-Ange, de Mareuille, Lucenay.

sieur de Trois-Étoiles aimait éperdument madame d'Auinay, et qu'il s'est brûlé la cervelle...

DE LUCENAY.

La fin tragique de monsieur de Trois-Étoiles prouverait que madame d'Auinay était trop cruelle pour lui...

SAINT-ANGE.

Ou pas assez pour les autres...

MAURICE, s'avançant.

Monsieur de Saint-Ange...

SAINT-ANGE, à part.

Diable!... il nous a entendus...

MAURICE.

Le rôle d'Écho est parfois dangereux.

SAINT-ANGE.

Est-ce une leçon?...

TOUS.

Messieurs!... messieurs!... (*On se met entre eux.*)

DE LUCENAY.

Ah çà, mais on marche sur des duels ici; on ne saura plus où mettre le pied...

RICHARD, à part.

Changeons la conversation. (*Emmenant Maurice.*) Maurice, j'aurais à te parler de choses sérieuses.

MAURICE.

Tu vas me dire des folies, je vois ça.

RICHARD.

Écoute, Maurice; ne ris pas, je t'en prie; ce que j'ai à te dire est très-grave.

MAURICE.

Tu vas me parler de mariage, alors.

RICHARD.

Juste : voilà dix-huit mois que j'aime ta sœur, tu le sais? — Tu te souviens aussi que tu m'as promis que je serais ton beau-frère?

MAURICE.

Et tu m'as promis, toi, que tu serais adroit spéculateur, grand peintre et héritier de ton oncle.

RICHARD, hésitant un peu.

Sans doute, sans doute.

MAURICE.

Te serais-tu trop engagé?

Mais non, mais non...

RICHARD.

MAURICE.

Eh bien, attendons, et quand le moment sera venu, nous demanderons à Henriette.

RICHARD.

Elle veut bien...

MAURICE, *riant*.

Ah ! il paraît que tu es sûr de l'avenir. Eh bien, nous tiendrons tous deux nos promesses.

RICHARD.

Pourquoi ris-tu en me disant ça ?

MAURICE.

Parce qu'il me semble que tu as envie de rire. (*Il lui tourne le dos.*)

RICHARD, *à part*.

Qu'est-ce qu'il a donc?...

DE MAREUILLE, *qui causait avec de Berny.* *

Monsieur de Berny, vous ne vous quitterez pas ainsi avec Maurice...

DE BERNY.

Mon Dieu !... je ne demande pas mieux que de lui serrer la main...

DE MAREUILLE, *à Maurice*.

Maurice, monsieur de Berny est fâché de ce qui s'est passé et il t'offre son amitié.

MAURICE, *raillant, bas à de Mareuille.* *

Comment donc !... un homme qui a tant aimé ma femme... (*Tendant la main à de Berny.*) Monsieur de Berny...

DE BERNY, *la serrant dans la sienne*.

Monsieur de Presles, je vous le jure ici sur l'honneur, vous pouvez compter de ma part sur une fidélité toute chevaleresque... Vous avez été mon heureux rival ; celle que j'ai aimée jadis vous aime aujourd'hui, vous m'êtes donc sacré, et elle aussi, et je me ferais tuer pour vous deux...

MAURICE, *souriant*.

Je vous crois, monsieur..., mais j'espère que vous vivrez, et... au milieu de nous...

DE BERNY, *s'inclinant*.

Monsieur...

* Maurice, de Mareuille, de Berny. Les autres au fond, se promenant.

MAURICE.

Vous serez toujours le bienvenu à l'hôtel de Presles. *(De Berny s'incline et s'éloigne.)*

DE MAREUILLE, à Maurice.

C'est très-bien !

MAURICE, railant.

Tu es content?... et monsieur de Berny aussi?... C'est ce qu'il voulait, hein ?

DE MAREUILLE.

Comment ?

MAURICE.

Se fâcher avec le mari de celle qu'on aime, c'était assez maladroit. Enfin, le mal est réparé...

DE MAREUILLE.

Eh quoi ! tu douterais de monsieur de Berny ?

MAURICE.

En pareil cas, mon cher ami, je douterais de moi-même.

DE MAREUILLE, à part.

Diable d'homme, va !

MAURICE, aux autres.

Vous partez, messieurs ?

SAINT-ANGE.

Oui, nous allons faire un temps de galop jusqu'à Boulogne. De Mareuille a fait amener des chevaux...

MAURICE.

S'il vous en manque, disposez des miens.

DE LUCENAY.

Merci !... *(Pendant la fin de cette scène, des domestiques ont enlevé le souper.)*

MAURICE.

Je vais vous reconduire.

DE LUCENAY.

Mais non, mais non... Ah ! attends que je prenne des cigares... *(Il en prend sur la table.)* Car à cette heure-ci...

DE MAREUILLE.

Allons, il va se rendre malade.

SAINT-ANGE, au fond.

Viens-tu, Lucenay ?

DE LUCENAY.

Me voilà !... *(A Maurice.)* Reste donc... la grille est ouverte.

RICHARD, à Maurice.

Pense à ce que je t'ai dit : mon bonheur est dans tes mains.

MAURICE, riant.

Oui, oui.

RICHARD.

Tiens-le bien.

TOUS.

Adieu ! adieu ! (*Un Domestique s'est approché de Maurice, tous les personnages ont disparu dans les arbres.*)

LE DOMESTIQUE, à Maurice.

Madame Régine d'Ernestat !

MAURICE.

J'y vais !...

LE DOMESTIQUE.

Ce n'est pas la peine, monsieur, la voilà... (*Le Domestique sort. — Régine paraît.*)

SCÈNE II.

MAURICE, RÉGINE.

MAURICE, allant au-devant d'elle.*

Madame d'Ernestat ?... Si matin !...

RÉGINE.

Est-il matin ?... Je n'en sais rien... j'ai passé la nuit.

MAURICE.

Au bal ?

RÉGINE.

Voyons !... est-ce que j'ai l'air de venir du bal ?

MAURICE.

C'est juste, pardon...

RÉGINE.

J'ai passé la nuit au chevet d'une mourante, tout simplement...

MAURICE.

Qu'est-ce que ça veut dire ?...

RÉGINE.

Cela veut dire que je ne suis pas du tout en train de plaisanter, et que je vous prie de m'écouter gravement, d'autant que mon anecdote est fort triste d'abord, et qu'ensuite, elle vous touche de très-près.

* Régine, Maurice.

Vous m'effrayez !

MAURICE.

RÉGINE.

Fort bien... mais dites-moi, vous êtes encore seul, n'est-ce pas ? Valentine n'est pas revenue, par hasard ?...

MAURICE.

Non, madame.

RÉGINE.

Ah !... et on ne peut nous entendre, hein ? Il n'y a personne sur les arbres ?... Écoutez-moi, mon cher monsieur de Preales... Il y a dix-huit mois...

MAURICE, *riant*.

Tiens, encore une histoire d'autrefois ?

RÉGINE.

Comment ?

MAURICE.

Rien...

RÉGINE.

Il y a dix-huit mois, chez madame d'Aulnay, un certain soir... vous vous souvenez ?... Valentine n'avait pas encore le bonheur d'être votre femme. .

MAURICE.

Le ton dont vous me dites cela...

RÉGINE.

C'est un détail... Bref ! Ce soir-là, en interrogeant mes souvenirs, qui, par malheur, ne me répondent jamais qu'à demi... je crus avoir deviné le secret de votre décourageante philosophie, de votre scepticisme, si vous voulez...

MAURICE.

Je veux bien...

RÉGINE.

On m'avait raconté une histoire sentimentale dont vous étiez le héros... C'était fort allemand dans le fond et très-musical dans la forme... En voyant une larme rouler dans vos yeux tandis que Valentine exécutait une certaine mélodie que vous savez, je ne conservai plus aucun doute... J'allais parler... mais le diable se mêla de vos affaires... et par suite d'un quiproquo fort touchant... Enfin Valentine est devenue votre femme... Tous ces détails m'étaient sortis de la tête, quand hier, en faisant ma tournée habituelle... Ah ! par parenthèse, vous ne savez peut-être pas que je suis dame de charité ?... Eh bien, je vous l'apprends, c'est peut-être ridicule, mais c'est comme ça...

Pardon, mais...

MAURICE.

RÉGINE.

J'aurai fini avant la nuit. Hier, donc, ma voiture s'arrêtait à la porte d'une pauvre maison... une maison impossible, mais il y avait une misère à soulager au sixième au-dessus de l'entre-sol... à moitié chemin du paradis... Je passe les détails... c'était affreux, voilà tout... Je vous dirai seulement qu'il y avait là une pauvre jeune femme qui se mourait, je restai à son chevet... aux premières lueurs du jour... tenez, au moment où sans doute vous vidiez... votre dernier verre de... Il y aurait là une foule de réflexions à faire... Je les passe encore... (*Maurice s'incline.*) Il n'y a pas de quoi...

MAURICE.

Enfin ?...

RÉGINE.

Aux premières lueurs du jour, cette femme expirait entre mes bras... Et savez-vous quelle était cette femme, Maurice ?...

MAURICE.

Non... eh! bien...

RÉGINE.

C'était mademoiselle Juliette Renaud...

MAURICE, *tressaillant.*

Juliette... et comment savez-vous ?

RÉGINE.

Dans son délire, elle avait prononcé une fois votre nom, et elle avait glissé entre mes mains... ce paquet de lettres... (*Elle le lui donne.*) J'en ai lu quelques-unes, elle l'a voulu! Maurice... elles m'ont fait pleurer!... Ah! vous valiez mieux à cette époque-là...

MAURICE.

Et enfin ?...

RÉGINE.

Enfin, voilà ce que j'avais à vous dire : Maurice, elle est morte cette femme qui vous avait rendu méchant, eh bien, devenez bon à cette heure; monsieur de Presles, vous vous conduisez mal, très-mal avec votre Valentine, vous lui faites expier les torts d'une autre femme qui a été coupable, c'est vrai, mais qui, après tout, a, elle-même, bien expié sa faute... et je vous le dis, Maurice, c'est injuste, c'est d'un mauvais cœur...

MAURICE.

Madame!

RÉGINE.

Oui, c'est mal et c'est maladroit. Vous passez votre vie à enlever à votre femme toutes ses illusions, sous prétexte que vous avez perdu les vôtres. Eh bien, vous faites son malheur, et en êtes-vous bien plus heureux?... Maurice, croyez-moi; pour qu'une femme reste honnête et pure, il faut qu'elle reste toujours simple et croyante. L'homme qui montre à une femme la vie comme il la voit, comme elle est, si vous voulez... cet homme-là est un fou ou un méchant... un fou surtout!... Car le jour où cette femme s'est dit froidement en s'éveillant un beau matin... La vie, c'est un appartement bien clos, une table bien servie, une calèche bien suspendue et des diamants bien montés... vivre, c'est avoir vingt ans, un gracieux sourire, une loge à l'Opéra et un palais sur l'Adriatique; vivre enfin, c'est faire naître sous ses pas la jalousie et le désir!... ce jour-là une femme est perdue et son mari est... trompé!

MAURICE.

Pardon, madame, de qui veniez-vous me parler?... Était-ce de madame de Presles ou de mademoiselle Renaud?...

RÉGINE.

Je venais vous parler de toutes les deux, monsieur, puisque vous n'avez pas rougi de confondre dans une même pensée l'honnête femme que tout le monde estime et la maîtresse que vous méprisez, et que vous méprisez (je ne sais trop pourquoi, car, en vérité, les hommes ont-ils toujours bien le droit de mépriser la femme qui les trompe?

MAURICE.

Le droit?... Pardon, madame, mademoiselle Renaud vous a-t-elle parlé de quelqu'un?...

RÉGINE.

Oui, et ce quelqu'un, elle l'attendait, et il n'est pas venu...

MAURICE.

Eh bien! ce quelqu'un, c'était son avant, celui à qui elle m'a sacrifié... un misérable qui se disait mon ami, que j'ai obligé de ma fortune, de mon crédit, et en récompense, cet homme m'a volé la femme que j'aimais. Et cette femme que j'avais retirée de la misère, cette femme l'a suivi sans me laisser un mot de regret ou d'adieu. De cette heure, je n'ai plus cru ni à l'amour ni à l'amitié. En mourant a-t-elle eu seulement une larme pour le passé? un souvenir pour son premier amour? Non. Sa dernière pensée a été pour cet homme, elle voulait encore lui épargner une douleur, et

si elle vous a remis mes lettres, c'est qu'elle craignait que cet homme ne les trouvât quand elle n'y serait plus... (Avec colère.) Oh! le genre humain, voyez-vous?... cela ne vaut ni une larme ni un regret... (Maurice brûle les lettres à un candélabre qui est allumé encore.)

RÉGINE*.

Eh! vous êtes fou, mon cher!... vous me faites l'effet de ce voyageur qui, ayant rencontré un bossu à Heidelberg, s'empresse de mettre sur ses tablettes qu'en Allemagne tout le monde était bossu.

MAURICE.

Eh! toutes les femmes sont bossues moralement...

RÉGINE.

Allons donc, parce que vous avez rencontré une femme, qui n'était pas absolument un ange, il ne faut pas déclarer pour cela que toutes, tant que nous sommes, nous ne valons pas le diable... Vous êtes charmant!... vous oubliez le mal que vous avez fait, et vous ne nous pardonnez point... si comme vous, parfois, nous manquons de mémoire ..

MAURICE.

Eh! madame, ce sont paroles inutiles, je sais, vous dis-je, à quoi m'en tenir.

RÉGINE.

Que reprochez-vous donc à Valentine, monsieur?

MAURICE.

Je lui reproche... je lui reproche... sa mère...

RÉGINE.

Que dites-vous?...

MAURICE.

Mais ce que l'on disait là tout à l'heure... ce que je sais depuis un an... ce qui, depuis un an, a troublé un bonheur dont je me croyais si sûr!...

RÉGINE.

Je ne vous comprends pas. Madame d'Aulnay?... Qu'a-t-elle fait...

MAURICE.

Elle a peut-être donné de mauvais exemples à sa fille.

RÉGINE.

De mauvais exemples!... elle!... oh!... monsieur, on a calomnié madame d'Aulnay et vous la calomniez à votre tour...

* Maurice, Régine.

MAURICE.

Eh! qui sait, madame?... à qui se fier aujourd'hui?... Tenez, à l'instant encore, il y avait là un homme, un militaire, un monsieur de Berny, qui a ramassé jadis une rose tombée, soi-disant, des cheveux de mademoiselle Valentine d'Aulnay... et cette rose, il la porte depuis dix-huit mois sous son uniforme... (*Il hausse les épaules.*) Que pensez-vous de cela?...

RÉGINE*.

Ce que je pense?... Oh! les hommes!... Ils ont mené pendant dix ans une existence de pacha, tout émaillée de houris... subventionnées... pendant dix ans, le nez au vent et le chapeau sur l'oreille, ils ont jeté derrière eux, comme Deucalion, toute une génération qui ne demandait qu'à rester pierres, et s'ils apprennent un jour que la femme qu'ils ont daigné épouser a perdu, en valsant, une fleur de son bouquet, ils se croient en droit de douter de sa vertu, et ils osent le dire tout haut**. Allons, messieurs les hommes!... Il n'y a pas à dire, vous êtes tous des méchants ou des idiots...

MAURICE.

Eh! mon Dieu! madame, celle qui crie le plus haut...

RÉGINE, *se redressant fièrement.*

Celle qui crie le plus haut, monsieur, c'est moi... et si mon mari avait eu le malheur de vouloir me faire prendre le monde en grippe, je me serais empressée d'aimer tout le monde, excepté lui; s'il avait osé concevoir des doutes sur moi, je lui eusse donné des certitudes; et c'est parce qu'il peut se trouver sur le globe sublunaire une nature comme la mienne que je vous engage à changer la vôtre, et sur ce... je vous souhaite tout le bonheur dont vous êtes indigne... et je vous salue... (*Maurice éclate de rire. — Régine fait quelques pas.*)

MAURICE***.

Madame, vous perdez la fleur qui était à votre ceinture.

RÉGINE.

Eh bien, je vous la donne, et pour cela je ne me croirai pas compromise. Tenez, mon cher monsieur, vous avez brûlé vos lettres tout à l'heure; eh bien! vous avez eu tort; c'était, je crois, tout ce qui vous restait de votre jeunesse et, à cette heure, il n'y a

* Régine, Maurice.

** Maurice, Régine.

*** Régine, Maurice.

plus que des cendres... *(Lui prenant le bras.)* Allons, conduisez-moi jusqu'à ma voiture... Je vous souhaite de changer, et surtout de retrouver votre cœur que vous aurez laissé tomber je ne sais où... *(Elle a commencé à s'éloigner au bras de Maurice, tout en parlant; continuant.)* Du reste, franchement, ce n'est pas une grosse perte; mais prenez garde de perdre le cœur de votre femme. Ce serait plus grave; il serait bien vite trouvé, et on ne vous le rendrait pas, j'en suis sûre, et je parierais bien... *(Ils ont peu à peu disparu à travers les arbres, et leur conversation se perd dans l'éloignement.)*

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un salon chez Maurice de Presles.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, DENISE.

(Henriette est à une petite table et consulte un registre.)

HENRIETTE*.

Sur nos cent francs, nous disons donc qu'il ne nous en reste plus que dix à donner.

DENISE.

Certainement, et nous avons encore deux pauvres... Vous avez fait la part trop belle aux premiers. (Faisant un geste de frayeur en regardant vers le fond.) Ah! mon Dieu!...

HENRIETTE.

Qu'est-ce que tu as ?

DENISE.

J'ai cru que c'était monsieur de Presles qui rentrait.

HENRIETTE.

Eh bien, quand ce serait lui?...

DENISE.

Mais vous savez bien qu'il se moque de nous, qu'il dit que nous faisons des ingrats.

HENRIETTE.

Mais tu sais bien, toi, que je me moque de ce que dit monsieur mon frère... Ça l'amuse de ne croire à rien; moi, ça m'amuse de croire à tout.)... chacun prend son plaisir où il le trouve.

DENISE.

Oui, je sais bien que jusqu'à présent vous avez eu le courage

* Henriette, Denise.

de rire au nez de monsieur Maurice, quand il voulait vous faire douter du genre humain, mais un jour viendra...

HENRIETTE.

Laisse donc, je suis forte, va.

DENISE.

Oh! c'est égal! je serais plus tranquille, s'il n'était plus là.

HENRIETTE.

Comment?

DENISE.

Oui: dites donc, mam'zelle, est-ce qu'il ne pourrait pas s'en aller pour un petit voyage de six à vingt-cinq mois? Les attachés d'ambassade, est-ce que ça ne voyage pas un peu de temps à autre?

HENRIETTE.

Denise!

DENISE.

Pardon, mam'zelle... mais que voulez-vous? j'en ai assez de cette existence-là... et, quoique vous soyez bien douce, bien bonne... je crois que si ces dames ne devaient pas revenir aujourd'hui, j'irais demain les retrouver à Saint-Brice.

HENRIETTE.

Ah! Denise!

DENISE.

Que voulez-vous, mam'zelle?... on tient à ses croyances dans mon pays, et on n'aime pas à les voir tourner en ridicule. Je suis heureuse, moi, avec les idées qu'on m'a données sur un tas de choses, et, dame je ne me soucie pas de les perdre... Et qui sait? à la longue?... il pourrait bien se faire... à force de voir un homme comme monsieur de Presles rire de tout ce qu'on respecte, on pourrait bien finir par en rire aussi... on pourrait bien finir par se cacher pour faire ce qui est bien... et enfin par essayer de faire ce qui est mal, et c'est ce que je ne veux pas, moi... Ah! dame, je suis entêtée, je suis Bretonne.

HENRIETTE.

Voyons, Denise, laissons cela et achevons de distribuer nos aumônes: nous disons? Mathieu et Gervaise. (*Richard est entré vivement. Les deux jeunes filles ont laissé échapper un petit cri de surprise. — Henriette a fermé son livre.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, RICHARD.

DENISE.

Ah ! ce n'est que monsieur Richard.

RICHARD, *riant*.

Comment, que monsieur Richard ? mais il parait que monsieur Richard vous a fait peur.

HENRIETTE.

Pardon, mais... (*Richard lui baise la main.*)DENISE, *à demi-voix*.*

Je vais vous dire, c'est que... nous faisons une bonne action .. et, dame, ici, c'est défendu.

HENRIETTE, *avec reproche*.

Denise !

DENISE, *bas*.

C'est égal, mam'zelle, vous voyez bien que j'avais raison et qu'on en peut venir à se cacher pour...

HENRIETTE.

C'est bien ! assez. (*A Richard.*) Monsieur Richard, c'est à mon frère que vous vouliez parler sans doute ?

RICHARD.

Oh ! vous ne le pensez pas, quand il y a trois jours que je ne vous ai vue... Parler à Maurice ? ah ! ma foi non, je ne m'entends pas assez bien avec lui... Il me décourage, je m'entends bien mieux avec vous.

HENRIETTE.

Je ne vous fais donc pas peur ?

RICHARD. (*Ils s'asseyent à droite.*)

Ma foi non, au contraire.

HENRIETTE**.

Mais, monsieur, si voulez m'épouser, il faut demander ma main à Maurice.*

RICHARD.

Demander votre main, mais je ne fais que ça.

HENRIETTE,

Ah !...

* Denise, Henriette, Richard.

** Henriette, Richard, Denise.

RICHARD.

Il y a trois jours encore...

DENISE.

Et qu'a-t-il répondu ?

RICHARD.

Il m'a permis d'espérer aux trois conditions suivantes : Il faut que je sois adroit spéculateur, grand peintre et héritier de mon oncle.

DENISE.

Eh bien ?

RICHARD.

Eh bien ! je n'ai plus que deux cordes à mon arc, la troisième vient de casser...

HENRIETTE.

Comment ?...

RICHARD.

Vous allez voir. Si ça n'était pas si triste, à cause de...² ma parole d'honneur, ça me ferait beaucoup rire... Dire que ces gens-là m'ont fait douter de quelque chose...

HENRIETTE.

De quoi donc ?

RICHARD.

De la vertu des capitalistes.

HENRIETTE. ●

Est-ce que vous avez perdu tout ce que vous possédiez ?

RICHARD.

Tout... non; mais il m'en reste si peu... Je croyais pourtant avoir bien mené ma barque... voici l'histoire : je m'étais adressé à un garçon de ma connaissance qui passe sa vie à la Bourse et qui a gagné beaucoup d'argent à ce qu'il dit. Or, un beau jour, muni d'une petite fortune, trente mille francs environ, je me transporte chez le garçon en question et je lui demande s'il m'est possible de faire fortune avec ça en un ou deux mois; il me jure que c'est la chose du monde la plus facile et qu'il va me quadrupler d'abord mes capitaux si je veux les mettre dans une affaire magnifique à la tête de laquelle est un de ses parents; il me présente au parent, qui m'explique l'affaire clairement... je ne la comprends pas, mais mon ami la comprenait, lui... ça devait me suffire!... il s'agissait de l'exploitation de carrières de plâtre au Chili... du plâtre déli-

² Denise, Henriette, Richard.

cieux ! on pouvait le vendre pour du sucre, à ce qu'il disait ! .. Bref, je verse mes fonds contre quarante actions... on m'a donné mes quarante actions, je ne peux pas dire le contraire... je les ai encore... je les aurai même toujours... Enfin, huit jours s'étant écoulés, un beau matin j'entre à la Bourse pour savoir si les carrières de plâtre du Chili sont en hausse... je cherche mon ami... il n'y était pas, je m'informe... et j'apprends que la société n'avait pas été autorisée... mais on me dit qu'elle rend les fonds à ses actionnaires; je m'empresse de courir au siège de la société rue du Helder... le parent de mon ami m'accueille à ravir... mais il me dit de repasser le lendemain; je repasse le lendemain... le parent de mon ami me reçoit moins bien et me prie de repasser le surlendemain... je repasse le surlendemain et le parent de mon ami ne me reçoit pas du tout. (A Henriette) Il était allé chercher des biscottes à Bruxelles. Comprenez-vous ?

HENRIETTE.

Mais pas trop !...

RICHARD.

Eh bien, je vais m'expliquer plus clairement... J'espérais avoir soixante mille francs de plus, et, grâce à ces messieurs, j'ai vingt-sept mille neuf cent cinquante-quatre francs de moins, c'est-à-dire que, pour mon mariage, j'ai, à cette heure, vingt-sept mille neuf cent cinquante-quatre chances de moins qu'avant.

HENRIETTE.

Mais ils sont affreux, ces gens-là.

RICHARD.

Oui, voilà comme ça se pratique dans le temple de Mercure. Mais je passe à la corde numéro deux... celle de l'oncle, je vais lui conter ma tragédie et j'espère que, quoique d'une avarice sordide, il voudra bien me donner un à-compte sur son héritage pour me permettre de...

HENRIETTE.

Mais s'il vous refuse et que mon frère s'oppose...

DENISE.

Eh bien ! mademoiselle, vous attendrez que vous soyez majeure.

HENRIETTE.

Tiens, c'est vrai !...

Henriette, Richard, Denise.

RICHARD.

Oui, c'est une bonne idée. (*A Henriette.*) Combien avez-vous encore à faire?

HENRIETTE.

Deux ans!

RICHARD.

Deux ans! c'est bien long!... il faudra vous dépêcher?

HENRIETTE, naïvement.

Oh! oui. (*Réfléchissant.*) Comment me dépêcher? (*Denise rit.*)

RICHARD, riant.

Non! non, c'est une farce.. J'espère bien ne pas attendre jusque-là... je viendrai bien à bout de... je ne me décourage pas comme ça moi... et puis je ne sais pas, mais je n'ai jamais vu la vie en rose comme aujourd'hui. (*Avec amour.*) O ma chère petite Henriette! vous verrez comme nous serons heureux! quoiqu'il en dise! En attendant les commandes du gouvernement et l'héritage définitif de mon oncle, nous irons chercher un joli petit nid tout lâbas du côté de Clichy; dans ce quartier-là, on est logé pour rien. . J'aurai un bel atelier tout plein de plâtres et de tableaux...

HENRIETTE.

Il faudra aussi des fleurs!...

RICHARD.

Oui, une serre, une volière et une ménagerie!... nous élèverons des animaux domestiques... J'ai déjà une panthère.

HENRIETTE.

Oh!...

RICHARD.

Elle est empailée... c'est plus commode pour les relations.

HENRIETTE.

Il faudra travailler beaucoup, monsieur, vous rendre célèbre!..

RICHARD.

Parbleu!... avant cinq ans, je veux être coulé en bronze... et c'est vous qui m'apporterez le génie! l'inspiration... je ferai comme tous les maîtres... je mettrai votre jolie petite tête dans tous mes tableaux... Tenez, je rêve une grande toile... le passage des Thermopyles... vu par un autre bout que dans les tableaux précédents... Eh bien!... je donnerai vos traits à Léonidas et à ses trois cents Spartiates.

DENISE.

Oh! c'est bien, ça, monsieur!

N'est-ce pas?
 RICHARD, *riant*.

Oui ; oh ! je vous aime, vous !...
 DENISE, *entraînée*.

RICHARD.
 Tu as bien raison. (*A Henriette.*) Soyez tranquille, ma petite femme ! vous me devrez de bons moments et, je vous le jure... vous n'en aurez pas un seul à vous pour vous ennuyer... D'abord, si nous recevons du monde, ça ne sera que des gens amusants... sacrebleu ! de joyeux fous !...

UN DOMESTIQUE, *annonçant*.
 Madame d'Ernestat !

RICHARD.
 Ah ! tenez, nous inviterons madame Régine...

SCÈNE III.

LES MÊMES, RÉGINE D'ERNESTAT.*

RÉGINE.
 Bonjour, ma petite Henriette, bonjour, monsieur Richard !...
 qu'est-ce que vous faisiez ?

RICHARD.
 Nous faisons des châteaux en Espagne !... en l'absence de...
 RÉGINE.

Du grand démolisseur !...
 RICHARD.

Positivement... mais, pardon, mesdames !... je bavarde... (*A Henriette.*) Et comme je vous le disais, mademoiselle, il faut que j'aille chez mon oncle... car... Ah ! au fait, je ne vous ai pas dit ça... il m'a justement écrit pour me prier d'aller le voir... c'est très-pressé... à ce qu'il paraît... et il y a quinze jours que j'ai sa lettre dans ma poche.

DENISE, *riant*.
 Ah bien, il faut vous dépêcher, monsieur, sans ça vous serez en retard...

RICHARD, *à Régine*.
 Adieu, madame... (*A Henriette.*) A bientôt, ma jolie fiancée...

* Henriette, Régine, Richard, Denise.

RÉGINE.

Est-ce que?

RICHARD, *riant*.

Oui, oui, c'est arrangé sur deux cordes.

RÉGINE.

Comment?

RICHARD.

Rien ; d'ailleurs, quoi qu'il arrive, il me restera toujours l'espérance.

HENRIETTE, *lui donnant la main*.

Et quelque chose de plus.

RICHARD.

C'est vrai, et je preuds tout. (*Il baise la main d'Henriette.*) A bientôt ! (*Il sort en courant.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins RICHARD.

DENISE.*

Ah ! à la bonne heure, en voilà un mari !

RÉGINE, *à Henriette*.

Ces dames ne sont pas arrivées ?

HENRIETTE.

Oh ! elles ne peuvent tarder... Valentine nous annonce son retour pour deux heures.

RÉGINE.

Il est une heure et demie, je vais l'attendre. Monsieur de Presles est ici, n'est-ce pas ?**

HENRIETTE.

Non !...

DENISE.

Monsieur est allé faire un tour au bois tout tranquillement.

RÉGINE.

Ah !

DENISE, *raillant*.

Ah ! après ça, il n'y a que deux mois qu'il n'a embrassé sa femme.

* Henriette, Régine, Denise.

** Denise, Henriette, Régine.

RÉGINE.

Il savait pourtant...

DENISE.

Que madame arrivait? Oui, sans doute... mais monsieur avait besoin de prendre un peu l'air... Voyez-vous, le matin, monsieur est encore plus moqueur, plus... amer que le soir... Faut croire qu'il amasse tout ça en dormant.

HENRIETTE, avec reproche.

Denise!...

DENISE.

Je me tais, mam'zelle. *(Elle remonte et regarde par la croisée.)*

RÉGINE, à demi-voix, à Henriette.

J'espérais que Maurice... que monsieur de Presles...

HENRIETTE.

Eh bien?

RÉGINE.

Oui, je croyais le trouver un peu changé.

HENRIETTE.

Pourquoi donc?

RÉGINE.

Oh! c'est à cause... d'une conversation que nous avons eue ensemble... Il y a quelques jours. *(A part.)* Allons, j'avais trop d'amour-propre. *(Riant.)* Il paraît que j'ai perdu ma prose...

HENRIETTE.

Il y a quelques jours? attendez donc... N'est-ce pas le lendemain d'un souper où se trouvait monsieur de Berny?

RÉGINE.

Précisément, pourquidi citez-vous ce nom?

HENRIETTE.

Ah! je vais vous dire... c'est que je ne sais pas ce qu'il y a eu entre Maurice et monsieur de Berny, mais j'ai entendu mon frère prononcer deux ou trois fois ce nom avec colère, et enfin, l'autre jour, comme il s'était présenté à l'hôtel... mon frère a fait dire qu'il n'y était pas... Puis, comme un instant après, Maurice passait dans le jardin, sous ma fenêtre, je l'ai entendu qui disait tout bas, avec une sorte de rage...

RÉGINE.

Quoi donc?...

HENRIETTE, l'imitant.

« Quelque jour, je le sens, je tuerai cet homme. »

RÉGINE.

Ah!

HENRIETTE.

Cela m'a effrayée... Le soir, au dîner... j'ai voulu questionner Maurice, mais il m'a fermé la bouche, et m'a défendu durement de répéter à Valentine ce que j'avais entendu. (*Appuyant.*) A Valentine, mais il ne m'a pas parlé de vous, et alors...

RÉGINE.

Mais enfin, monsieur de Presles et monsieur de Berny ne se sont pas revus?...

HENRIETTE.

Non! Il y a quatre ou cinq jours que monsieur de Berny est parti pour un petit voyage... et... c'est bien drôle, Maurice a parlé de ce départ avec une sorte de colère... Cependant il fallait bien qu'il partît ou qu'il restât.

RÉGINE, *souriant.*

C'est évident!... Monsieur de Presles a le caractère très-mal fait.

HENRIETTE.

Oui, c'est bien vrai!

RÉGINE, *à part.*

Maurice est jaloux de Valentine!... Tant mieux, car c'est une preuve qu'il l'aime encore!... et il y a toujours de la ressource (*souriant*) avec un homme amoureux.*

DENISE, *à la porte.*

Ah! madame... mam'zelle, voici ces dames.

HENRIETTE.

Vraiment?... Oh! quel bonheur. (*Elle court au fond, Denise a ouvert la porte.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, VALENTINE, M^{me} D'AULNAY.**

HENRIETTE.

Valentine...

VALENTINE.

Ma chère Henriette, madame d'Ernestat... (*Elles s'embrassent.*)

HENRIETTE, *à part, à M^{me} d'Aulnay.*

Bonjour, madame...

* Régine, Henriette, Denise.

** Régine, Henriette, Valentine, M^{me} d'Aulnay, Denise.

M^{me} D'AULNAY.*

Bonjour, mon enfant.

DENISE, à part.

Que c'est bête d'être domestique, on n'a pas le droit d'embrasser les gens qu'on aime !...

VALENTINE.

Bonjour, Denise. (*A Henriette.*) Et Maurice, où est-il?... (*Se dirigeant à droite.*) Chez lui, sans doute...

HENRIETTE, la retenant.

Non !

DÉNISE.

Il est sorti.

VALENTINE.

Sorti!... Ah!...

M^{me} D'AULNAY.

Tu ne lui avais donc pas écrit que nous arriverions à deux heures...

VALENTINE.

Si, ma mère... C'est-à-dire, non... je ne sais pas... je crois que je ne lui avais pas désigné... (*A part.*) Sorti... quand il savait... (*A Henriette.*) Est-ce qu'il sera longtemps ?

HENRIETTE.

Non !... il va revenir tout de suite, il me l'a promis.

VALENTINE.

Merci, Henriette.

DÉNISE.

Mais asseyez-vous donc, mesdames... Quand on a fait comme ça une vingtaine de lieues...

M^{me} D'AULNAY.

En effet, je suis fatiguée... Denise, conduis-moi à ma chambre.

DÉNISE.

Me voici, madame...

M^{me} D'AULNAY, à Régine.

Vous me pardonnez, madame. (*Régine salue, M^{me} d'Aulnay sort.*)

HENRIETTE, à Valentine.

Mais donne-moi donc des nouvelles de là-bas, bien vite.

RÉGINE.

Comment va votre petite Louise ?

* Régine, Valentine, Henriette, M^{me} d'Aulnay, Denise.

VALENTINE, *distracte.*

Ma fille... Oh! très-bien, elle est charmante. Nous espérons que monsieur de Presles et toi, Henriette, seriez venus passer une huitaine de jours au château.

HENRIETTE, *embarrassée.*

Je n'aurais pas demandé mieux, moi; mais Maurice était retenu ici... par ses affaires... et je ne pouvais pas...

VALENTINE.

Le laisser seul... Tu as bien fait. (*Bas.*) Où est-il allé, sais-tu?

HENRIETTE.

A l'ambassade, je crois... On l'avait fait appeler...

VALENTINE.

A l'ambassade! Ah! mon Dieu! est-ce qu'on va le faire partir par hasard... quand j'arrive à peine.

HENRIETTE.

Mais je l'ignore...

RÉGÈNE.

D'ailleurs... qu'importe? Vous le suivrez.

VALENTINE.

Oui, c'est vrai, s'il le veut bien.

RÉGÈNE, *riant.*

Il faudra qu'il le veuille.

VALENTINE.

Oh! ce n'est pas si facile que vous le croyez.

RÉGÈNE.

Ah! laissez donc, il vous aime...

VALENTINE, *à demi-voix.*

Je ne sais pas...

RÉGÈNE.

Je le sais, moi...

VALENTINE, *souriant.*

Ah! Savez-vous aussi s'il s'est ennuyé en mon absence?

RÉGÈNE.

A mourir.

VALENTINE.

Est-ce qu'il ne recevait pas?

RÉGÈNE.

Quelques amis seulement... monsieur de Lucenay, monsieur de Mareuille, (*l'observant*) monsieur de Berny...

VALENTINE.

Monsieur de Berny ? Je ne le connais pas.

RÉGINE.

Moi non plus. (*A part.*) C'est ce que je voulais savoir.

HENRIETTE, près de la porte.

Ah ! le voilà.

VALENTINE, courant vers la porte.

Maurice !

SCÈNE V.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE.

Mesdames, je vous salue...

VALENTINE, timidement.

Bonjour, Maurice !... (*Elle fait un mouvement pour l'embrasser.*)

MAURICE, froidement.

Bonjour, Valentine.

VALENTINE, qui s'est arrêtée dans son premier élan.

Tu ne m'attendais donc pas ?

MAURICE.

Pardon, mais pas sitôt.

VALENTINE.

Tu viens de l'ambassade ?

MAURICE préoccupé.

Hein?... Oui... Non... (*Valentine devient peu à peu rêveuse. A part.*) Je viens de l'hôtel de Berny.... Il arrive à l'instant de son voyage.... (*Riant amèrement.*) Il y a de ces hasards bien singuliers.

HENRIETTE, à Régine.

Comme dame patronesse je vous dois des comptes ; voulez-vous les recevoir ?

RÉGINE, passant à la table à gauche.

Voyons, mon enfant.

VALENTINE, de plus en plus timidement.

Tu ne me demandes pas des nouvelles de ta fille, Maurice.

MAURICE.

Ah oui !... c'est vrai, grandit-elle ?

VALENTINE, *s'efforçant de sourire.*

A trois mois. Tu es fou !

MAURICE, *raillant.*

Cependant ! si peu que ce soit !

VALENTINE, *avec un mouvement de tendresse.*

Elle commence à bégayer. ou plutôt à gazouiller !... et quand je lui parle, elle a vraiment l'air de me comprendre...

MAURICE.

Qu'avez-vous fait là-bas, à Saint-Brice ?

VALENTINE.

Bien peu de chose... des promenades dans les environs... quelques visites aux fermiers...

MAURICE.

Vous n'avez pas été invitées à quelques fêtes où vous auriez pu rencontrer...

VALENTINE.

Qui donc ?

MAURICE.

Eh bien !... de vos amis...

VALENTINE.

Nous avons été priées quatre ou cinq fois ; mais j'ai toujours refusé.

MAURICE.

Et vous n'avez reçu personne ?

VALENTINE.

Mais non, personne.

MAURICE, *s'efforçant de rire.*Quoi, pas le plus petit voyageur égaré ?... (*Valentine le regarde avec étonnement.*) C'est bien extraordinaire ; mais vous avez dû vous ennuyer mortellement.

VALENTINE.

Mais non, je t'assure !... Je l'embrassais, elle, et je pensais à toi...

MAURICE, *avec un mouvement de passion.*

Valentine !

VALENTINE, *heureuse.*

Mon ami!... (*Elle se jette dans ses bras.*)

MAURICE, *la regardant.*

Que tu es belle!...

VALENTINE, *souriant.*

Bien vrai!...

MAURICE, *qui tenait la main de Valentine.*

Tiens! je ne te connaissais pas ce diamant-là.

VALENTINE.

C'est une rose seulement.

MAURICE, *avec un mouvement.*

Une rose. Ah!

VALENTINE.

C'est un souvenir!...

MAURICE, *vivement.*

Un souvenir!...

VALENTINE, *étonnée.*

Oui, de famille.... C'est ma mère qui a retrouvé cette bague parmi ses bijoux, et...

MAURICE.

Ah! c'est ta mère qui...

VALENTINE.

Eh bien! est-ce que jereçois des bijoux d'une autre personne?...

MAURICE, *se levant agité.*

Ah! une rose... cela se donne...

VALENTINE.

Qu'as-tu donc?

MAURICE.

Rien, rien... A propos, vous n'êtes pas revenue par le chemin de fer?...

VALENTINE, *hésitant.*

Mais...

MAURICE.

Une de vos femmes vient de me le dire.

VALENTINE.

Eh bien! c'est vrai, nous avons pris la diligence.

MAURICE.

Pourquoi donc me cachez-vous cela?...

VALENTINE, *souriant.*

Parce que tu te serais moqué de ma mère qui a peur sur les chemins de fer...

MAURICE.

Ah !... mais comme tu es troublée.

VALENTINE.

Moi... mais tu es fou !... (*A demi-voix.*) Maurice, pourquoi donc doutes-tu toujours ?

MAURICE, *souriant.*

Ah ! un reste d'habitude, pardon !...

UN DOMESTIQUE.

M. Richard Liébert !...

MAURICE, *avec un geste d'impatience, à part.*

Ah !...

SCENE VI.

LES MÊMES, RICHARD : *il a l'air triste* *.

HENRIETTE, *à part.*

Déjà de retour.

RICHARD.

Mesdames !... (*A Maurice*) Bonjour, Maurice.

HENRIETTE, *bas à Richard.*

Qu'avez-vous donc ?

RICHARD, *soupirant.*

Ah ! mademoiselle, si vous saviez ?... j'ai une nouvelle histoire à vous raconter...

HENRIETTE.

Qu'est-ce donc ?

RICHARD, *avec un soupir.*

Pardon, mademoiselle, ce sera bien assez de la dire une fois !... (*Il s'éloigne un peu.*)

RÉGINE.

Je vous demande pardon, mais il faut que je vous quitte. (*Elle va à Maurice, bas.*) Eh bien, ça va-t-il mieux ?... Souvenez-vous

* Régine, Henriette, Richard, Maurice, Valentine.

de ce que je vous ai dit, monsieur de Presles, votre petite femme est un ange, mais...

MAURICE, *de même.*

Mais avant sa chute Satan était un ange aussi, n'est-ce pas ?

RÉGINE.

Précisément !... (*Elle lui fait une révérence et sort par le fond. En sortant, aux dames.*) A bientôt ! à bientôt.

SCÈNE VII.

MAURICE, RICHARD, HENRIETTE, VALENTINE *.

MAURICE.

Voyons, Richard, qu'as-tu à me dire ?

VALENTINE.

Suis-je de trop ?... (*Henriette est rêveuse.*)

RICHARD.

Non, madame, non ; hélas ! je n'aurai jamais assez d'amis pour me consoler dans ma douleur.

HENRIETTE.

Ah !

MAURICE, *railleur.*

Est-ce que ton oncle est mort ?

RICHARD, *avec indignation**.*

Ah bien ! oui !... écoute-moi bien. Ah ! d'abord je dois te dire ce que je disais tout à l'heure à mademoiselle Henriette, j'ai fait de mauvaises affaires à la Bourse...

MAURICE, *distrain.*

Ah !...

RICHARD, *à Henriette.*

Maintenant, mademoiselle, vous savez que, tout à l'heure, je suis parti d'ici pour me rendre chez mon oncle.

HENRIETTE.

Oui.

* Valentine, Henriette, Richard, Maurice.

** Henriette, Richard, Valentine, Maurice.

RICHARD.

J'étais même en retard de quinze jours. Ah ! sacrebleu ! si vous saviez ce qu'il a fait de ces quinze jours, ce scélérat d'oncle.

HENRIETTE.

Eh bien ?...

RICHARD.

Figurez-vous... Il faut d'abord que je vous le dépeigne : mon oncle a soixante-quinze ans, il est fort laid, il l'a toujours été, du reste ; mais quand il avait vingt-cinq ans c'était peut-être encore supportable, tandis que depuis cinquante ans ça passe la permission. De plus, mon oncle a des rhumatisme depuis ici jusque-là. La goutte occupe l'autre moitié ; c'est gentil, n'est-ce pas ?... et vous croyez qu'il y en a assez là pour fa re tenir un homme tranquille ; eh bien ! pas du tout. — Oh ! les hommes de soixante-quinze ans !...

HENRIETTE.

Mais...

RICHARD.

Voilà !... Or donc, tout à l'heure j'arrive rue Saint-Louis au Marais .. je parle au concierge, je lui trouve un air goguenard, mais je ne fais pas attention, je monte, je sonne... je remarque d'abord que ce n'est pas la même sonnette : ça me semble déjà drôle, mais je passe encore là-dessus ; on m'ouvre... je vois une bonne, nouvelle aussi, comme la sonnette... ça m'étonne encore un peu, ça. — Enfin !... je poursuis. En passant dans la salle à manger, je remarque sur les murs un papier marbre de Paros, au lieu de celui qui depuis quarante ans représentait obstinément le triomphe de Bacchus, je commence à pressentir un cataclysme ; tout à coup je me trouve dans un salon, un vrai salon, comme dans les comédies. — Un salon chez mon oncle qui ne recevait jamais... que des reproches de son propriétaire pour le mauvais état dans lequel il laissait son appartement ; décidément ça renversait toutes mes idées... Enfin j'arrive jusqu'au sanctuaire... et qu'est-ce que je vois ?... mon oncle pommadé, frisé, avec une robe de chambre brodée, des pantoufles brodées comme la robe de chambre, et une calotte grecque encore plus brodée que tout le reste. Puis, en face de toute cette broderie, une femme inondée de chaînes, de colliers et de boucles d'oreilles, et enfin sous toute cette bijouterie, qu'est-ce que je reconnais ? Thérèse !... Thérèse !...

7.

la cuisinière de mon oncle, mon oncle a épousé sa cuisinière ! il lui a tout donné !... et il a eu le front de me parler de son affreux contrat. « Tu as un espoir, mon neveu, m'a-t-il dit .. C'est au plus vivant les biens. » Et il a cinquante ans de plus qu'elle : quelle mauvaise plaisanterie ! (*Pendant la fin de cette tirade, un domestique a apporté une carte à Maurice.*)

HENRIETTE.

Pauvre monsieur Richard !

MAURICE, qui est resté les yeux sur la carte, à part.

Monsieur de Berny !

RICHARD, à Maurice.

Qu'est-ce que tu dis de ça, hein ?

MAURICE, à lui-même.

C'est trop fort.

RICHARD.

N'est-ce pas que c'est trop fort !... hein, deux malheurs comme ça en un jour, quand on ne s'y attend pas.

MAURICE.

Qu'est-ce que tu me chantes ?

RICHARD.

Est-ce que tu l'y serais attendu, toi ?

MAURICE, avec colère.

Molt je m'attends à tout de la part des hommes : il n'y a au monde que fausseté et trahison.

RICHARD.

Comment ?

MAURICE.*

Quand on veut apporter le déshonneur dans une maison, on ne craint pas de chercher à devenir l'ami de l'époux, et, pour cela, on invoque les choses les plus saintes, les serments les plus sacrés ! (*Tous le regardent étonnés.*)

RICHARD.

Pardon, mais...

MAURICE.

Il n'y a pas de vertu... il n'y a que de l'hypocrisie !...

VALENTINE, bas.

Pourquoi me regardez-vous, Maurice ?

* Henriette, Richard, Maurice, Valentine.

MAURICE.

Mais, madame, je ne vous...

RICHARD.

Mais, sapristi, ça n'a aucun rapport avec mon affaire.

MAURICE.

Et si, vraiment, c'est toujours ce système de fausseté et de mensonge.. Ainsi... quand on aime une riche héritière et qu'on veut s'en faire aimer, il faut s'en approcher d'abord, et pour cela, dame! on parle de ses espérances...

HENRIETTE, *bas à Maurice.*

Que dis-tu donc, Maurice?

MAURICE

On crée des carrières au Chili, un oncle d'Amérique; ton oncle était encore une carrière comme une autre.

RICHARD, *ahuri.*

Mon oncle était une carrière!... qu'est-ce que tu me chantes?...

MAURICE.

Tu t'es fait aimer?... maintenant tu dissous la société et tu maries ton oncle...

RICHARD.

Hein?...

HENRIETTE, *à part.*

Oh! mon Dieu!

RICHARD.

Quoi! tu penses?...

VALENTINE, *bas.*

En vérité, vous devenez fou, Maurice!

MAURICE, *très-agité.*

Bien joué, d'honneur! car maintenant, la pauvre enfant, elle t'aime... et je ne puis plus m'opposer... (*Avec amertume.*) Allons!... c'est bien, tu ne déparas pas la collection humaine.

HENRIETTE.

Monsieur Richard, serait-il possible?

RICHARD.

Et vous aussi, mademoiselle Henriette, vous avez pu croire une minute?... (*À Valentine.*) Vous-même peut-être, madame?

VALENTINE, *lui donnant la main.*

Non!

* Henriette, Richard, Valentine, Maurice.

RICHARD.

Merci !... merci, madame ! il ne vous a donc pas gâtée comme il a gâté sa sœur...

HENRIETTE.

Monsieur Richard.

RICHARD, *très-ému.*"

Oh ! mademoiselle... vous m'avez fait mal ! Je comprends enfin !... j'y ai mis le temps .. mais dame, c'est qu'il y a des choses auxquelles je me refuse de croire ; mais maintenant je ne puis plus douter. *A Maurice.*) Ah ! tu crois que je t'ai menti ! tu crois que j'ai spéculé sur un héritage fictif ou que je supposais devoir m'échapper... et enfin sur des mines imaginaires... et tout cela pour voler ton consentement ou, du moins, l'amour de mademoiselle Henriette !... pour faire en un mot une affaire d'argent !... Ah ! c'est affreux !

MAURICE.

Eh ! mon Dieu ! je ne t'en veux pas ! Le monde est ainsi fait, j'en aurais peut-être fait autant.

RICHARD.

En vérité ? Eh bien ! tant pis pour vous, monsieur, car ce que vous m'avez cru capable de faire n'est autre chose qu'une lâcheté et une infamie.

MAURICE, *souriant.*

Allons donc, c'est une plaisanterie.

RICHARD.

Sapristi ! vous avez une singulière façon de rire.

MAURICE, *un peu revenu à lui.*"

Richard... je n'ai pas voulu dire...

RICHARD.

Vous l'avez dit, monsieur... Ah ! je vous plains, Maurice ! il faut que vous ayez le cœur bien ulcéré pour douter ainsi de tout sur la terre. — Mais je vous ferai croire à quelque chose, moi. *(A Henriette.)* Mademoiselle, comme je ne veux pas qu'on puisse m'accuser d'avoir cherché la fortune où je ne cherchais que le bonheur, je pars... je renonce à vous.

HENRIETTE.

Monsieur !...

* Henriette Valentine, Richard, Maurice.

** Henriette, Richard, Maurice, Valentine.

RICHARD, *avec douleur.*

Je le dois... car je vois bien que si j'étais devenu votre mari, un jour ou l'autre monsieur Maurice vous eût fait douter de moi tout à fait... il a déjà commencé, puisque tout à l'heure...

HENRIETTE.

Monsieur Richard!

RICHARD.

Je retourne à mes pinceaux... et s'ils ne suffisent pas à me consoler, eh bien! je deviendrai un homme sans foi! sans croyance!.. et si ça ne me console pas, eh bien! du moins ça me vengera... et ce sera votre faute à tous deux... puisque vous avez douté de moi, de moi qui vous aimais... Adieu!

MAURICE, *voulant le retenir.*

Richard!...

RICHARD, *sortant.*

Adieu, monsieur!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins RICHARD.

HENRIETTE, *très-émue.**

Oui, rappelez-le, il est bien temps!... C'est vous qui êtes cause de tout!... par vos odieux soupçons...

MAURICE.

Henriette!...

HENRIETTE.

Pauvre monsieur Richard! si bon! si dévoué!... j'ai pu, moi aussi... Ah! Je ne me le pardonnerai jamais. Au revoir, Valentine... (*Valentine l'embrasse*) Oh! ne pleure pas pour moi. — Garde tes larmes. Avec monsieur mon frère, tu en auras peut-être besoin bientôt pour toi-même. (*Elle entre à droite.*)

SCÈNE IX.

MAURICE, VALENTINE.

VALENTINE.**

Avouez, Maurice, que vous avez été cruel pour monsieur Richard... son désespoir.

* Maurice, Valentine, Henriette.

** Maurice, Valentine,

MAURICE, un peu ému.

Où... c'est vrai!... J'ai été dur... Mais, mon Dieu, qui me dit que je n'ai pas touché juste?... qui me dit que le désespoir même de Richard!... que cette noble indignation n'étaient pas une de ces comédies que l'amour joue parfois au profit de l'intérêt.

VALENTINE.

Qui te le dit?... moi, Maurice!...

MAURICE, d'un ton singulier.

Oh! ne croyez pas trop à la vertu des hommes, Valentine, c'est dangereux.

VALENTINE.

Comment?

MAURICE.

Rien.

VALENTINE.

Voyons, Maurice, il faudra réparer le chagrin que vous avez fait à Henriette... Elle aime monsieur Richard et... Il doit renoncer à l'héritage de son oncle? Éh bien! qu'importe? il se fera une position honorable dans la peinture... il a du talent...

MAURICE, haussant les épaules.*

Du talent!... Ah! vous croyez qu'il suffit d'avoir du talent pour arriver, vous?... (Très-agit.) Du talent!... est-ce que le public tient à cela, est-ce que le monde vous ^{sait} gré de vos efforts de chaque jour... de vos fièvres de chaque nuit? Est-ce que le monde se souvient aujourd'hui de ses idoles d'hier?... porte-t-il seulement des couronnes sur les tombes de Gros, de Nourrit et de Malibran**?. Ce n'est pas du talent qu'il faut, c'est de l'intrigue, de l'aplomb, de l'impudence!...

VALENTINE.

Oh!...

MAURICE.

Eh! ce n'est pas moi qui ai fait la société... C'est une forêt... Eh bien! je me fais loup, tant pis pour les moutons!

VALENTINE.

Vous me faites peur, Maurice, quand je vous entends parler ainsi.

MAURICE, ému et luttant contre lui-même.

Oui, je suis méchant, n'est-ce pas? Mais que veux-tu, c'est plus

* Valentine, Maurice.

** Maurice, Valentine.

fort que moi. — J'ai là comme un levain de haine qui monte malgré moi à mes lèvres... Parfois, je veux me rattacher à quelque espoir, à quelque croyance; mais je ne le peux plus, le doute revient toujours grimacer devant moi son horrible sourire. J'ai voulu lui résister, j'ai tout pesé, tout analysé des choses de la vie, et j'ai toujours reconnu que le doute avait raison... (*Maurice est très-agité; tout à coup il regarde sa femme en face, va pour parler, puis s'arrête, et enfin, il ne peut plus y tenir.*) Si tu me trompais jamais, Valentine!...

VALENTINE.

Que dites-vous?... Quelle est cette horrible pensée qui vous vient, Maurice?...

MAURICE.

Elle ne me vient pas... elle m'est venue!...

VALENTINE.

Oh! c'est impossible!... je ne vous crois pas. Il est impossible que vous ayez oublié à ce point... (*Très-agité.*) Voyons, Maurice, vous me croyez, n'est-ce pas, quand je vous dis que je vous aime et que je vous ai toujours aimé!

MAURICE.

Toujours, Valentine?...

VALENTINE.

Sans doute... (*Maurice sourit amèrement.*) Vous souriez?... Vous ne me croyez pas?... Vous osez douter... Ah ça, voyons, Maurice, est-ce que tu fais un mauvais rêve...

MAURICE, avec une sorte de fièvre.

Un rêve!... un rêve!... mais ce n'est pas un rêve, ce monsieur de Berny...

VALENTINE.

Monsieur de Berny?... C'est la seconde fois que j'entends prononcer ce nom-là... mais cet homme, je ne le connais pas...

MAURICE.

Vous ne le connaissez pas?

VALENTINE.

Si je l'ai vu... je ne me le rappelle pas du moins!

MAURICE.

Il a une meilleure mémoire, lui, et il se souvient de vous, car il a gardé pendant tout un an, sur son cœur, une pauvre rose tombée de vos cheveux.

VALENTINE.

C'est impossible!

MAURICE, *avec force.*

Cela est... c'est monsieur de Berny lui-même qui me l'a dit...

VALENTINE.

Lui-même?... Après tout, c'est possible!... mais ce n'est pas ma faute.

MAURICE, *avec ironie.*

Ah! pardon... Je viens de vous répéter ce que m'a dit monsieur de Berny, mais je vous avoue que je me suis permis de croire qu'il avait un peu poétisé l'aventure.

VALENTINE.

Maurice... je vous en prie, parlez-moi autrement... car... je ne vous comprends pas...

MAURICE.

Je veux dire, madame, que la fleur gardée comme une relique, n'est jamais une fleur perdue, mais toujours une fleur donnée. (*Il s'assied à gauche.*)

VALENTINE.

Une fleur donnée... par moi!.. Moi, j'ai donné une fleur à monsieur de Berny?... Mais ce n'est pas moi, monsieur!

MAURICE.

Pourquoi donc envoie-t-il sa carte aussitôt votre arrivée?...

VALENTINE.

Mais je ne sais pas, monsieur...

MAURICE.

C'est un singulier hasard!

VALENTINE.

Ce sera tout ce que vous voudrez.

MAURICE.

Monsieur de Berny est venu chez moi, il y a quelque temps, encore par hasard; il arrive aujourd'hui même de voyage, toujours par hasard. Ils ont à ce qu'il paraît des intelligences ensemble.

VALENTINE.

Mais enfin! où voulez-vous en venir?... que me fait tout cela? je ne savais absolument rien de ces choses... je vous le jure.

MAURICE, *se levant.*

Allons donc!... est-ce que c'est vraisemblable?...

* Valentine, Maurice.

VALENTINE, avec indignation.

Ah !

MAURICE.

Enfin... la vie est ainsi faite... que l'on ne peut jamais trouver l'idéal que l'on avait rêvé!... et que, même dans le passé de la femme la plus pure, il se rencontre toujours quelque serment tombé des lèvres, quelque fleur tombée des cheveux...

VALENTINE.

Mon Dieu! mon Dieu!... mais que s'est-il donc passé de fatal dans ta vie, pour te rendre tel que tu es?... Maurice!... je t'en supplie, crois en moi, du moins... vois-tu... j'ai besoin de cela, je te le jure!... car je t'aime encore plus que tout au monde... aujourd'hui encore, je revenais à toi heureuse, presque confiante... et, tout à coup, tes doutes m'ont glacée... Oui, vois-tu, Maurice, quand tu me parles comme tu me parlais tout à l'heure... comme tu me parles depuis si longtemps; eh bien! c'est effrayant, je ne sais ce qui se passe en moi, mais dans ces moments-là, il me semble que je vais te haïr... (Maurice sourit.) Ah ça, mais, c'est donc un mauvais génie qui tē pousse ainsi à torturer tous ceux qui t'aiment?... Ah! tiens, Maurice... sais-tu ce qui a fait le monde méchant?... Eh bien! ce sont tous tes philosophes maudits que tu as pris pour modèles...

MAURICE.

Alors, tu deviendras méchante!

VALENTINE.

Peut-être... car les femmes surtout, Maurice, sont ce que vous les faites.

MAURICE.

Oh! pas toujours... Tiens, écoute: j'ai connu, moi, un homme qui avait pris une jeune fille pure, honnête, au chevet de sa mère mourante. — Devenue orpheline, il lui avait tenu lieu de famille... D'ignorante qu'elle était, il l'avait faite instruite; de pauvre et dépossédée, riche et heureuse... et il s'était pris à l'adorer de toute la force d'un premier amour...

VALENTINE.

Eh bien?...

MAURICE.

Cette femme s'est enfuie un beau jour avec un autre amant.

VALENTINE.

Et qu'est devenu votre ami?...

MAURICE.

Il est devenu comme moi!...

VALENTINE.

Il ne croit plus à la vertu, parce qu'un jour il a rencontré le vice sur sa route, et, parce qu'une femme lui a fait détester la vie, il s'est promis de s'en venger en la faisant haïr aux autres... (*Amèrement.*) C'était un homme bien généreux que votre ami, Maurice!

MAURICE, *la regardant.*

Qu'avez-vous ?

VALENTINE.

Rien.... Seulement vous avez eu tort de me raconter cette histoire...

MAURICE.

Pourquoi ?...

VALENTINE.

Parce que cet homme-là, c'est votre ami en effet, votre seul ami, Maurice, car c'est vous-même...

MAURICE.

Eh quoi ?...

VALENTINE.

Oh! ne niez pas... il y a encore des larmes dans vos yeux, et vous n'avez jamais pleuré sur les souffrances des autres...

MAURICE.

Valentine !...

VALENTINE.

Oh ! décidément vous êtes fou, monsieur ! vous n'avez pas eu le courage de me cacher les tristesses de la vie !... votre âme était pleine d'ombres et de dégoûts, et vous avez été brutalement à mon âme sa joie et son soleil... Je n'avais pas même un souvenir dans mon passé ; vous, vous aviez un amour dans le vôtre, et vous n'avez pas eu la force de me cacher éternellement cet amour. — Maurice, vous êtes un égoïste !... Maurice, vous êtes plus qu'un sceptique... vous êtes un méchant !...

MAURICE.

Madame !...

VALENTINE.

Oui... oui... Maurice... un méchant !... depuis bien longtemps je souffre sans me plaindre... bien souvent vous m'avez froissée dans tout ce que je respectais, dans tout ce que j'aimais... et je

me suis tue!... Parce que jusqu'à ce jour je m'étais retenue à une espérance, celle que vous aviez encore pour moi un peu d'estime, un peu d'amour; mais vous venez de me prouver qu'il n'y a pour moi dans votre cœur que ce qu'il y a pour tout le monde, c'est-à-dire du mépris et de la haine; vous m'avez donc donné le droit de parler, et je parlerai!

MAURICE.

Valentine .. il faut m'écouter...

VALENTINE, avec force.

Monsieur... il faut me répondre!... Tout à l'heure, vous m'avez fait l'injure de douter de mon honneur de jeune fille... en agissant ainsi vous avez fait plus que de m'insulter, moi!... vous avez insulté madame d'Aulnay — car cela veut dire qu'elle n'a pas su garder son enfant!... Eh bien! monsieur, doutez de moi si vous le voulez, mais je vous défends de douter de ma mère!

MAURICE.

Madame, vous ne m'avez jamais parlé ainsi!

VALENTINE, luttant contre les larmes.

Répondez-moi, monsieur... répondez-moi... (Ici M^{me} d'Aulnay paraît au fond; Valentine à moitié folle.) Voyons, avez-vous dans vos souvenirs quelque histoire infâme qui se rattache à celle que j'ai toujours aimée et respectée?... racontez-la-moi bien vite, afin que, comme vous, il ne me reste plus au cœur ni amour ni respect.

MAURICE.

Valentine... pourquoi ces amères paroles?... Me suis-je jamais fait l'écho des bruits qui courent le monde, et dont on rit tout haut?...

VALENTINE.

Et que dit-on de ma mère, monsieur? parlez, je le veux! je le veux!...

SCENE IX.

LES MÊMES, M^{me} D'AULNAY.

M^{me} D'AULNAY, qui s'est avancée.*

Et moi, monsieur, je vous l'ordonne!...

* Valentine, M^{me} d'Aulnay, Maurice.

VALENTINE.

Ma mère...

M^{me} D'AULNAY, à Maurice.

Eh bien, monsieur, je vous écoute. — Que savez-vous? que vous a-t-on dit? on m'a accusée, calomniée devant vous, et vous avez ajouté foi à toutes ces accusations, à toutes ces calomnies, et vous avez laissé dire? .. et vous n'avez pas défendu votre mère! monsieur, vous avez mal agi, entendez-vous? vous avez mal agi!

MAURICE.

Madame!...

M^{me} D'AULNAY.

Maintenant il faut que je me justifie, n'est-ce pas, monsieur?... et je le ferai non pour vous, mais pour elle.

VALENTINE.

Ma mère...

M^{me} D'AULNAY.

Oh! je ne veux pas que tu me méprises, ma fille. (*Mouvement de Valentine.*) Il y a vingt-cinq ans, monsieur de Bussières s'est tué pour moi, parce qu'il m'aimait et que j'étais fiancée à un autre. — J'ai pu pleurer sur cette mort, mais je n'ai pas eu du moins à m'en accuser, car ce fatal amour jamais je ne l'avais connu, Valentine; monsieur de Bussières était pauvre et sa pauvreté avait toujours arrêté sur ses lèvres un aveu prêt à s'en échapper, et cet aveu le malheureux ne l'a fait que sur le bord de la tombe.

VALENTINE.

Oh!...

M^{me} D'AULNAY.

Oui, j'ai reçu en même temps son premier mot d'amour et son dernier adieu, — et ce que je te dis là, Valentine, c'est bien vrai entends-tu?... oh! je le jure sur ce que j'ai de plus cher... sur ta vie, mon enfant.

VALENTINE.

Ma mère!

M^{me} D'AULNAY.

Ecoute, Valentine, je vais te quitter, je vais partir.

VALENTINE.

Partir!...

M^{me} D'AULNAY.

Oui, oui, je ne veux pas attendre que l'on me chasse!...

VALENTINE.

Oh !

MAURICE, très-agité.

Que dites-vous?... (Voulant prendre la main de Valentine.)
Valentine !... écoute-moi... (Valentine retire sa main et se rap-
proche de sa mère, un Domestique paraît.)

LE DOMESTIQUE.

Une lettre de chez le ministre.

MAURICE, après avoir lu, à Valentine.

Mon devoir m'appelle à Londres! (Valentine s'incline, Maurice
avec inquiétude.) Ne m'y suivrez-vous pas ?

VALENTINE, après un moment.

Non !...

M^{me} D'AULNAY, effrayée, bas à Valentine.

Valentine, mon enfant...

VALENTINE, à sa mère.

Ma mère !... ma mère !... je vous aime toujours ; mais lui !...
ah ! lui !... je sens que je ne l'aime plus! (Mouvement de madame
d'Aulnay.)

MAURICE, très-ému.

Valentine, avez-vous bien compris ce que je vous demande ?

VALENTINE.

Vous me demandez de vous suivre.

MAURICE.

Oui ?...

VALENTINE.

Et je refuse.

MAURICE, d'un air suppliant.

Valentine !...

VALENTINE, avec un calme effrayant.

Je refuse, vous dis-je.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Chez madame d'Ernestat. — Un pavillon de chasse au milieu du parc ; des arbres tout à l'entour. — Une fenêtre de face ouvrant sur le parc. — Porte au fond ; portes latérales. — Une sorte de panoplie avec des instruments de chasse et des armes à la muraille.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE MAREUILLE, DE LUCENAY.

(*Au lever du rideau, on entend au loin des fanfares de chasse. — De Mareuille et de Lucenay, équipés en chasseurs, jouent aux cartes, à droite.*)

DE LUCENAY, *jouant.*

Ah ! mon Dieu, je crois que j'entends l'hallali ! atout, atout, atout, j'ai gagné... (*Il se lève.*)

DE MAREUILLE. .

Ma revanche ?

DE LUCENAY.

Comment ? mais en voilà trente que je vous donne.

DE MAREUILLE.

Ce ne sont pas des revanches, puisque vous avez toujours gagné.....

DE LUCENAY.

Cela ne me regarde pas...

DE MAREUILLE.

De Lucenay, vous êtes un égoïste.

DE LUCENAY, *qui est en train de remettre son costume de chasse.*

C'est bien plutôt vous, il me semble, puisque, sous prétexte que cela vous ennuit de chasser, vous me retenez là depuis deux heures pour vous tenir compagnie.

DE MAREUILLE.

Plaignez-vous donc... voilà cent louis que vous me gagnez...

DE LUCENAY.

Enfin, sacrebleu!... ce n'est pas pour jouer à l'écarté que j'ai mis mon costume de chasse...

DE MAREUILLE.

Pourquoi donc cela?... j'ai bien mis le mien, moi...

DE LUCENAY.

Mais vous, vous ne vouliez pas chasser...

DE MAREUILLE.

Non...

DE LUCENAY.

C'est donc bien différent.

DE MAREUILLE.

Vous êtes un égoïste.

DE LUCENAY, furieux.

Ah! c'est insupportable!... (Il va sortir. — Les cors se rapprochent.) Allons, bon, voilà ces messieurs qui reviennent, la chasse est finie...

DE MAREUILLE.

Ce n'est donc pas la peine de.. voulez-vous faire une autre partie?...

DE LUCENAY, furieux.

De Mareuille... j'aime mieux me couper la gorge avec vous... (Il saute sur un des fleurets qui sont dans un coin, et le garde sous son bras.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, RICHARD, HOMMES ET FEMMES, en costume de chasse.
— Puis, peu après, HENRIETTE; elle est en costume de ville.

UN CHASSEUR, au fond.

Ayez bien soin des chevaux, Lapointe: ils sont blancs d'écume...

RICHARD, entrant.

Ah! sapristi!... que l'équitation est une jolie chose et la chasse aussi... Quelle course! ouf!... (Il s'assoit; au public.) Comprenez-vous ça? un cerf court plus fort qu'un cheval, et on prend un cheval pour courir après un cerf... c'est absurde!... On devrait monter sur le cerf... pour courir après le cheval...

SAINT-ANGE

Tiens, Lucenay et de Mareuille qui sont restés ici...

DE LUCRNAY.

C'est sa faute... il m'a retenu...

DE MAREUILLE, à de Lucenay.

Dans votre intérêt et dans le leur... vous ne savez pas chasser... vous auriez fait manquer le cerf, et vous vous seriez blessé; au lieu de cela, vous voici frais, dispos... vous n'avez pas gâté votre habit, tandis que ces messieurs sont harassés et couverts de poussière...

DE LUCRNAY.

Mais si je voulais être aussi couvert de poussière et harassé, moi, cela ne vous regardait pas...

DE MAREUILLE.

Vous êtes un ingrat... (Il va rejoindre le groupe des chasseurs.)

DE LUCRNAY, agacé.

Oh! j'ai envie de tuer quelqu'un. (Il se fend. — Saint-Ange pare avec son fouet et le d'arme.)

DE MAREUILLE.

Tenez, vous ne savez pas seulement tenir une épée!... Messieurs, en attendant que l'on rentre au château, je propose un lansquenet.

TOUS.

Ah! oui, oui, un lansquenet... (Ils se groupent au fond.)

RICHARD.

C'est ça, le jeu!... il ne me manque plus que ce vicc-là... procurons-nous-le... (Il se dirige vers les joueurs, et rencontre Henriette qui vient d'entrer.)

HENRIETTE.

Ah! vous voilà, monsieur; eh bien, vous êtes gentil!

RICHARD.

Vous trouvez que ce costume ne me sied pas?

HENRIETTE.

Oui! faites donc semblant de ne pas me comprendre. Comment, pendant la chasse, vous passez trois fois près de ma voiture, trois fois je me donne la peine de vous appeler, et, sans avoir l'air de m'entendre, vous mettez votre cheval au galop...

RICHARD.

Pardon... Il se mettait au galop de lui-même; croyez bien que s'il m'avait écouté...

* Richard, Henriette.

HENRIETTE.

Comment?...

RICHARD.

Non... je veux dire...

HENRIETTE.

Vous me fuyiez donc exprès...

RICHARD.

Certainement... voyez-vous, un homme que saint Hubert possède...

HENRIETTE.

Depuis quand donc avez-vous cette belle passion?...

RICHARD.

Hélas!... depuis que... *(Se reprenant.)* Non, rien...

HENRIETTE.

Je ne vous comprends plus du tout; du reste, il paraît que c'est une mode pour beaucoup de gens, maintenant, de se conduire d'une façon singulière .. et Valentine elle-même...

DE LUCENAY, jouant.

Vraiment?... c'est madame de Presles qui a frappé le cerf la première?...

HENRIETTE.

Elle?... Oh! c'est impossible!...

RICHARD.

Non, mademoiselle, c'est moi...

HENRIETTE.

Et vous vous en vantez?

RICHARD.

Certainement... je deviens féroce... je fais du mal aux bêtes pour m'habituer à en faire aux gens .. je me débarrasse petit à petit de tout ce que j'avais de bon... je perds une vertu tous les matins avant mon déjeuner... enfin, je fais comme le fier Sicambre, j'adore ce que j'ai brûlé... et je brûle ce que j'ai adoré... voilà!...

HENRIETTE."

Vous êtes fou!...

RICHARD.

Voyons!... A quoi ça sert-il d'être doux, gentil, honnête?... à rien du tout, vous le savez bien... cela a-t-il empêché votre frère

* Henriette, Richard.

de me croire capable d'une .. mauvaise action?... Cela vous a-t-il empêchée vous-même de...

HENRIETTE.

Monsieur Richard...

RICHARD.

Oui... n'en parlons plus... c'est fini... Mais c'est égal, le passé m'a profité, et c'est pour ça que je me métamorphose... Oui, c'est une affaire arrangée, je veux devenir une affreuse canaille... et quand je serai tout pétri de vices, on m'accordera, j'en suis sûr, une jeune fille bien douce, bien gentille, qui m'adorera et que je rendrai malheureuse... comme des petites pierres... et j'aurai de beaux enfants que je rouera de coups... Je veux dans quelque temps ne pas être à prendre avec des pincettes...

HENRIETTE.

C'est affreux!... moi qui vous aimais...

RICHARD.

Vous m'aimiez donc, vous?

HENRIETTE.

Certainement.

RICHARD.

Soit. Eh bien, vous aviez tort, il ne faut pas m'aimer... D'abord je ne suis pas encore assez indigne de vous... mais j'y arriverai... avec de la patience et du crédit.

HENRIETTE.

Vous faites des dettes à présent?

RICHARD.

Ah! je crois bien!... c'est parfaitement porté et très-facile, il n'y a que le premier million qui coûte... les autres arrivent tout seuls.

HENRIETTE.

Mais c'est abominable!...

RICHARD.

Je le sais bien... que voulez-vous?... il n'y a que les méchants qui ont du bonheur... (*Allant vers les joueurs.*) Y a-t-il une main à prendre?...

TOUS.

Non... non...

RICHARD.

C'est bon... ne rugissez pas... (*A part.*) O destinée! tu me refuses une main... même au lansquenet.

SCÈNE III.

LES MÊMES, RÉGINE, en costume de cheval.

RÉGINE.

Comment !... tout le monde est ici ?... La chasse est donc terminée ?... (*Tout le monde, moins quelques joueurs, va vers Mme d'Ernestat. A Saint-Ange.*) Monsieur, vous n'avez pas trouvé mon cheval ?...

DE MAREUILLE.

Votre cheval ?...

RÉGINE.

Bai brun, avec une tache bleue sur le nez, et quatre jambes dépareillées... il répond au nom de Bucéphale... Je ne sais plus ce que j'en ai fait...

LUCENAY, riant.

Ah ! ah ! ah ! vous avez perdu votre cheval ?...

RÉGINE.

Apparemment... (*A de Mareuille.*) C'est une aventure épouvantable !... (*Voyant les joueurs.*) Tiens, on joue ici... quel bonheur !... le lansquenet, c'est bête comme tout, mais ça m'amuse... (*Elle va pour prendre les cartes. Changeant d'idée.*) Au fait, non... je ne joue pas... remuer des cartes pendant le jour, c'est bideux... il faut avoir tué tous ses parents pour être capable de ça... (*Aux autres.*) Voilà donc ce qui m'est arrivé... J'étais à cheval aux côtés de madame de Presles...

DE LUCENAY.*

De madame de Presles ?

RÉGINE.

Eh bien ! oui, de Valentine, quoi ?... vous ne comprenez pas ?

DE LUCENAY.

Mais si, je comprends...

RÉGINE.

Eh bien ! alors, qu'est-ce que vous demandez ?...

DE LUCENAY.

Mais je ne demande rien...

DE MAREUILLE.

Voyons, Lucenay, laissez madame s'expliquer... parce que vous

* Henriette, Régine, de Lucenay, Richard assis à droite, les autres au fond.

n'avez pas suivi la chasse, ce n'est pas une raison pour l'empêcher... de suivre son idée...

RÉGINE.

C'est vrai cela... (*Riant.*) Bref, heureusement c'étaient des peintres...

RICHARD.

Qui ça, des peintres?...

RÉGINE.

Ces gens que j'avais pris pour des voleurs...

RICHARD.

Mais, sapristi!... vous commencez par la fin...

RÉGINE.

C'est bien possible... Enfin, le fait est que la peur m'ayant gagnée, j'avais mis pied à terre pour me cacher derrière un gros arbre, et que mon cheval a profité de cela pour se jeter dans une clairière...

HENRIETTE.

Mais... et Valentine?...

RÉGINE.

Eh bien!... je vous ai dit que je l'avais perdue aussi...

RICHARD.

Mais non, vous ne nous l'avez pas dit... On n'a jamais raconté une histoire de cette façon-là...

RÉGINE.

Vous n'exigerez sans doute pas que je recommence...

RICHARD.

Non! non!

SAINT-ANGE.

Non, certainement, nous craindrions d'abuser...

RÉGINE.

Vous!... vous êtes un grand malhonnête... (*Changeant.*) Ah! mon Dieu! que je suis donc fatiguée... Mais, à propos, vous ne l'avez pas revue?...

DE MARBUILLE.

Qui cela?

RÉGINE.

Madame de Presles!...

HENRIETTE.

Mais non... et cela m'inquiète.

RÉGINE.

Et moi aussi...

DE LUCENAY.

Oh ! il n'y a pas de danger dans votre parc...

RÉGINE.

Mais, puisque nous étions dans la forêt...

DE LUCENAY.

Ah ! très-bien... c'est que vous ne nous l'aviez pas dit... (*On rit.*)

RÉGINE.

Ah çà, est-ce que vous voulez me faire croire que je suis folle ?... mais c'est que Valentine ne revient pas...

SAINT-ANGE.

Rassurez-vous... elle aura trouvé un protecteur... (*A demi-voix.*) Vous savez bien que monsieur de Berny ne la quitte jamais.

RÉGINE.

Hein ?...

SAINT-ANGE.

Des yeux !... oh ! c'est l'amoureux le plus contemplatif !...

RÉGINE.

Monsieur, mademoiselle de Presles est là.

HENRIETTE.

Qu'est-ce donc ?

RÉGINE.

Rien... rien. (*A part*) Dire que Valentine en est venue à faire parler d'elle avec cette légèreté !... Ah ! monsieur de Presles, qu'avez-vous fait !... c'est qu'en vérité c'est effrayant !... Elle autrefois si simple !... si réservée !... elle semble prendre à tâche de renier sa vie passée !... Chaque semaine, de nouveaux équipages ! chaque jour des parures nouvelles !...

SAINT-ANGE, à Régine.

Madame, est-ce que vous vous racontez le commencement de l'histoire ?...

RÉGINE.

Vous parlez toujours trop, monsieur de Saint-Ange. (*Elle lui tourne le dos.*)

DE MAREUILLE, à Régine.

Mais, dans tout ça, on ne sait pas quand Maurice reviendra de Londres...

RÉGINE.

Hein!... mais il reviendra après le couronnement de la reine.

SAINT-ANGE.

Il paraît que c'est superbe là-bas.

DE MAREUILLE.

Maurice nous racontera ça...

DE LUCENAY, *regardant au dehors.*

Ah! voici là-bas, à droite, madame de Presles.

DE MAREUILLE, *de même.*

Et monsieur de Berny à gauche.

SAINT-ANGE, *riant.*

Les extrêmes se touchent...

RÉGINE.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

SAINT-ANGE, *raillant.*

Cela veut dire que madame de Presles ne courait pas de danger sérieux...

RÉGINE.

Toujours méchant!... (*à part*) et jamais spirituel.

SCÈNE IV. •

LES MÊMES, VALENTINE, puis, peu après, DE BERNY. — Tous deux en costume de cheval.

HENRIETTE, *courant à elle.*

Ah! te voilà! ... j'étais inquiète...

VALENTINE, *très-froide.*

Merci!... il n'y avait pas de quoi... (*Saluant.*) Messieurs...

SAINT-ANGE.

Salut à l'héroïne de la journée... salut à Diane chasserresse. .
(*Tous se lèvent. — De Berny est entré et a donné des poignées de main aux chasseurs.*)

VALENTINE.

Vous avez été contents, messieurs.

DE LUCENAY.

Enchantés! on n'est pas plus intrépide!

DE MAREUILLE.

Vous n'y étiez pas... comment savez-vous?...

DE LUCENAY, à demi-voix.

Comme c'est adroit ce que vous faites là... (De Marcuille rit et lui tourne le dos.)

DE BERNY, à Valentine.

Dix fois, madame, vous nous avez fait trembler pour vos jours...

VALENTINE, riant.

Oh! alors, vous n'êtes pas au bout... il me faut à présent une chasse sérieuse... une chasse au sanglier.

DE BERNY, bas.

Y pensez-vous, madame?...

VALENTINE.

Comment donc?... je n'en dors plus... (Aux autres.) Vous en serez, n'est-ce pas, messieurs?...

TOUS.

Oui, oui...

RICHARD, à Valentine.

Mais une chasse de cette nature offre de grands dangers...

VALENTINE.

Eh bien, tant mieux!... Oh! le danger! je l'aime maintenant... cela fait battre le cœur... cela fait vivre...

DE BERNY, bas.

Madame!...

VALENTINE.

Qu'avez-vous?...

DE BERNY, bas.

Votre gaieté me fait mal...

VALENTINE.

Vous me voudriez triste?

DE BERNY.

Peut-être?...

VALENTINE, riant.

Oh! je n'en ai pas le temps...

RÉGÈNE.

Tu n'as pas reçu de nouvelles lettres de Londres?...



VALENTINE.

Ah! tiens, si... ce matin de très-bonne heure, nous partions, je ne les ai pas lues...

RÉGINE.

As-tu répondu aux précédentes?...

VALENTINE.

Hein?... non... je ne crois pas...

RÉGINE.

Oh!...

VALENTINE.

Ça m'ennuie d'écrire.

RÉGINE, *bas*.

Valentine! prends garde, mon amie! tu vas trop loin!..

VALENTINE.

Trop loin! Je ne fais que de partir!... (*Elle lui tourne le dos.*)

RICHARD, *qui observe Valentine.*

Elle se gâte aussi, elle... Elle suit la même route que moi?*

VALENTINE *assise entourée de tout le monde.*

Régine... il y a bal au château, n'est-ce pas?...

RÉGINE.

Oui... (*Un domestique est entré et a parlé à Régine.*) Et, même, mes devoirs de maîtresse de maison me réclament, je reviens... (*Elle sort.*)

SAINT-ANGE.

A trois heures, il y a un grand souper au milieu du lac...

VALENTINE.*

Oh! ce sera charmant!... et après?...

DE MAREUILLE.

Comment... après?...

VALENTINE.

Eh bien, oui... après?...

DE MAREUILLE.

Mais on se couchera, je suppose...

VALENTINE.

Ah! vous dormez... vous?.. (*Se renversant sur sa chaise.*) Qui de vous, messieurs, m'accompagnera au petit jour, jusqu'à Vilnay!... Un point de vue magnifique, et d'ici là, une route charmante pour les chevaux... une vraie course au clocher, et pas plus

* Richard, assis à gauche, de Mareuille, Saint-Ange, de Lucenay, Henriette, Valentine, de Bernay.

de huit lieues... (*Tout le monde rit. — Valentine tirant son carnet de bal.*) Messieurs, le premier inscrit pour cette promenade aura le premier quadrille de cette nuit, le second la première valse, et cœtera.

DE BERNY.

Vous vous tuez, madame.

VALENTINE, *ironiquement.*

Il ne faut pas vous inscrire?...

DE BERNY.

Nous vous suivrons partout, madame...

SAINT-ANGE.

Même en enfer...

VALENTINE.

Mais soyez tranquille, nous irons... (*De Berny fait un mouvement douloureux. — Valentine qui consultait son carnet.*) Ah! monsieur, vous étiez déjà inscrit.

DE LUCENAY.

Madame, nous demandons tous à l'être...

DE MAREUILLE.

Vous aussi?... (*De Lucenay fait un geste d'impatience.*)

RICHARD.

Certainement... tous...

DE MAREUILLE, *à de Lucenay.*

Vous les retarderez.... Vous allez tomber tout le long du chemin...

DE LUCENAY.

De Mareuille, vous êtes insupportable... (*De Mareuille rit et lui tourne le dos.*)

RICHARD.

Sapristi! quelle charmante partie... (*À part.*) Nous serons gentils quand nous reviendrons...

VALENTINE, *qui inscrit toujours.*

Et vous, monsieur de Mareuille?...

DE MAREUILLE.

Pardon... mais je ne danse pas, moi...

VALENTINE.

C'est vrai!...

DE MAREUILLE, *à Valentine.*

Ah çà, madame, si vous continuez de ce train-là, vous ne vivrez pas un an.

HENRIETTE.

Certainement!...

VALENTINE.

Laissez donc... c'est une habitude à prendre... je m'y fais... voilà six semaines que je n'ai dormi.

HENRIETTE.

C'est pourtant vrai!...

VALENTINE.

C'est au point qu'il y a des instants où je n'ai plus conscience de rien... c'est... (avec une sorte de fièvre) c'est quand je suis calme, quand j'em'arrête... aussi j'échelonne mes plaisirs... avant-hier un opéra nouveau, hier, une course, une chasse aujourd'hui, demain autre chose, et toujours le mouvement, la vie... (A elle-même.) Et toujours aussi la fièvre, le délire... ces pays enchantés où l'on trouve l'oubli...

DE BERNY, bas.

Madame, vous souffrez...

VALENTINE.

Non... (Haut.) Que faisiez-vous donc, messieurs, quand nous sommes arrivés?...

DE LUCENAY.

Nous faisons banque l'un après l'autre... et maintenant nous buvons du champagne!

VALENTINE.

Ah! à propos, monsieur de Marenille, je vous dois de l'argent depuis hier au soir; une somme énorme... (Lui tendant son gant.) Tenez, ceci vaut deux cents louis...

DE MAREUILLE.

Madame... (De Berny a fait un mouvement involontaire pour s'emparer du gant et s'est arrêté.)

SAINT-ANGE, bas à de Berny

Jaloux!

DE BERNY, avec hauteur.

Plait-il, monsieur?...

SAINT-ANGE, riant.

Rien, rien... (A part en s'éloignant.) Il serait capable de s'en prendre à moi...

VALENTINE, *à de Berny.*

Monsieur de Berny, pourquoi donc vous tenez-vous ainsi à l'écart?... Est-ce que vous nous fuyez?...

DE BERNY, *s'avançant.*

Mon Dieu! madame, vous êtes si bien entourés!

VALENTINE.

Oh! en se serrant un peu...

HENRIETTE, *bas à Richard qui est tombé dans une profonde rêverie.*

A quoi pensez-vous?...

RICHARD, *s'éveillant.*

Moi... mademoiselle... je pensais... je rêvais...

HENRIETTE.

A quelqu'un que vous aimez... peut-être?...

RICHARD.

Pardon... du tout... je ne tiens plus à l'amitié, à l'amour de personne...

HENRIETTE.

De personne?... *(Richard se trouble. Il va parler, mais il se remet tout à coup.)*

RICHARD.

Pardon, mademoiselle, je vous demanderai la permission d'aller changer d'habit... *(Il passe de l'autre côté.)*

HENRIETTE, *à part.*

Pauvre monsieur Richard, il fait tout ce qu'il peut pour m'oublier... mais il ne pourra jamais, je l'espère du moins...

VALENTINE.

Tiens... qu'est-ce que c'est que ça?... Ah! c'est la lettre de monsieur de Presles!... vous permettez?... *(Tous s'inclinent. Valentine se met à lire.)*

RÉGINE, *qui est entrée et qui a été à Valentine.*

Ma chère, on vient de t'apporter de Paris la parure que tu as demandée... c'est magnifique...

VALENTINE.

Ah! où est-elle?...

RÉGINE.

Au château... avec l'homme.

VALENTINE, lisant toujours.

Merci, j'y vais... (Elle continue de lire, en haussant les épaules de temps à autre.)

HENRIETTE, à Richard.

Vous savez, monsieur, que vous m'avez invitée pour la première... (Richard s'incline.)

RÉGINE².

Mademoiselle, c'est très-mal d'inviter les messieurs.

HENRIETTE, bas.

Puisqu'il ne m'invite pas...

RÉGINE, se souvenant.

Ah! à propos, mademoiselle, qu'ai-je appris tout à l'heure?... vous voulez donc vous faire enlever?...

HENRIETTE.

Moi?...

RÉGINE, attirant Richard.

Oui, oui, je sais tout... monsieur a fait préparer une chaise de poste... pour ce soir...

RICHARD.

Moi!...

HENRIETTE, joyeuse.

Il voulait m'enlever!... il m'aime donc toujours...

RICHARD.

Mais, madame, c'est une erreur!...

HENRIETTE.

Ah!...

RICHARD.

Je n'y ai pas pensé...

RÉGINE.

Enfin, j'ai entendu parler d'un départ que l'on tenait secret... Ça ne peut donc être qu'un enlèvement...

RICHARD.

Mais par qui avez-vous entendu parler de...

RÉGINE.

Par votre domestique...

* Henriette, Régine, Richard.

HENRIETTE, *joyeuse, bas à Richard.*

Je ne vous en veux pas... (*Elle va près de Valentine.*)

RICHARD, *à Régine.*

Mais quel domestique?...

RÉGINE.

Eh bien, Firmin...

RICHARD.

Mais sapristi!... il n'est plus à mon service depuis huit jours... nous nous sommes même quittés assez froidement... il disait que je le volais.

RÉGINE.

Mais alors, à qui donc est-il maintenant?...

RICHARD.

Eh! parbleu! à monsieur de Berny...

RÉGINE, *comprenant.*

Ah! mon Dieu!...

RICHARD.

Quoi?...

RÉGINE, *voyant Henriette qui est revenue.*

Silence!...

HENRIETTE.

Madame... mon frère arrive aujourd'hui...

RÉGINE*.

Vraiment?...

DE BERNY, *à part.*

Aujourd'hui!...

VALENTINE, *avec indifférence.*

Oui...

RÉGINE, *à part.*

Il arrive à temps peut-être...

HENRIETTE, *bas à Richard.*

Je lui parlerai pour vous...

RICHARD.

Mais...

HENRIETTE.

J'y suis décidée... puisque vous m'aimez toujours.

Régine, Richard, Henriette, Valentine.

RÉGINE.

A quelle heure doit arriver monsieur de Presles ?...

VALENTINE, se levant et resserrant sa lettre.

A cinq heures...

RÉGINE.

Mais il est cinq heures et demie...

VALENTINE.

Ce sera pour demain... venez-vous, mesdames?... *(Elle sort avec deux dames par la gauche.)*

RÉGINE, à part.

Oh ! il faut que j'interroge... *(A de Berny.)* Monsieur de Berny... j'ai à vous parler... votre bras, s'il vous plait... *(De Berny suit Valentine des yeux.)*

DE BERNY.

A vos ordres, madame...

RÉGINE, à part.

Il faut que j'aie de la raison pour deux... Comment vais-je faire?... enfin!... *(Ils sortent par le fond. De Mareuille, Saint-Ange et de Lucenay sortent également. Un groupe de chasseurs reste seul en vue dans le parc, près du pavillon.)*

SCÈNE V.

RICHARD, HENRIETTE, MAREUILLE, puis MAURICE.

RICHARD, à part.

Chère petite... va... oh ! je n'y tiens plus moi... *(A demi-voix.)* Henriette!... je voudrais en vain le cacher...

HENRIETTE, naïvement.

Eh bien ?...

RICHARD.

Eh bien ! je vous aime plus que jamais... tant pis... sacrebleu ! il y a trop longtemps que j'étouffe !... j'ai joué l'homme fort, et je ne suis pas fort du tout...

HENRIETTE, joyeuse.

Je m'en doutais bien...

RICHARD.

J'ai fait le don Juan... et je serais incapable de tuer le moindre Commandeur... Je faisais semblant de ne plus penser à vous, et j'y pensais à en perdre la raison... je me tuais à cacher ma folie, et ça me faisait un mal affreux ! c'est si bon d'être fou tout à son aise... aussi c'est fini, je donne ma démission de mauvais sujet, et je redeviens Gros-Jean comme devant, c'est-à-dire, simple, naïf comme pas un, et amoureux comme cent mille, sacrébleu !...
(Il l'embrasse.)

HENRIETTE, avec pudeur.

Monsieur, nous ne sommes pas seuls...

RICHARD, transporté.

Elle est adors... (En se retournant il aperçoit Maurice qui est au fond, venant de causer avec le groupe de chasseurs.)

HENRIETTE.

Mon frère ! (Elle court l'embrasser.)

RICHARD, à part.

Ah ! sapristi !

MAURICE, à Henriette.

Valentine n'est pas ici ?

HENRIETTE.

Elle nous quitte à l'instant. (A part.) Il nous a peut-être vus...
(Elle n'ose pas regarder son frère. Maurice se trouve sur la route de Richard qui voulait sortir.)

MAURICE, bas.

Tu me fuis, Richard ?

RICHARD, embarrassé.

Mais non... au contraire :

MAURICE, bas.

Ta main, mon ami ?

RICHARD, étonné.

Hein?... mais... comment donc?... (Maurice descend.) Oh ! mais alors je reste.

HENRIETTE, bas à Richard.

Non, laissez-moi avec lui, je vais lui parler. (Richard s'éloigne en échangeant tout bas quelques mots avec Henriette. Maurice, comme accablé, est tombé, à gauche, sur un siège.)

SCÈNE VI.

MAURICE, HENRIETTE.

HENRIETTE, à part.*

Voilà le vilain quart d'heure, il va me faire une scène affreuse.

MAURICE, à part.

Valentine s'est enfuie à mon approche, je le parierais... car elle devait bien savoir que...

HENRIETTE, timidement.

Maurice !...

MAURICE.

Plait-il?... Ah! oui... eh bien. je vous écoute Henriette, qu'avez-vous à me dire?... *(Il retombe dans sa rêverie.)*

HENRIETTE, à part.

Je n'oserais jamais, bien sûr... je ne sais par où commencer... Allons, du courage... après tout, il ne me mangera pas. *(Haut.)* Maurice, mon frère, je voulais te dire... *(Maurice fait un mouvement; vivement.)* Ne te fâche pas! je t'en prie!... mais vois-tu... ça ne peut pas durer comme ça... il m'aime... et je l'aime aussi...

MAURICE, à part, avec douleur.

Depuis six semaines, rien d'elle. pas la moindre réponse, et cependant, mes lettres étaient si humbles, si repentantes !...

HENRIETTE, à part.

Il ne s'est pas fâché!... *(Haut.)* Oui, mon petit frère, je l'aime... et... je .. je voudrais l'épouser... *(Maurice se lève vivement et très-agité. — Henriette tremblante.)* Ah! nous y voilà!... n'importe... *(Haut.)* Maurice, tu ne me réponds pas?... c'est que tu refuses toujours... Eh bien... *(se montant)* je me passerai de ton consentement. *(Maurice la regarde et semble l'écouter attentivement à partir de ce moment-là. — Henriette s'animant.)* Tu me fais de mauvais yeux, mais ça m'est égal!.. je ne me laisserai pas conduire par toi, Maurice .. et quant à monsieur Richard .. je veux l'épouser pour qu'il ne devienne pas méchant... comme vous!..

* Maurice, Henriette.

MAURICE, *très-ému, avec prière.*

Henriette!... ma sœur!... est-ce que tu vas me haïr aussi?...

HENRIETTE.

Maurice, qu'as-tu donc?...

MAURICE.

Je pleure!...

HENRIETTE.

Oh!...

MAURICE.

Je souffre!... tu ne le vois donc pas, Henriette?...

HENRIETTE, *avec un grand étonnement.*

Mon Dieu!... mon Dieu!... est-ce que tu es malade?...

MAURICE.

Henriette!... Valentine n'a pas cessé d'être en fête depuis mon départ, n'est-ce pas?...

HENRIETTE, *embarrassée.*

Mais...

MAURICE.

Oh! je le sais, va... (*Avec douleur.*) Je lui ai écrit dix fois, et elle ne m'a pas répondu...

HENRIETTE, *de même.*

Ah!...

MAURICE, *très-agité.*

Elle ne m'aime plus... et peut-être même que...

HENRIETTE.

Que?...

MAURICE, *s'arrêtant.*

Rien... rien... (*A part.*) Et dire que c'est ma faute!...

HENRIETTE, *s'agenouillant près de son frère, assis à droite.*

Mon pauvre Maurice... je t'ai dit des duretés tout à l'heure... il ne faut pas m'en vouloir...

MAURICE.

Oh! tu as bien fait, Henriette... j'en ai mérité!... mais c'est égal, va, à cette heure, je suis bien malheureux!...

HENRIETTE, *avec des larmes.*

Si tu savais le chagrin que cela me fait de te voir pleurer... dame, tu comprends... je... je n'y suis pas habituée!... Je vais trouver

Valentine, je lui dirai tout... et en apprenant... oh! je suis bien sûre que ça lui fera le même effet qu'à moi, et qu'elle viendra bien vite te consoler...

MAURICE, avec joie.

Ah! tu crois ?...

HENRIETTE.

Oui, oui, je l'espère du moins... je vais la trouver bien vite...
(Fausse sortie.)

MAURICE.

Bonne petite sœur !... tu ne penses plus qu'à moi donc ?...

HENRIETTE.

Comment ?...

MAURICE.

Sans doute... ce que tu venais me demander... (souriant) au sujet de... monsieur Richard ?...

HENRIETTE.

Monsieur Richard ?... oh ! tiens, je n'y pensais plus... et cependant...

MAURICE.

Tu l'aimes ?... il sera ton mari...

HENRIETTE, avec joie.

Oh ! merci... tu es bien gentil. (Naïvement.) Le chagrin, ça rend donc bon ?... (Mouvement de Maurice. — Henriette vivement.) Non... non... c'est le bonheur qui rend méchante... (Elle l'embrasse et remonte en courant. — Elle rencontre Valentine à la porte.) Ah !...

MAURICE, à part.*

La voilà !...

VALENTINE, à part, surprise,

Maurice !... ah ! c'est un tour de la vertueuse Régine...

HENRIETTE.

Valentine... c'est...

VALENTINE.

Laisse-nous...

HENRIETTE**.

Oui... oui... (A part.) Oh ! c'est vrai que ce n'est plus ma Valentine d'autrefois... (Elle sort.)

* Valentine, Henriette, Maurice.

** Henriette, Valentine, Maurice.

SCÈNE VII.

MAURICE, VALENTINE.

Bonjour, Valentine!... MAURICE.

Bonjour, monsieur!... VALENTINE.

Vous venez d'apprendre mon arrivée? MAURICE.

Oui... VALENTINE.

MAURICE, avec un espoir.
Est-ce que vous me cherchiez?...

VALENTINE, après un moment.
Non!... (Un silence.)

MAURICE.
Savez-vous, Valentine, qu'il y a six semaines que nous ne nous sommes vus?...

VALENTINE, souriant.
Il n'y aura six semaines que demain...

MAURICE, avec un mouvement pénible.
Ah!... vous avez de la mémoire...

VALENTINE, avec bonne foi.
Pourquoi donc?...

MAURICE.
Valentine... je me suis rendu d'abord à votre hôtel... il était désert... Je vous avoue que je ne m'attendais pas à vous trouver ici...

VALENTINE.
Est-ce que vous me croyiez dans un couvent?... (Mouvement de Maurice.) Je ne suis pas une Lavallière!... (Un silence.)

MAURICE, amèrement.
Vous êtes bien changée, Valentine!...

VALENTINE, toujours légèrement.
Vous me trouvez enlaidie?..

MAURICE.

Oh ! ce n'est pas votre visage qui a changé... c'est votre cœur...

VALENTINE.

Le cœur ne change pas... on en a .. ou on n'en a plus...

MAURICE.

Valentine... est-ce que vous ne m'aimez plus ?...

VALENTINE, avec étonnement.

Plait-il ?...

MAURICE.

Je vous demande si vous m'aimez encore ?... (*Valentine sourit railleusement.*) Valentine!...

VALENTINE, après l'avoir regardé fixement.*

Parlez-moi donc du couronnement... Est-il vrai que le carrosse du maréchal était bleu, avec des rebords d'argent ? (*Maurice la regarde fixement et ne dit rien. — Valentine avec sang-froid.*) Vous avez vu le prince de Ligne là-bas ?...

MAURICE, avec colère.

Madame!...

VALENTINE.

On prétend que la couronne de la reine vaut près de trois millions, et que le prince Esterhazy avait un habit boutonné de diamants et brodé de perles fines... ça devait être superbe!.. Si nous rentrions au château ?...

MAURICE, l'arrêtant.

Et pourquoi ne m'aimez-vous plus ?...

VALENTINE, s'asseyant.

Pour vous être agréable... Vous avez fait l'impossible pour me faire haïr l'humanité... pourquoi donc ferais-je une exception en votre faveur ?...

MAURICE, suppliant.

Valentine !...

VALENTINE.

Je suis très-forte à cette heure ; je sais qu'il y a des taches au soleil...

MAURICE.

Voyons!... c'est un masque que tu as mis sur ton visage...

* Maurice, Valentine.

VALENTINE.

Un masque?... eh bien, tâchez donc de me l'ôter...

MAURICE.

Mon Dieu!... mais quel est donc à présent le but de ta vie?...

VALENTINE. ,

Un but?... je n'en ai pas...

MAURICE.

Tu n'aimes donc plus rien?...

VALENTINE, *avec passion.*

Si... j'aime le plaisir!...

MAURICE.

Valentine, je t'en conjure, ne me parle pas ainsi!

VALENTINE, *s'anîmant.*

Maurice, ma mère m'avait appris à prier, vous m'avez désappris mes prières... J'ai vu se dessécher sur le christ d'ivoire le rameau bénit de la dernière année, et quand j'ai voulu le remplacer, vous avez souri, et j'ai laissé le rameau tomber en poussière... Je croyais au foyer domestique, et vous en avez dispersé les cendres... Je croyais à ma mère, et vous avez souri quand je vous parlais de son honneur; vous avez souri quand je vous parlais de l'amitié, quand je vous parlais de mon amour, vous avez souri encore... Vous avez secoué l'arbre où fleurissaient mes croyances, et toutes les fleurs sont tombées... eh bien, à cette heure, je ne crois plus, Maurice; vous devez être content. .

MAURICE.

Valentine, tu me déchires le cœur...

VALENTINE.

Pourquoi?...

MAURICE.

Mais parce que je t'aime!...

VALENTINE.

Vous m'aimez?... allons donc!... est-ce qu'on aime?...

MAURICE.

Voyons? Valentine, écoute... Il faut partir... nous irons près de ta mère... près de notre enfant...

VALENTINE.

Oh! plus tard! J'ai arrangé ma vie pour un mois encore...

MAURICE.

Alors, tu veux rester ici ?

VALENTINE.

Oui...

MAURICE.

Veux-tu que je te dise ce qui t'y retient ?

VALENTINE, *railleuse.*

Si vous avez deviné juste, je le sais aussi bien que vous...

MAURICE,

Ce qui vous retient, c'est monsieur de Berny !

VALENTINE, *avec amertume.*

Ah !... vous me donnez un amant maintenant ?... Je vous remercie !...

MAURICE.

Non... non... pardonne-moi... Je ne sais plus ce que je dis... mais que veux-tu ? Je souffre !... Valentine ! Je suis jaloux !

VALENTINE.

Je ne vous crois pas !...

MAURICE.

Je te le jure sur ce que j'ai de sacré...

VALENTINE, *raillant.*

Sur quoi donc ?...

MAURICE, *avec colère.*

Valentine !

VALENTINE, *très-calme.*

Monsieur !...

MAURICE.

Nous partirons ce soir...

VALENTINE.

Non...

MAURICE.

Nous partirons, parce que je le veux ! parce que... parce que je suis votre mari...

VALENTINE, *souriant.*

Vous invoquez la loi ?... ah ! vous croyez donc à quelque chose !...

MAURICE, *avec fureur.*

Madame !...

VALENTINE, *très-calme.*Monsieur, voici du monde... (*Régine a paru au fond.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, RÉGINE, puis DE BERNY.

MAURICE, *bas**.

Madame, nous partirons ce soir...

VALENTINE.

Nous en parlerons demain... (*Mouvement de Maurice. — Valentine reste impassible. — Maurice salue Régine et s'éloigne.*) Tu m'as tendu un piège?... tout à l'heure.

RÉGINE.

Oui, je t'avais donné rendez-vous ici, je voulais te faire trouver avec ton mari.

VALENTINE.

Eh bien, tu y as réussi... c'était une jolie idée...

RÉGINE.

Maintenant, Valentine, il ne s'agit plus de lui, mais de monsieur de Berny.

VALENTINE.

Eh bien, après?

RÉGINE.

Je savais qu'il avait fait préparer une chaise de poste pour ce soir, et j'avais cru...

VALENTINE, *riant.*

Qu'il voulait m'enlever!

RÉGINE.

Oui. J'ai voulu le faire parler... il a nié que... et cependant... il te cherche, et...

VALENTINE.

Oh ! il me trouvera, sois tranquille!...

RÉGINE.

Mais il ne faut pas qu'il te trouve... Voyons !... ma Valentine... il est temps de cesser cette comédie.

* Régine, Valentine, Maurice.

VALENTINE.

Une comédie?... quoi donc?...

RÉGINE, *inquiète.*

Mais cette indifférence affectée, c'était pour éprouver Maurice, n'est-ce pas? c'était... c'était pour rire?...

VALENTINE, *lui saisissant la main.*

Pour rire, dis-tu?... Ah! regarde donc si j'ai l'air de rire.

RÉGINE.

Mon Dieu! mais ton mari?...

VALENTINE.

Mon mari... il me fait peur!... auprès de lui... Eh bien!... eh bien, il me semble que je me damne!

RÉGINE.

Valentine! tais-toi!...

VALENTINE, *à moitié folle.*

Je ne veux pas retourner avec lui!... je ne veux pas recommencer la vie qu'il m'a faite et que j'ai quittée!... je chercherai un refuge je ne sais où... peu m'importe... mais.. (*apercevant de Berny et avec un cri.*) Ah! monsieur de Berny!...

RÉGINE.

Ah!...

DE BERNY, *avec une sorte de fièvre.*

Madame, il faut que je vous parle...

RÉGINE, *avec effroi.*

Mon Dieu!... mais monsieur de Presles était là tout à l'heure... il va revenir...

DE BERNY.

Non... non... il ne reviendra pas... je l'ai vu passer, il se dirigeait vers le château...

VALENTINE, *suppliante.*

Monsieur!...

DE BERNY, *à moitié fou*.*

Au nom du ciel! je n'ai qu'une minute... laissez-la-moi!...

RÉGINE, *tremblante.*

Mon Dieu! mon Dieu! mais cette minute-là peut nous perdre...

* De Berny, Régine, Valentine.

DE BERNY, à Valentine. — *La nuit commence à venir.*

Madame, oui, jusqu'ici j'ai pu me taire ; mais puisqu'il revient, lui, je dois parler. (*Avec des larmes.*) Valentine, je ne peux pas vivre avec cette pensée horrible, que cet homme va pouvoir continuer froidement son œuvre... car... est-ce que vous croyez que je n'ai pas tout deviné ! Est-ce que je ne sais pas ce que cet homme fera de vous ?... Est-ce que je ne vois pas ce que vous êtes devenue déjà ?... (*Régine remonte.*)

VALENTINE.

Monsieur !... monsieur !...

DE BERNY.

Valentine, je vais partir ; mais, vous aussi, il faut que vous partiez.

VALENTINE.

Comment ?

DE BERNY.

Il faut que vous alliez chercher un refuge auprès de votre mère, auprès de votre enfant !...

VALENTINE.

Un refuge, dites-vous ?

DE BERNY.

Oui, un refuge contre cet homme qui vous a jetée dans cette existence où vous laissez votre âme !

VALENTINE *.

Monsieur !...

DE BERNY.

Faites ce que je vous dis... et vous serez sauvée, et s'il m'est défendu de vous aimer jamais, je pourrai du moins vous respecter toujours...

VALENTINE, avec reconnaissance.

Monsieur de Berny !...

DE BERNY, à Valentine.

Tout est prêt pour mon départ. Eh bien ! que cela serve pour le vôtre ; et accordez-moi une grâce, madame, la seule ! la dernière !... Laissez-moi vous conduire auprès de madame d'Aulnay !... et...

VALENTINE.

Que me demandez-vous, monsieur ?

* Régine au fond, de Berny, Valentine.

DE BERNY.

Oh! fiez-vous à moi! à mon honneur, ne me refusez pas!.. Ce n'est point un amant, c'est un frère qui vous en prie!...

VALENTINE, lui tendant sa main, qu'il embrasse.

Mon ami!...

DE BERNY.

Oh! merci!... merci!...

VALENTINE.

Mais je ne vous ai pas dit.. Non, non... C'est impossible!...

DE BERNY, suppliant.

Valentine!...

RÉGINE, qui regardait au fond, accourant.

Monsieur!... Valentine!... Je ne sais, mais il m'a semblé... là-bas.

VALENTINE.

Ah!...

DE BERNY.

Madame...

RÉGINE, à Valentine.

Va-t'en, va-t'en!... C'est lui! bien sûr... (A de Berny.) Monsieur, laissez-la partir, si vous l'aimez.

DE BERNY, à Valentine.

Partez donc; mais vous ferez ce que j'ai dit, n'est-ce pas? Vous m'accorderez ce que j'ai demandé?...

VALENTINE.

Peut-être. (Il lui saisit la main avec passion.)

RÉGINE, poussant Valentine.

Va... va!... (Valentine sort par la gauche, et aussitôt Maurice paraît à la porte du fond. — A part.) Mon Dieu!... il était temps.

SCÈNE IX.

MAURICE, DE BERNY, RÉGINE.

MAURICE, souriant.

Pardou, je vous dérange...

RÉGINE, tremblante.

Mais... peut-être!...

MAURICE, *raillant.*

Je suis un maladroït, mais je cherchais... Vous n'avez pas vu madame de Presles?...

RÉGINE, *à part.*

Ah! je respire... (*Haut.*) Valentine?... Non, non, monsieur, mais... elle doit être au château, et je vais...

MAURICE *.

De grâce!... ne la dérangez pas.

RÉGINE.

Mais voici la nuit, et on doit nous attendre... On sonnera bientôt pour le dîner... Vous ne venez pas, messieurs? (*Elle se dirige vers le fond.*)

MAURICE, *toujours le sourire aux lèvres.*

Pardon, madame, mais j'ai quelques mots à dire à monsieur de Berny... une commission de Londres...

RÉGINE, *tout à fait rassurée.*

C'est différent! Au revoir, messieurs.

TOUS DEUX, *saluant.*

Madame!... (*Régine s'éloigne par la porte de gauche.*)

SCENE X.

MAURICE, DE BERNY **.

(*Maurice est descendu lentement vers de Berny.*)

MAURICE, *avec une rage sourde.*

J'ai tout entendu, monsieur.

DE BERNY.

Eh bien?

MAURICE.

Eh bien!... vous êtes un infâme!...

DE BERNY, *avec colère.*

Monsieur!... (*Avec sang-froid.*) Mais vous êtes fou!... ou bien vous mentez lorsque vous dites...

De Berny, Maurice, Régine.

** Maurice, de Berny.

MAURICE.

Que j'ai tout entendu?... Eh bien! voyez plutôt. Vous avez offert à madame la comtesse de la reconduire chez sa mère...

DE BERNY.

Oui... ?

MAURICE.

Dans... votre voiture ?

DE BERNY.

Oui, monsieur...

MAURICE.

Cette nuit même...

DE BERNY.

C'est encore vrai, monsieur. Eh bien?...

MAURICE.

Il paraît que vous ne vouliez pas remettre mon déshonneur au lendemain...

DE BERNY, éclatant.

Monsieur !... Vous souvenez-vous de cette nuit où je vous ai dit que je défendrais votre femme contre vous-même?... Eh bien, vous insultez madame la comtesse de Presles, vous êtes un misérable!... MAURICE, avec un cri de rage et sautant sur un des fleurets de la panoplie.

Ah !... enfin !...

DE BERNY, se mettant en garde.

Allons, défendez-vous... (La nuit est venue. On entend au loin l'orchestre du château... Ils se battent. Maurice est blessé et chancelle.)

DE BERNY.

Vous êtes blessé, monsieur...

MAURICE, voulant lutter.

Croyez-vous?... C'est possible!... mais ce n'est rien... (Il veut se remettre en garde, son épée lui échappe et il tombe sur un genou. Souriant forcément.) Si, il paraît que c'est quelque chose...

DE BERNY.

Blessé! (Il soutient Maurice et va s'élaner au dehors.)

MAURICE.

Où allez-vous?...

Chercher du secours...

DE BERNY.

Non... c'est inutile...

MAURICE.

Mais...

DE BERNY.

MAURICE, *le retenant.*

Vous allez la retrouver, n'est-ce pas?... vous allez fuir avec elle?...

DE BERNY.

Monsieur... vous êtes blessé grièvement, chaque minute aggrave le danger...

MAURICE.

Non, non...

DE BERNY.

Et je vous jure de revenir à l'instant.

MAURICE.

Oh! je ne vous crois pas...

DE BERNY.

Je vous le jure sur l'honneur...

MAURICE.

Je vous dis que je ne vous crois pas...

DE BERNY, *avec un mouvement.*

Ah! toujours!... toujours le doute!... tant pis pour vous. *(Il se dégage de l'étreinte de Maurice et se dirige vers la porte.)*

MAURICE.

Monsieur de Berny...

DE BERNY.

Je ne dois pas vous laisser mourir... *(Il sort précipitamment.)*

MAURICE, *avec une sorte de délire.*

Monsieur de Berny, arrêtez!... Blessé! seul! seul! *(Bruit de voiture.)* Ils fuient ensemble... ah! je les rejoindrai... ah! à moi! quelqu'un... Valentine!... *(S'affaissant avec un cri.)* Mon Dieu! mon Dieu!... ils partent!... ils... *(D'une voix éteinte.)* Valentine!... ma femme! ah! je t'ai perdue!... *(Il tombe évanoui... on voit des lumières qui marchent vers le pavillon; de Berny, de Mareuille et quelques personnes accourent par la gauche.)*

DE MAREUILLE, *entrant.*

Que me dites-vous là, monsieur de Berny ? Maurice blessé ?

DE BERNY.

Mort peut-être...

DE MAREUILLE, *après avoir mis sa main sur la poitrine de Maurice.*

Non ! je réponds de lui !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Au château de M^{me} d'Aulnay un petit salon ouvrant sur le parc.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} D'AULNAY, VALENTINE, DENISE.

(Au lever du rideau, Valentine, couchée sur une chaise longue, est endormie. Denise, debout près d'elle, la regarde; madame d'Aulnay, un peu plus loin, est assise et tient sa tête dans ses mains.)

DENISE, à voix basse.

Elle dort, madame...

M^{me} D'AULNAY, se levant vivement.

Elle dort?...

DENISE.

Oh! oui... mais comme elle est pâle! dites donc, madame, vous êtes bien sûre de n'avoir mis dans cette tasse de tilleul que deux gouttes de cette liqueur que le docteur avait ordonnée pour la faire dormir.

M^{me} D'AULNAY.

Sans doute... sans doute... Mon Dieu!... tu m'effrayes; ne vas-tu pas me faire croire que j'ai tué mon enfant, à présent?...

DENISE.

Oh! madame!

M^{me} D'AULNAY, se penchant sur Valentine.

Oh! elle dort... elle dort paisiblement?...

DENISE.

Elle en a bien besoin... il y a assez longtemps que ça ne lui est

* Valentine, Denise, M^{me} d'Aulnay.

** Valentine, M^{me} d'Aulnay, Denise.

arrivé à notre pauvre demoiselle. Je ne peux pas dire madame, ça me brûle la langue... (Tout bas.) Mais enfin, qu'est-ce qu'elle a donc?

M^{me} D'AULNAY.

Un mal contre lequel la science ne peut rien, Denise. Ma pauvre Valentine a horriblement souffert depuis un mois, et elle a renfermé ses souffrances, comprimé ses larmes, et ses larmes lui sont retombées sur le cœur... Mon Dieu! mon Dieu!... si elle pouvait pleurer...

DENISE.

Comment, si elle pleurait.

M^{me} D'AULNAY.

Elle serait sauvée, Denise.

DENISE.

Mais alors, si elle ne pleure pas, elle est donc perdue...

M^{me} D'AULNAY.

Oh! je ne dis pas cela, Denise... mais...

DENISE.

Mais .. enfin, c'est possible!... Oh! c'est affreux ça... c'est qu'il n'y a pas à dire! depuis cette soirée où monsieur Maurice...

M^{me} D'AULNAY.

Plus bas!...

DENISE.

Depuis ce soir-là, elle est quasi comme morte; elle ne parle pas, ne verse pas une larme, ne pousse pas un soupir... elle n'a jamais sur les lèvres que ce sourire douloureux qui fait tant de mal à voir.. Quand monsieur Richard et mademoiselle Henriette sont près d'elle... ils cherchent bien à la ranimer un peu, l'une par ses bonnes paroles, l'autre par sa gaieté; mais c'est bien de la peine perdue... et vous-même, madame...

M^{me} D'AULNAY.

Je n'ai pas plus de pouvoir que les autres...

DENISE.

Oh! c'est égal, essayez encore, madame... dire que si elle versait seulement quelques larmes... mon Dieu! mon Dieu!... qu'est-ce qu'on pourrait donc... pour lui faire du chagrin... c'est affreux une maladie comme ça... oh! tâchez de la faire pleurer, madame.

M^{me} D'AULNAY.

Va, Denise... laisse-moi...

DENISE.

Je m'en vais, madame... mais vous la ferez pleurer, n'est-ce pas?... je m'en vais... je m'en vais. (*Elle entre à droite.*) Tâchez de la faire pleurer.

SCÈNE II.

M^{me} D'AULNAY, VALENTINE.*M^{me} D'AULNAY, *contemplant sa fille endormie.*

Pauvre enfant ! c'est vrai qu'elle est bien pâle ! Ce cercle qui entoure ses yeux, comme il est profond !... cette main, comme elle est amaigrié !... Oh ! cet homme, cet homme !... Je la lui avais donnée jeune, belle, souriante ! il me l'a rendue brisée, sans âme !... Valentine !... ma fille !... il y a encore des espérances, des consolations, des joies sur la terre... je te le jure !...

VALENTINE, *soupirant.*

Je voudrais vous croire, ma mère...

M^{me} D'AULNAY.Ah !... (*Elle la serre dans ses bras.*)VALENTINE, *la repoussant doucement.*

Je vous écoute, ma mère... parlez... (*Mouvement de M^{me} d'Aulnay.*) Parle encore...

M^{me} D'AULNAY.

Vois-tu, mon enfant, il faut oublier tout ce qui est triste et mauvais en ce monde ; il faut croire en Dieu !... en ton enfant... en ta mère... (*Valentine baisse la tête.*) Valentine... dis... est-ce que tu ne l'aimes pas ?...

VALENTINE, *avec indifférence.*

Mais si...

* Valentine, M^{me} d'Aulnay.

M^{ME} D'AULNAY.

J'étais bien heureuse quand je te berçais toute petite. Eh bien, ce bonheur-là te reste du moins... Toi aussi, tu as une petite créature à endormir le soir, dans tes bras... un petit ange qui t'aimera bien...

VALENTINE, *souriant*.

Peut-être... (M^{ME} d'Aulnay détourne la tête avec terreur.) Quelle heure est-il donc, ma mère?... (Se laissant aller dans un fauteuil.) Oh! que la vie est longue!...

M^{ME} D'AULNAY.

Valentine! c'est mal...

VALENTINE.

Et... qu'est-ce qui est bien, ma mère?... Je ne le sais plus...

M^{ME} D'AULNAY.

Ce qui est bien, Valentine, c'est de croire, c'est d'espérer... tu te dois à ta fille... Tes chagrins passés serviront à son bonheur à venir... et quand tu devras te séparer d'elle, instruite par une triste expérience, tu la donneras à un homme bien obscur, s'il le faut, mais qui aura puisé l'amour et la foi dans la lutte et dans la famille.

VALENTINE, *froidement*.

Oui, ma mère!

M^{ME} D'AULNAY.

Comme tu es brûlante... tu souffres?...

VALENTINE, *souriant*.

Je ne sais pas... j'ai soif, ma mère...

M^{ME} D'AULNAY.

Attends!... (Elle lui verse du tilleul dans une tasse.)

VALENTINE, *lui montrant la fiole*.

Vous n'y mettez pas de cela, ma mère?...

M^{ME} D'AULNAY.

Tu voudrais dormir encore?

VALENTINE, *à elle-même*.

Je voudrais dormir toujours...

* M^{ME} d'Aulnay, Valentine.

M^{ME} D'AULNAY.

Que dis-tu, Valentine?...

VALENTINE.

Rien, ma mère...

M^{ME} D'AULNAY.

Oh! tiens, Valentine... je ne puis vivre ainsi... Depuis que je t'ai ramenée ici, j'ai évité de toucher à certains événements... mais puisqu'il le faut, voyons, malheureux enfant!... qu'éprouves-tu?... as-tu laissé ton cœur là-bas?... dis, et je te pardonnerai... Ce monsieur de Berny...

VALENTINE.

Monsieur de Berny, c'est un noble cœur, ma mère! il est parti pour toujours, peut-être!... que le ciel le conduise!...

M^{ME} D'AULNAY.

C'est donc Maurice? Est-ce que tu veux que j'aille le trouver?... veux-tu que je te l'amène?... Qu'est-ce qu'il faut que je fasse?...

VALENTINE.

Rien, ma mère... Monsieur de Presles, je ne l'aime plus, je n'aime plus rien... rien... (*M^{ME} d'Aulnay pleure tout bas.*) Pardonnez-moi, ma mère, ce n'est pas ma faute... je ne sais pas où j'ai laissé mon cœur; mais c'est vrai que je ne le sens plus battre... pour moi, l'avenir n'existe plus, le passé n'existe qu'à peine... et quant au présent... eh bien!... je ne me sens plus vivre... mon sang ne circule plus, ma pensée est inerte, je ne souffre même plus...

M^{ME} D'AULNAY.

Mon Dieu!... mon Dieu!... (*Elle la serre dans ses bras en pleurant. Denise entre.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, DENISE, puis RICHARD, HENRIETTE et RÉGINE.

DENISE*.

Madame, c'est monsieur Richard et madame d'Ernestat... qui viennent vous voir. J'ai prévenu mademoiselle Henriette.

Valentine, M^{ME} d'Aulnay, Denise.

M^{me} D'AULNAY.Fais entrer... (*A Valentine.*) Tu veux bien les voir, n'est-ce pas?

VALENTINE.

Ça m'est égal !... (*Denise sort sur un signe de madame d'Aulnay*)M^{me} D'AULNAY. *Gaieté forcée.*

Monsieur Richard vient chercher Henriette... Ils ont fait la partie d'aller voir ta fille... ce soir ils t'apporteront des nouvelles de Louise.

VALENTINE, *toujours froide.*

Ah! oui!

M^{me} D'AULNAY, *à part.*Rien... rien... (*Entrent Richard et Régine par le fond. Henriette vient de la droite; ils disent bonjour à M^{me} d'Aulnay et à Henriette, puis tous vont entourer Valentine.*)RÉGINE, *embrassant Valentine.*

Bonjour, ma belle...

VALENTINE.

Bonjour, madame...

RÉGINE.

Eh bien! vilaine... vous ne me rendez pas mon baiser?...

VALENTINE.

Mais si...

RÉGINE, *à M^{me} d'Aulnay, bas.**

J'ai su des nouvelles de monsieur de Presles; sa blessure va mieux, mais on lui défend encore de sortir... et pourtant, à ce qu'il parait, il veut à tout prix revenir près de vous, près de sa Valentine. Ah! il est bien changé, m'a-t-on dit, il n'a plus qu'un nom sur les lèvres... (*montrant Valentine*) le sien... et il a juré de la sauver, de la guérir. (*A part.*) Du reste, si, pour amener cette guérison, il ne faut, comme le dit le docteur, que lui faire verser des larmes, monsieur de Presles y parviendra mieux que tout autre... car il s'y entend assez bien. (*Voyant que celle-ci les écoute, et lui*

* Valentine, Régine, M^{me} d'Aulnay, Richard.

offrant un bouquet.) Voulez-vous de mes fleurs?... toutes fleurs des champs ; ça ne sent pas grand'chose, mais c'est joli...

VALENTINE.

Merci ! (*Elle le pose à côté d'elle sans même le regarder.*)

RICHARD, à Valentine.

Ah ! j'ai aussi mon bouquet pour vous, moi, un petit bouquet de cheveux blonds, cueilli d'hier, et le voilà ! (*Déroulant une petite mèche de cheveux blonds, à Valentine.**) Ah ! madame, j'en suis bien fâché... mais vous n'en trouverez plus beaucoup...

RÉGINE, souriant à Valentine.

Les blés sont coupés. (*Caressant les cheveux.*) Quand je vous dis... des cheveux à six mois. Mademoiselle Louise ne se refuse rien... (*On rit pour faire rire Valentine. Elle ne bouge pas. — Régine à Valentine qui tient les cheveux machinalement.*) On dirait de la soie, n'est-ce pas?...

RICHARD.

Et ils bruniront... Tel que vous me voyez, j'ai été rouge. (*Même jeu de tous.*)

VALENTINE, à M^{me} d'Aulnay.

Tenez, ma mère, vous serrerez ça... (*Mouvement.*)

RICHARD, à Régine.

Vous venez voir l'enfant avec nous, madame...

RÉGINE.

Certainement...

HENRIETTE, à Valentine.

Elle est si jolie!... quel amour d'enfant...

RÉGINE, à Valentine.

Vous ne savez pas?... ma belle convalescente ; (*Valentine sourit tristement*) nous allons faire mettre les chevaux à votre grande carriole, où l'on tient quatre-vingts, et nous irons tous ensemble à l'ermitage...

* Richard, Denise, Valentine, Henriette, Régine, M^{me} d'Aulnay.

VALENTINE.

Non, merci...

RÉGINE.

Cela vous fera du bien... j'en suis sûre...

HENRIETTE.

Mais oui...

VALENTINE.

C'est trop loin...

RICHARD.

Trop loin... allons donc... trois quarts de lieue, quatre pas... je les ai comptés... et avec de bons chevaux on est revenu avant d'être parti...

DENISE, à *Valentine*.

Voulez-vous que je demande votre manteau ?

VALENTINE.

Non...

RICHARD.*

Il fait une journée magnifique...

RÉGINE.

Un soleil étincelant.

HENRIETTE.

On étouffe...

M^{me} D'AULNAY.

Va, mon enfant... cela te fera du bien... (*Valentine ne les écoute pas et reste immobile.*)

RICHARD.

Et puis, ça vous distraira... un chemin charmant, bordé d'un côté par les champs, et de l'autre par la rivière... avec un tapis de gazon sous les pieds et un ciel bleu sur la tête... Ah! si vous nous aviez vus l'autre fois, mademoiselle Henriette et moi... bras dessus, bras dessous... car j'ai une bonne promesse qui me donne ce droit-là aujourd'hui. Le chemin ne nous semblait pas long. allez... (*à Henriette*) n'est-ce pas ?

* Richard, Valentine, Henriette, M^{me} d'Aulnay, Régine.

HENRIETTE.

Mais non...

RICHARD.

Nous rencontrons de bonnes grosses filles, de grands gaillards, et des chiens et des moutons, tous plus poudreux les uns que les autres, et au milieu de tous ces gens, de toutes ces bêtes, dans ces fleurs et sous ce soleil, je vous jure, madame, que nous avons tous deux la même pensée... c'est-à-dire que c'est bon de vivre, que c'est bon de croire... que c'est bon d'aimer... (*Depuis quelques instants Valentine à les yeux fixés sur la fiole qui est près d'elle.*)

HENRIETTE, à Valentine.

Que regardes-tu dont ?...

VALENTINE, vivement.

Rien... (*Elle détourne la tête.*)

RICHARD, à Valentine.

A quoi pensiez-vous ?

VALENTINE.

Je pensais que c'est bon de dormir. Monsieur Richard, vous aviez oublié cela...

RICHARD, à part.

Pauvre petite... je l'endors !... voilà tout l'effet de mes bucoliques...

M^{me} D'AULNAY, bas*.

Hélas !... elle nous écoute à peine...

RÉGINE.

Pauvre enfant !... (*A part.*) Se mettre dans cet état-là... pour un homme... quelle folie...

HENRIETTE, à Valentine.

Eh bien ?... tu ne te décides pas ?

VALENTINE.

Non... non... une autre fois...

* Richard, M^{me} d'Aulnay, Denise, Valentine, Henriette, Régine.

RICHARD.

Voulez-vous que nous restions ici à vous tenir compagnie...

VALENTINE, *vivement.*

Non... non... merci... au contraire... Je suis lasse... et je voudrais...

RÉGINE.

Eh bien! nous reviendrons...

VALENTINE.

Oui, oui, c'est cela... Adieu!

RICHARD*.

Au revoir... (*Valentine ne répond pas.*) A tantôt, madame d'Aulnay. (*Offrant ses bras.*) Mesdames...

RÉGINE.

Oh!

RICHARD.

Bah! à la campagne!... A bientôt!

TOUS.

A bientôt. (*Ils sortent.*)

DENISE.**

Faut-il que je m'en aille, mademoiselle?

VALENTINE.

Oui.

M^{me} D'AULNAY.

Et moi aussi?

VALENTINE.

Oui, ma mère.

M^{me} D'AULNAY.

Méchante. Mais pas pour longtemps, n'est-ce pas?

VALENTINE, *avec un singulier sourire.*

Pas pour longtemps?...

* Valentine, M^{me} d'Aulnay, Henriette, Richard, Régine, Denise.

** Valentine, M^{me} d'Aulnay, Denise.

M^{me} D'AULNAY.

Sans doute. Qu'as-tu encore?... pourquoi ce regard étrange?..
Oh! tu me fais bien mal, mon enfant...

VALENTINE.

Pardon! pardon, ma mère!... mais je...

M^{me} D'AULNAY.

Eh bien ?...

VALENTINE.

Rien... Adieu, ma mère...

M^{me} D'AULNAY.

Adieu!... *(Lorsqu'elle est à la porte de droite elle aperçoit Maurice qui entre par le fond, elle jette un petit cri qui fait retourner Valentine de son côté.)* A bientôt, Valentine. *(Elle entre à droite.)*

SCÈNE IV.

VALENTINE, seule, puis MAURICE et M^{me} D'AULNAY.

(Quand la porte s'est refermée sur M^{me} d'Aulnay, Valentine s'est levée.)

VALENTINE.

Tu ne peux plus vivre ainsi, disais-tu, pauvre mère?... Eh bien! moi non plus... Je n'ai plus la force de vivre... *(Elle va au flacon, verse le contenu dans une tasse. — Maurice qui avait ouvert la porte du fond, est descendu lentement; au moment où Valentine porte la tasse à ses lèvres, Maurice lui arrête le bras, et jette la coupe loin de lui.)* Vous!... vous!... *(Elle tombe sur le fauteuil.)*

SCÈNE V.

VALENTINE, MAURICE.

MAURICE, lui prenant la main.

Valentine, vous vouliez donc mourir?

VALENTINE, retirant sa main.

Oui...

MAURICE.

Mais, c'est un crime... une lâcheté.

VALENTINE.

Ce sont les lâches qui ont dit cela...

MAURICE.

Valentine, tu blasphèmes...

VALENTINE, *calme et froide.*

C'est vous qui m'avez appris à blasphémer...

MAURICE.

Oui... c'est vrai, et je me déteste, je m'humilie...

VALENTINE*.

A quoi bon ! il est trop tard...

MAURICE.

Non, non... je puis te sauver... je puis me faire pardonner...
je t'aimerais tant...

VALENTINE.

A quoi bon ! puisque je ne vous aime plus.

MAURICE.

Pauvre âme brisée, tu te venges ?... Eh bien, tu as raison...
car je t'ai fait beaucoup de mal. Fais-moi donc souffrir à ton
tour, repousse-moi, déteste-moi, mais laisse-moi t'aimer...VALENTINE, *toujours glaciale.*Qu'avez-vous donc aujourd'hui ?... Est-ce que vous devenez
fou ?...

MAURICE.

Non, non... c'est toi qui deviens folle, quand tu dis que tu
n'aimes plus, que tu ne crois plus... Ce n'est pas possible...

VALENTINE.

Pourquoi donc ?...

MAURICE.

Mais si tu n'as plus rien là pour moi ?... est-ce que tu n'as

* Valentine, Maurice.

plus rien, même pour ta mère, même pour ton enfant?... est-ce que tu ne songes pas que cette souffrance qui te mine peut te tuer bientôt, et que bientôt aussi il doit y avoir une pauvre mère sans enfant, un pauvre enfant sans mère?... Valentine, pourquoi briser toutes ces existences qui, si tu le veux, peuvent être belles encore... car tu peux être heureuse encore, si tu le veux, Valentine?...

VALENTINE.

Heureuse?... Qu'appellez-vous être heureuse, Maurice?... Le bonheur, c'est la foi, et... je ne crois plus... Le bonheur, c'est l'espérance, et je n'en ai plus... Le bonheur, c'est l'amour, et je n'aime plus...

MAURICE.

Mon Dieu! mon Dieu!

VALENTINE.

Puisque vous l'avez nié, pourquoi l'invoquez-vous? Et enfin, puisque vous m'avez dégoûtée de vivre, pourquoi donc m'avez-vous empêchée de mourir?... *(Elle s'assied à droite.)*

MAURICE, s'agenouillant.

Valentine! Valentine!... ne parle pas ainsi... au nom de tout ce que tu as aimé... au nom de notre enfant... oh! toujours ce sourire *(avec désespoir)* Valentine... je souffre! je pleure!... pleure avec moi, cela te fera du bien... mais ne demeure pas ainsi, comme une statue, froide, inanimée... ne me regarde pas avec ces yeux étranges, avec ce calme effrayant!... Valentine! est-ce que tu ne m'entends plus... *(M^{me} d'Aulnay paraît au fond et écoute.)*

VALENTINE.

Si!.. vous me dites de pleurer?... oh! je le voudrais, mais vous savez bien que je ne peux plus... Une statue?... oui, c'est possible, car j'ai froid en moi, et voyez-vous, Maurice?... Eh bien! j'ai beau faire, votre voix, le souvenir de ma mère, la pensée de mon enfant, tout cela ne fait plus rien vibrer en moi... *(Avec désespoir, et en tombant dans le fauteuil.)* Non... rien... rien...

MAURICE, se levant.

Tu n'aimes plus... plus rien?...

VALENTINE.

Non!...

MAURICE.

Tu en es bien sûre, Valentine?

VALENTINE.

Oui!...

MAURICE, *changeant de ton.*

Eh bien!... que le ciel soit béni... (*Valentine le regarde étonnée, avec effort.*) Oui, car alors la nouvelle que j'ai à t'apprendre ne te tuera pas...

VALENTINE.

La nouvelle?... quoi?...

MAURICE.

Valentine!... ta fille... est morte!...

VALENTINE, *avec égarement.*

Ma fille!... qu'est-ce que vous dites?... vous dites que ma fille est morte?... (*Lui saisissant les mains.*) Oh!... ce n'est pas vrai? hein?... (*Silence.*) Vous ne dites rien?... mais alors... alors!... Louise!... ma Louise!... (*Éclatant tout à coup en sanglots et avec un cri horrible.*) Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... je n'ai plus d'enfant!...

M^{me} D'AULNAY, *s'élançant.*

Valentine!...

VALENTINE.

Je n'ai plus d'enfant!... (*Se jetant dans les bras de madame d'Aulnay.*) Ma mère!... ma mère!... ma Louise est morte!... (*Pleurant.*) Mon enfant! ma fille!...

MAURICE, *n'y tenant plus et tombant aux genoux de Valentine.*

Tu pleures!... les larmes seules pouvaient te sauver, m'a-t-on dit; eh bien! je t'ai fait pleurer, Valentine, je t'ai menti, je t'ai menti.

VALENTINE, *s'élançant vers Maurice.*

Vous avez menti, dites-vous?... ma fille est vivante!.. vivante!.. comprenez-vous ce que je vous demande. .

MAURICE, *la serrant dans ses bras.*

Oui... oui... ma Valentine! ma femme!

* Valentine, Maurice, M^{me} d'Aulnay.

VALENTINE.*

C'est bien vrai?... n'est-ce pas? oh! c'est que, voyez-vous, cette fois, je deviendrais folle!...

MAURICE, *suppliant*.

Valentine! grâce pour toutes les larmes que je t'ai fait verser!

VALENTINE, *ivre de joie*.

Des larmes!... quelles larmes?... oh! ma fille est vivante! Maurice, je t'aime!... (*Sanglotant.*) Mon Dieu! mon Dieu!... que je suis heureuse!... **

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RICHARD, REGINE, HENRIETTE, DENISE. (*Tous paraissent au fond. — Valentine en les apercevant se précipite au-devant d'eux.*)

VALENTINE, *avec un cri*.

Ah! Richard... Henriette... ma fille?...

RICHARD.

Elle a une dent... je ne l'apporte pas, par exemple!... (*Valentine saute au cou de Richard, puis tombe épuisée dans le fauteuil. Tous l'entourent.*)

* Maurice, Valentine, M^{me} d'Aulnay.** Maurice, Henriette, Richard, Valentine, M^{me} d'Aulnay.

FIN.